This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Ger. II B. 166

# OEUVRES COMPLETTES DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

TOME CINQUIEME.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 APR 1963
OXFORD
LIBRARY

# MELANGES

## EN VERS ET EN PROSE

DE

# FRÉDÉRIC II,

## ROI DE PRUSSE.

TOME PREMIER.

---

1790.

# MÉLANGES

## EN VERS ET EN PROSE

DE

# FREDERIC II,

## ROI DE PRUSSE.

# CONSIDERATIONS

SUR

# L'ETAT PRESENT DU CORPS POLITIQUE DE L'EUROPE (*).

JAMAIS les affaires publiques n'ont plus mérité l'attention de l'Europe qu'à présent. Après la fin des grandes guerres, la situation des empires change, et leurs vues politiques changent en même temps: de nouveaux projets se font, de nouvelles alliances se traitent, et chacun en particulier prend les arrangemens qu'il croit les plus propres à l'exécution de ses desseins ambitieux.

S'il est digne de la curiosité d'un homme raisonnable de pénétrer dans les secrets des cœurs, d'en approfondir les abymes et de découvrir les effets dans leurs causes; il est nécessaire qu'un prince, pour peu qu'il figure dans l'Europe, ait l'œil sur la conduite des cours, qu'il soit informé des vrais intérêts des royaumes, et que sa prévoyance arrache,

(*) FREDERIC II a composé cette pièce étant Prince royal, dans l'année 1736; elle fait voir quelles vastes connaissances il avait déjà acquises alors. Il existe une correspondance qu'il a entretenue avec le Maréchal et Ministre d'Etat de *Grumbkow*, depuis 1732 jusqu'à la mort de ce général en 1739, sur toutes les affaires du temps, dans laquelle le Ministre lui fit part de tout ce qui se passait dans le gouvernement, et le Prince royal lui répondit par les réflexions les plus fines et les plus justes.

pour ainſi dire, à la politique des miniſtres des cours les deſſeins que leur ſageſſe prépare, et que leur diſſimulation cache aux yeux du public.

Comme un habile mécanicien ne ſe contenterait pas de voir l'extérieur d'une montre, qu'il l'ouvrirait, qu'il en examinerait les reſſorts et les mobiles, ainſi un habile politique s'applique à connaître les principes permanens des cours, les reſſorts de la politique de chaque prince, les ſources des événemens; il ne donne rien au haſard; ſon eſprit tranſcendant prévoit l'avenir, et pénètre par l'enchaînement des cauſes juſques dans les ſiècles les plus reculés; en un mot, il eſt de la prudence de tout connaître, pour pouvoir tout juger et tout prévenir.

Vu l'état léthargique de pluſieurs princes de l'Europe, j'ai cru qu'il ne ferait pas hors de propos de faire un expoſé de la ſituation préſente où ſe trouve ce corps politique: non point que j'aye la préſomption de me croire plus éclairé qu'une infinité de miniſtres, dont les vaſtes connaiſſances et la longue routine des affaires me paraîtront toujours reſpectables et infiniment ſupérieures à mes faibles lumières; mais ſimplement pour communiquer mes idées au public, et lui faire part de mes penſées.

Si mes raiſonnemens ſe trouvent juſtes, on en pourra profiter, et voilà tout ce que je demande; s'ils ſe trouvent peu conſéquens et faux, on n'a qu'à les rejeter: du moins me ſerai-je amuſé en les feſant.

Pour avoir une idée juſte de ce qui ſe paſſe à préſent en Europe, il faudra prendre les choſes de plus haut, et remonter juſqu'à la ſource des affaires.

A la fin de la campagne de l'année 1735, les négociations entre les cours de Vienne et de Versailles prirent leur commencement ; les opérations de guerre furent fuſpendues, et les intérêts des deux cours, au lieu d'être décidés par l'épée, le furent par la plume. Ni l'Eſpagne ni le Roi de Sardaigne n'accédèrent d'abord à cette négociation, et il eſt à remarquer que ce ne fut qu'après la chûte du Sr. Chauvelin que l'Eſpagne y ſouſcrivit.

La guerre s'était faite d'une manière beaucoup moins vive ſur le Rhin, qu'on ne la fesait en Italie. L'Empereur avait, pour ainſi dire, extorqué la déclaration de guerre faite par les Etats de l'Empire en l'année 1733 à Ratisbonne : l'élection de Pologne, troublée par les troupes campées ſur les confins de la Siléſie et prêtes à entrer dans ce royaume, avait cauſé une ſciſſion parmi les évêques et les Palatins, dont le plus grand nombre embraſſait les intérêts de Stanislas. Ces déſordres n'intéreſſaient en aucune manière les provinces d'Allemagne. L'Empereur s'était aſſez témérairement obligé, par un traité ſecret avec la Ruſſie et la Saxe, à placer l'Electeur Auguſte II. ſur le trône électif de la Pologne : les miniſtres impériaux n'ayant peut-être pas prévu les ſuites de cette démarche, et contre l'avis du Prince Eugène, ſe fondant ſur le caractère pacifique du Cardinal Miniſtre, avaient engagé trop légèrement leur maître dans une affaire de cette conſéquence : l'Empereur s'était mêlé lui ſeul avec la Ruſſie, et ſans la participation de l'Empire, dans les troubles de la Pologne ; c'était à lui ſeul à s'en tirer.

La France, qui d'un autre côté avait travaillé avec

toute la prudence poſſible depuis la mort du Duc Régent à rétablir ſes affaires dérangées, y avait ſi bien réuſſi, que ſes finances étaient dans le plus bel ordre du monde, ſes magaſins pourvus de toutes les choſes néceſſaires, et ſes troupes dans l'état où elle les pouvait déſirer. Avec ces avantages, ſa ſituation ſe trouvait ſi heureuſe, qu'elle ſe voyait en paſſe de profiter de tous les événemens.

La mort d'Auguſte I lui fourniſſait un prétexte ſpécieux pour ſe mêler des affaires de la Pologne, et pour exécuter, ou bien pour ébaucher les vaſtes projets que la politique avait conçus et mûrement digérés. La France ne négligea rien; elle prépara les événemens, elle ſe mit en état d'agir avec ſuccès, elle lia ſes alliances tant avec l'Eſpagne qu'avec la Sardaigne; par des pratiques ſourdes elle diſpoſa quelques princes d'Allemagne à une eſpèce de neutralité; elle endormit les puiſſances maritimes; après quoi elle publia le manifeſte de ſa conduite, et attaqua l'Empereur, qui était en quelque façon l'agreſſeur, vu les troubles qu'il avait fomentés en Pologne, et que ſes armées étaient prêtes à ſoutenir, s'il ne s'était vu lui-même aſſailli.

L'Empereur, qui ſe voyait ſur le point d'être attaqué de tous côtés, remua toutes ſes machines pour entraîner l'Empire à courir la même fortune: tous les plus habiles négociateurs furent employés de la part du miniſtère de Vienne, pour inviter l'Empire à déclarer la guerre à la France. Les vues de l'Empereur étaient premièrement, de tirer du ſecours de l'Empire; en ſecond lieu, de diviſer les forces de la France, qui l'ayant déjà attaqué en Italie,

n'aurait pas manqué de l'y accabler. Il eſt bon de remarquer en paſſant, que ſi l'Empire ne s'était point mêlé de cette guerre, elle aurait été plutôt terminée. L'Empereur aurait perdu en Italie ce que les alliés ont conquis; mais on n'aurait pu démembrer la Lorraine de l'Empire, ſans donner lieu à de nouvelles brouilleries, et ſans exciter un nouvel embraſement.

La guerre ſe fit très-nonchalamment en Allemagne; d'un côté, parce que la politique de la cour de Verſailles ne voulait point donner d'ombrage aux puiſſances maritimes, qui ſe feraient indubitablement déclarées en faveur de l'Empereur, ſi elles avaient vu ſes affaires à l'extrêmité; et d'un autre côté, par une complication de raiſons différentes, dont chaque campagne en fourniſſait de particulières, et qui mettaient l'Empereur hors d'état d'agir vigoureuſement ſur le Rhin.

En Italie, les Eſpagnols s'emparaient du royaume de Naples et de la Sicile, tandis que les Français avec les troupes Piémontaiſes s'emparaient du Milanais et de preſque toute la Lombardie; et comme c'était une clauſe du traité des trois couronnes alliées de partager les dépouilles de l'Empereur en Italie, ces puiſſances ſe donnaient tous les mouvemens imaginables pour mettre en exécution leurs vaſtes deſſeins; mais j'oſe aſſurer que ce qui contribua le plus aux heureux ſuccès des alliés, ce fut le mauvais état dans lequel ſe trouvaient toutes les provinces de l'Empereur. La raiſon de la chûte des plus grands empires a toujours été la même; elle s'eſt toujours trouvée dans la faibleſſe de la conſtitution des Etats.

La décadence de l'empire romain trouva son période marqué dans le temps qu'il n'y eut plus d'ordre parmi les troupes, que la discipline fut anéantie et qu'on négligea les précautions que la prudence dicte pour la sûreté des Etats. La perte que l'Empereur vient de faire en Italie est fondée sur les mêmes principes. Point d'armée pour fermer le passage à l'ennemi, point de magasins, ni de troupes suffisantes pour garder les forteresses, point de généraux habiles pour défendre les places. Enfin l'Empereur, au bout de trois campagnes, perdit ce qu'il n'avait acquis que par huit années de guerres consécutives.

On s'imaginerait qu'après tant de défaites ce serait à l'Empereur à solliciter la paix; mais qu'on ne s'y trompe point, et qu'on apprenne à mieux connaître l'esprit pacifique et désintéressé du Cardinal Ministre: que ceci soit dit à l'honneur de la France et en témoignage de sa modération: ces vainqueurs chargés de lauriers, et apparemment fatigués de leurs victoires, offrent la paix à l'Empereur leur ennemi vaincu.

Il est à présumer que M. de Villars aura communiqué son système au Cardinal, tel qu'on le trouve dans ses mémoires, et que le Cardinal ayant adopté les idées de ce grand homme, aura pris pour principe d'établir une union parfaite et stable entre l'Empereur et la France, à l'imitation du triumvirat d'Auguste, d'Antoine et de Lépide. On sait que ce triumvirat s'était cimenté par des proscriptions. Aussi la France, par le premier article des préliminaires, se trouve-t-elle en possession du duché de Lorraine, démembré de l'Empire.

L'empereur, pour faire la paix, dépouille son gendre de ses Etats héréditaires. Le sacrifice paraît assez grand pour exiger, par une espèce de réaction, une reconnaissance proportionnée: mais pour continuer la comparaison, il est à présumer que la France avec le temps jouera le rôle d'Auguste. La simple considération de cet événement aurait peu d'utilité, si elle n'était accompagnée de quelques réflexions que le sujet même fournit. D'abord on voit, par rapport aux Français, un systême de politique bien lié, uniforme, et qui ne varie jamais. Lorsqu'ils firent la paix d'Utrecht, leur but était de recommencer la guerre, non tout de suite, à cause que leur réputation était perdue, que leurs finances étaient épuisées et qu'ils n'avaient point encore amené les événemens au point de maturité qu'ils souhaitaient; mais ils n'en avaient pas moins dans l'esprit d'épier le moment où ils pourraient attaquer l'empereur avec avantage.

Or, il régnait un préjugé dans le monde qui portait un préjudice infini aux desseins de la France; ce préjugé désavantageux avait pour fondement une ancienne erreur, qui s'étant perpétuée, n'en acquérait que plus de poids; on se disait tout bas à l'oreille que la France aspirait à la monarchie universelle; en quoi cependant on lui fesait grand tort. Cette seule idée avait arrêté tous les magnifiques projets de Louis XIV et n'avait pas peu contribué à rabaisser sa puissance; il fallait nécessairement déraciner un préjugé si pernicieux et en effacer jusqu'à la mémoire.

La fortune qui préside au bonheur de la France,

ou pour parler ſelon le ſtyle des prêtres, l'ange gardien qui veille à ſon agrandiſſement, contribua à détruire une opinion ſi préjudiciable aux intérêts de la France.

Louis XIV, dont l'ambition avait ſi ſouvent fait trembler l'Europe, après avoir éprouvé ſur la fin de ſon règne les révolutions de la fortune, termina ſa glorieuſe carrière. L'empire tomba en tutelle, et le gouvernement ſe reſſentit de la faibleſſe de ſon monarque et de tous les malheurs inſéparablement attachés aux minorités. Le duc régent, prince éclairé, et qui avec toutes les qualités qui font les charmes de la ſociété et la fortune des particuliers, n'avait pas aſſez de cette fermeté abſolument néceſſaire à ceux auxquels le gouvernement des empires eſt confié, embrouilla les affaires intérieures du royaume par ces fameuſes actions qui ruinèrent preſque tous les particuliers, dont l'argent n'entra que dans les caiſſes du roi et dans celles de quelques commis de Law. Le duc de Bourbon devint régent du royaume après la mort du duc d'Orléans; mais ce ne fut qu'une régence paſſagère: le cardinal de Fleuri lui fut ſubſtitué, et prenait le timon des affaires, il ne répara pas ſeulement les finances et les pertes internes du royaume; il fit plus: par ſon habileté, par la ſoupleſſe de ſon eſprit et par les apparences d'une modération extrême il s'acquit la réputation de miniſtre juſte et pacifique. Pour connaître les profondeurs et la ſageſſe de ſa conduite, il eſt néceſſaire de remarquer que rien n'attire plus la confiance des hommes qu'un caractère généreux et déſintéreſſé: le cardinal ſoutint ſi bien ce caractère, que l'Europe, ou plutôt l'univers

entier ſe perſuada qu'il était tel. Les voiſins de la France dormaient en paix auprès d'un ſi bon voiſin; et les miniſtres dont la politique était la plus renommée avaient mis au nombre de leurs principes invariables, que tant que le cardinal vivrait, (vu ſon caractère et ſon grand âge,) on pourrait être tranquille ſur les entrepriſes de la France. C'était-là le chef-d'œuvre du cardinal et en quoi ſa politique peut être préférée à celle des Richelieu et des Mazarin. Ce Miniſtre habile ayant conduit les choſes au point où il les déſirait, fit éclater tout-à-coup ſes deſſeins. Le manifeſte du roi très-chrétien ſoutint encore les profondes impreſſions que le caractère juſte du cardinal avait faites ſur les eſprits; il contenait en ſubſtance: *Que ce n'était point par des vues d'intérêts ou d'ambition que le roi prenait les armes, que S. M. ſe contentait de poſſéder un royaume floriſſant et de régner ſur un peuple fidèle, et que ſes intentions n'étaient point de reculer les bornes de ſa domination.* Cependant les ſuites ont fait voir que l'amour de la paix uniquement a obligé S. M. d'accepter la Lorraine, et de débarraſſer l'Allemagne d'une province qui à la vérité lui avait appartenu depuis un temps immémorial, mais qui lui était à charge, vu ſa ſituation peu convenable et iſolée. D'ailleurs, pour établir la paix ſur un fondement ſolide, il fallait néceſſairement que la Lorraine fût cédée à la France, parce qu'elle aurait pu fournir de fréquens ſujets de brouilleries, et que de plus, on devait indemniſer la France des frais de la guerre; ce qui bien conſidéré, met en évidence que le roi a entièrement rempli les engagemens poſitifs qu'il avait pris par ſon manifeſte.

Lorſqu'on voudra donner la même attention à la conduite qu'a tenue l'Eſpagne, on verra que le traité de Vienne (*), (ou bien le traité de Succeſſion, ) n'était point un ouvrage ſolide, et que le roi d'Eſpagne, en renonçant aux Etats de la ſucceſſion ſitués en Italie, n'y renonçait qu'autant qu'il n'était pas en état de les recouvrer.

Je n'avance rien que je ne ſois en état de prouver. Le traité de Séville (**) ſi fameux entre l'Eſpagne et

(*Corps Diplom. par Dumont, tome VIII.* 1731. *Part. ſec. pag.* 107.)

(*) *Art. V.* En vertu de la renonciation faite par S. M. I. dans les deux précédens articles, le roi catholique cède à ſon tour, et en ſon nom, et en celui de ſes héritiers, deſcendans mâles et femelles, tous les droits ſans exception quelconque en général et en particulier ſur les royaumes, provinces et domaines leſquels Sa Majeſté impériale a poſſédés effectivement en Italie ou en Flandre, et qui ont autrefois appartenu à la monarchie d'Eſpagne; entre leſquels eſt le marquiſat de Final, cédé à la république de Gênes par Sa Majeſté impériale en 1713, et à préſent dûment occupé: ſur le ſujet duquel actes ſolennels de renonciation ont été expédiés en la plus dûe forme, qu'on aura ſoin de publier, et en lieux congrus on en paſſera l'acte, qui ſera remis à Sa Majeſté impériale et aux parties intéreſſées. Sa Majeſté catholique renonce pareillement au droit de réverſion à la couronne d'Eſpagne, qu'elle s'eſt réſervé ſur le royaume de Sicile, à tout autres actions, prétentions, ſous le prétexte deſquelles pourrait être inquiétée Sa Majeſté impériale, ou ſes héritiers, ſucceſſeurs, directement, ou indirectement, non-ſeulement dans les ſuſdits royaumes ou provinces, mais auſſi dans tous les autres domaines qu'il poſſède actuellement en Flandre, en Italie, ou ailleurs.

(*Extrait du traité de Séville conclu entre Leurs M. T. C. et Britannique et cath. le* 9 *nov.* 1729.)

(**) Ce traité que les Anglais nomment la ſource de leurs larmes, conſiſtait en douze articles, et deux articles ſecrets. I Confirme les traités précédens, et contient l'amniſtie de part et d'autre. II. Règle le contingent des ſecours réciproques en hommes, vaiſſeaux et argent. III. Déroge au traité de Vienne conclu en 1725 entre l'empereur et l'Eſpagne. IV. Conſerve le commerce français et anglais, tant en Europe qu'aux Indes, ſur l'ancien pied. V. Promet la réparation des

l'Angleterre, découvre assez les intentions de l'Espagne, et suffit pour mettre en évidence que toutes les conquêtes d'Italie ne sont qu'une suite des principes invariables que cette couronne regarde comme la base de sa politique.

Qu'on ne s'imagine point que ce traité de Séville soit ici tiré par les cheveux; il ne faut que quelques considérations pour y faire entrevoir comme à travers une gaze, les intentions de l'Espagne.

La politique d'envahir a établi pour principe, que le premier pas pour la conquête d'un pays est d'y avoir pied, et c'est ce qu'il y a de plus difficile; le reste se décide par le sort des armes, et par le droit du plus fort.

Sous quel prétexte l'Espagne aurait-elle pu intro-

dommages faits de part et d'autre. VI. Ordonne la commission et la nomination des commissaires pour examiner les pertes et dommages qu'on a soufferts de part et d'autre. VII. Parle des commissaires de France pour de pareilles recherches. VIII. Prescrit la durée de cette commission, savoir trois ans. IX. *N. B.* Comme le plus remarquable, il est en ces termes: „ On effectuera dès à présent l'introduction des „ garnisons dans les places de Livourne, Porto-Ferrajo, Parme et „ Plaisance, au nombre de 6,000 hommes des troupes de Sa Majesté „ catholique et à sa solde, lesquelles serviront pour la plus grande „ assurance et conservation de la succession immédiate desdits Etats „ en faveur du sérénissime Infant Don Carlos, et pour être en état „ de résister à toute entreprise et opposition qui pourrait être suscitée au préjudice de ce qui a été réglé sur ladite succession. " X. On donne la conduite que ces dites troupes doivent tenir dans ces places. XI. Fait promettre au roi d'Espagne de retirer ses troupes, dès que tout sera en ordre et en tranquillité. XII. Contient la garantie desdits Etats à l'Infant Don Carlos, tant reprochée aux Anglais. XIII. Renvoie à un accord particulier qui doit être fait entre les parties contractantes, concernant la manutention desdites garnisons. XIV. Invite les Etats généraux à accéder à ce traité.

Les deux articles secrets expliquent les avantages du commerce des Anglais dans les Indes occidentales, et sur-tout le fameux traité d'Assiento. Signé

*W. Stanhope.* *Brancas.* *Marq. de la Guz.*
à présent Lord Harington. *D. Joseph Patinho.*
*B. Keck.*

duire des troupes en Italie, fi le traité de Séville ne lui avait donné cette facilité? Comment aurait-elle pu fans troupes penfer à la conquête du Milanais, du Mantouan, du royaume de Naples, de la Sicile? Il fallait donc avoir un pied dans le pays; il fallait y avoir des troupes, pour les augmenter felon l'occurrence; il fallait avoir des places pour former des magafins, et c'était à quoi le traité de Séville était indifpenfablement néceffaire. L'Efpagne avait donc bien penfé à fes intérêts en le fefant, et on a pu voir que fes deffeins n'étaient pas fi bornés qu'on aurait cru peut-être; j'ai donc eu raifon, en parlant de la conduite de l'Efpagne, de ne point paffer fous filence le traité de Séville.

Il me refte à préfent à développer la conduite de la cour impériale: on aura dû remarquer en elle beaucoup de confiance en fes forces dans l'affaire de Pologne, (quoique à la vérité elle ait voulu faire femblant de ne s'en point mêler (*). On aura pu remarquer de même cette hauteur infupportable avec laquelle elle affecta de traiter, non-feulement fes inférieurs, mais auffi fes égaux. On aura pu découvrir facilement que fa politique a pour but d'établir le defpotifme, et la fouveraineté de la maifon d'Autriche dans l'Empire; ce qui n'eft pas fi facile, vu la puiffance de beaucoup d'électeurs, qu'on ne faurait abaiffer aifément. Cependant imbue de préjugés fuperftitieux, et encouragée par une orgueilleufe témérité, la

(*) Il eft notoire que les miniftres de l'empereur ont agi de concert en tout avec ceux de la Ruffie, qu'il avait un corps de 17,000 hommes campé aux frontières de la Pologne, qu'il avait corrompu le prince Lubomirsky, qu'on nomme le prince botté, qui fut l'auteur de la fciffion de ceux qui pafférent de Varfovie dans un village nommé Praga, et que c'eft à l'inftigation de l'empereur que les troupes ruffiennes font entrées en Pologne.

maiſon d'Autriche a toujours voulu accoutumer à ſon joug les ſouverains d'Allemagne: le miniſtère travaille ſur ce plan, qui eſt tranſmis aux ſucceſſeurs de l'Empire, et ces princes auſſi ignorans que ſuperſtitieux ſe bercent vainement d'une chimère ambitieuſe, que l'injuſtice de la choſe devrait leur faire déteſter..

Nous n'avons pas beſoin de remonter juſqu'aux temps de l'empereur Ferdinand I et Ferdinand II, pour trouver des témoignages de l'ambition déméſurée de cette cour: quatre événemens arrivés de nos jours nous en feront un beau commentaire.

On remarquera premièrement que l'empereur, à l'inſçu de l'empire, avait fait une alliance avec l'Impératrice de Ruſſie, pour mettre Auguſte II ſur le trône de Pologne. Il fallait donc que la guerre à laquelle cette alliance donna lieu, fut vidée par l'empereur, et non par l'empire, qui ne participait en rien aux démarches de l'empereur. Cependant on a vu que par ſes intrigues la cour de Vienne a trouvé moyen de mêler l'empire dans la guerre, qui n'impliquait directement que l'empereur et la Ruſſie; en quoi l'empereur a donné manifeſtement atteinte à l'article IV (*) de ſa capitulation.

(*) *Art. IV. pag.* 32. Nous devons et voulons dans toutes les délibérations ſur les affaires qui concernent l'empire, ſur-tout celles qui ſont exprimées dans l'*Inſtrumentum Pacis*, que les électeurs et princes jouiſſent du droit de ſuffrage, et que rien ne puiſſe être entrepris, ni conclu, ſans leur libre conſentement. Nous devons et voulons pendant notre règne vivre en paix avec les puiſſances chrétiennes qui ſont nos voiſins, ne point leur donner occaſion d'avoir des conteſtations avec l'empire. Nous éviterons d'impliquer l'empire dans des guerres étrangères. Nous nous abſtiendrons entièrement de tout ſecours dont il pourrait réſulter du dommage à l'empire, de toute diſpute, guerre, ſoit dans, ſoit hors de l'empire, ſous quelque prétexte que ce ſoit, à moins que cela n'arrive par le conſentement des électeurs, princes et états donné dans une diète, ou au gré des électeurs.

L'empereur a péché secondement contre l'article VI (*) de sa capitulation, en ce que contre les lois fondamentales de l'empire il a appelé le secours des puissances étrangères en Allemagne, l'impératrice de Russie lui ayant envoyé un corps de 10,000 hommes sur le Rhin.

On verra en troisième lieu que le traité entamé avec la France, et dont les préliminaires ont été signés sans la confirmation de l'empire, porte une atteinte et un préjudice à l'article VI (**) de la capitulation impériale.

L'empereur a fait en quatrième lieu une infraction contre l'article X (***) de sa capitulation, en

(*) *Art. VI. pag.* 41. Nous devons et voulons en qualité d'Empereur élu roi des Romains, pour ce qui regarde les affaires de l'empire, avant d'en avoir obtenu le consentement des électeurs, princes ou états, dans une diète, comme l'intérêt de l'Etat demande quelquefois de la célérité et de la promptitude, nous devons et voulons obtenir ce consentement à un temps marqué, et cela dans une assemblée collégiale, et non par des déclarations particulières, jusqu'à ce qu'on puisse parvenir à une diète générale; comme cela se pratique dans les autres affaires qui concernent la sûreté de l'empire. S'il arrivait que nous fissions quelque alliance à l'égard de nos terres particulières, cela n'arrivera qu'autant que cela ne portera aucun préjudice à l'Empire, ni ne sera opposé au contenu de l'*Instrumentum Pacis*.

(**) Voyez à la fin de la note précédente.

(***) *Art.* 10. *pag.* 59. De plus nous devons et voulons ni donner, troquer, aliéner, ni molester par des impôts, rien de ce qui appartient à l'empire, sans la volonté et le consentement des électeurs, princes et états: mais nous devons et voulons nous abstenir de tout ce qui pourrait donner occasion à quelque exemption ou retranchement de quelques parties de l'Empire: nous voulons sur-tout nous abstenir de tous priviléges ou immunités exorbitantes et nous appliquer au contraire avec beaucoup de soin à acquérir de nouveau et à conserver ensuite les principautés engagées ou aliénées, les terres confisquées ou tombées par voie illégitime en des mains étrangères.

ce

ce qu'il a aliéné le duché de Lorraine, qui étant un fief de l'Empire, ne ſaurait, ſelon les conſtitutions fondamentales de l'Empire, être ſéparé ou retranché du corps germanique, ſans le contentement formel de la diète et des Etats.

On pourrait encore reprocher à l'Empereur la guerre qu'il a déclarée aux Turcs, et les ſubſides qu'il a exigés de l'Empire au ſujet de cette guerre; mais cela m'engagerait dans de trop grands détails; et j'ai encore quelques réflexions plus importantes à faire.

Nous avons jugé à préſent des cauſes par leurs événemens: il nous reſte encore à juger des événemens que nous avons à attendre par les cauſes que nous pouvons pénétrer.

Il ne s'agit pas ſimplement d'approfondir les ſecrets de la politique et de porter un regard profane juſques dans le ſanctuaire des miniſtres; il faut encore obſerver les voies différentes que ſuivent les miniſtres pour parvenir à leurs fins. Rien ne fait mieux connaître le caractère des cours, que de remarquer les façons différentes dont leur politique agit ſur les mêmes ſujets; leurs paſſions, leurs fineſſes, leurs ruſes, leurs vices et leurs bonnes qualités, tout s'y découvre.

Pour bien juger des miniſtres de l'Empereur et de ceux de France, mettons leur conduite en parallèle, et voyons comment dans les affaires de la Pologne ils ont tenu des routes différentes; nous y verrons une expreſſion de mœurs qui n'eſt pas de peu d'utilité pour les grands hommes qui ſavent en faire uſage.

L'empereur, felon l'alliance qu'il avait faite avec la Ruffie, devait placer la couronne de Pologne fur la tête d'Augufte, Electeur de Saxe; il n'imagina point de meilleur moyen d'y réuffir que les voies de fait. Ses armées fe tinrent aux confins de la Pologne, tandis que les troupes ruffiennes firent une invafion fur les terres de la république et s'approchèrent à peu de diftance de Varfovie. Ainfi à Vienne on ne connaiffait que la violence qui pût ouvrir à Augufte les barrières du trône des Sarmates.

Le miniftère français, plus humain, mais plus rufé, penfa d'une manière différente: il n'employa que la force d'un métal féducteur pour élever Stanislas à la dignité fuprême. Le miniftre de l'Empereur à Varfovie éclatait en menaces; celui de France n'employait que les paroles flatteufes et les careffes; l'un voulait intimider les efprits; l'autre voulait les gagner par fa douceur. L'un comme un lion furieux tombait fur fa proie, l'autre comme une firène charmait par fa voix tous ceux qui l'approchaient. Enfin les Français par leurs artifices et leurs intrigues fe rendirent maîtres des cœurs, tandis que les Impériaux effrayèrent les poltrons; mais comme en Pologne le nombre de ceux qui craignent, excède infiniment le nombre de ceux qui font au-deffus de la crainte, il n'eft pas étonnant que Stanislas ne fe foit point foutenu fur le trône.

Toutefois ne nous méfions pas tant de ceux qui n'exécutent leurs projets que par les moyens que leur hauteur et qu'un efprit altier leur dicte; ils fe deffervent eux-mêmes, en ce qu'ils fe rendent

odieux ; leur violence eſt un antidote qui guérit du venin que leurs deſſeins ambitieux pourraient communiquer. Mais défions-nous plutôt de ceux qui par de ſourdes pratiques, par des manières flatteuſes, par une douceur ſimulée, veulent nous entraîner dans l'eſclavage : ils nous jettent un hameçon dont le fer eſt caché ſous une amorce ſéduiſante, mais qui nous trompe en nous privant de la liberté, lorſque notre prudence s'y laiſſe ſurprendre.

Comme il eſt certain que tout doit avoir une raiſon de ſon exiſtence, et qu'on trouve la cauſe des événemens dans d'autres événemens qui leur ſont antérieurs, il faut auſſi que tout fait politique ſoit la ſuite d'un fait politique qui l'a précédé, et qui a, pour ainſi dire, préparé ſa naiſſance. Appliquons-nous ſelon ce ſyſtême à découvrir dans les événemens récens, et dans les vaſtes projets des cours de Vienne et de Verſailles, ce que l'union étroite des deux plus puiſſans princes de l'Europe ſemble nous préparer.

Il eſt évident que les vues de la cour impériale tendent à rendre l'Empire héréditaire dans la maiſon d'Autriche. C'eſt à cette fin qu'elle a fait la pragmatique Sanction, qu'elle a ſollicité tous les princes d'Allemagne, qu'elle a inſéré un article dans la pacification, et qu'elle a fait une infinité de traités particuliers; tant il eſt vrai que la maiſon d'Autriche ſouhaiterait d'ôter avec le temps à l'Empire le droit d'élection, de cimenter la puiſſance arbitraire dans ſa race, et de changer en monarchique le gouvernement démocratique qui de temps

immémorial a été celui de l'Allemagne. Comme le ſyſtême du miniſtère impérial eſt aſſez ſimple, il n'eſt point difficile de l'expoſer au jour; mais celui de la cour de Verſailles eſt plus compoſé, et il exigera de nous plus d'étendue et plus de détail.

Le principe permanent des princes eſt de s'agrandir autant que leur pouvoir le leur permet; et quoique cet agrandiſſement ſoit ſujet à des modifications différentes et variées à l'infini, ou ſelon la ſituation des Etats, ou ſelon la force des voiſins, ou ſelon que les conjonctures ſont heureuſes, le principe n'en eſt pas moins invariable, et les princes ne s'en départent jamais: il y va de leur prétendue gloire; en un mot, il faut qu'ils s'agrandiſſent.

La France eſt bornée à l'occident par les monts Pyrénées, qui la ſéparent de l'Eſpagne, et qui forment une eſpèce de barrière que la nature même a poſée. L'océan ſert de bornes au côté ſeptentrional de la France, la mer Méditerranée et les Alpes au midi; mais du côté de l'orient elle n'a d'autres limites que celles de ſa modération et de ſa juſtice. L'Alſace et la Lorraine, démembrées de l'Empire, ont reculé les bornes de la domination de la France juſqu'au Rhin. Il ſerait à ſouhaiter que le Rhin pût continuer à faire la liſière de leur monarchie. Pour cet effet il ſe trouverait un petit duché de Luxembourg à envahir, un petit électorat de Trèves à acquérir par quelque traité, un duché de Liége par droit de bienſéance, les places de la Barrière, la Flandre et quelques bagatelles ſemblables devraient être néceſſairement compriſes dans cette réunion; et il ne faudra à la France que le miniſtère de

quelque homme modéré et doux, que prêtant, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, son caractère, à la politique de sa cour, et qui rejetant toutes les ruses et tous les détours de ses artifices sur le compte des ministres subalternes, conduise à l'abri de dehors respectables ses desseins à une heureuse issue.

La France ne se précipite en rien. Constamment attachée à son plan, elle attend tout des conjonctures: il faut, pour ainsi dire, que les conquêtes viennent s'offrir à elle naturellement; elle cache tout ce qu'il y a d'étudié dans ses desseins, et il semble, à n'en juger que par les apparences, que la fortune l'a favorisé avec un soin tout particulier. Ne nous y trompons point: la fortune, le hasard sont des mots qui ne signifient rien de réel. La véritable fortune de la France c'est la pénétration, la prévoyance de ses ministres, et les bonnes mesures qu'ils prennent. Voyez avec quel soin le Cardinal se charge de la médiation entre l'Empereur et le Turc. L'Empereur en reconnaissance de ce service ne peut faire moins que de céder à Louis XV ses droits sur le Luxembourg. Ce duché, selon toutes les apparences, doit être une des premières acquisitions qui suivront la Lorraine; car comme la France a eu des égards en toutes choses pour les arrangemens que l'Empereur a cru devoir prendre, il semble que la justice exige de semblables égards du côté de l'Empereur pour les arrangemens de la France: ce n'est qu'un flux et reflux de reconnaissance, que la politique de ces princes fait rendre utile à leur grandeur.

Quant aux autres pays que la France pourrait conquérir, il eſt de ſa prudence de ne point trop ſe hâter, afin de s'affermir dans ſes anciennes conquêtes et de ne point effaroucher ſes voiſins : un trop grand fracas de ſuccès pourrait réveiller les puiſſances maritimes, qui dorment à préſent dans les bras de la ſécurité et au ſein de l'indolence.

J'entrevois encore dans ce qui peut entrer dans le ſyſtême de la France, des projets plus grands et plus vaſtes que ceux dont j'ai parlé ; et le moment que la Providence a marqué pour l'exécution de ces grands deſſeins, ſemble être celui du décès de Sa Majeſté impériale. Quel temps plus propre pour donner des lois à l'Europe ? quelles conjonctures plus heureuſes pour pouvoir tout oſer ?

Tous les Electeurs ſe trouvent à préſent déſunis par les intérêts qui les partagent; les uns cherchant des avantages particuliers ſe jeteront dans les bras de la France et ſacrifieront l'intérêt commun ; d'autres diſputeront entr'eux à qui aura l'Empire ; d'autres ſe déchireront pour la ſucceſſion de l'Empereur ; d'autres, enflés par les eſpérances que leur donnent de grandes alliances, porteront par tout le flambeau de la guerre, le trouble et la confuſion ; et ceux qui pourraient s'oppoſer à la force majeure de l'ennemi commun, n'entreprendront rien, et abandonneront leur deſtinée au haſard.

De plus ; par le dernier traité de pacification, la France s'engage à la garantie de la pragmatique Sanction ; cela l'oblige à ſe mêler indiſpenſablement des affaires d'Allemagne après la mort de

l'Empereur ; et ce qui en cette occasion rendra les démarches de la France beaucoup plus dangereuses que dans d'autres, c'est qu'elles auront une apparence plausible de justice, et que leurs violences même auront un dehors d'équité.

Remarquons encore avec quel soin la France écarte les puissances maritimes de cette garantie. Croit-on que ce soit sans dessein qu'on les éloigne des affaires ? Pourrait-on s'imaginer que quelque pensée frivole d'orgueil y aurait donné lieu ? et serait-il possible de se figurer qu'un ministre qui a donné jusques dans ses moindres démarches des marques d'une prudence consommée, qu'un pareil ministre dis-je, ait des vues si peu étendues ? Rendons justice à la politique française ; elle n'est jamais si bornée qu'on pourrait le croire.

Il serait possible qu'on fut bien-aise de procurer du repos aux ministres anglais, qui sont assez occupés par les brouilleries intestines du royaume ; et avec cela on est bien aise de ne point mêler les puissances maritimes dans les traités secrets des deux cours contractantes, afin que le cas de la succession venant à exister, ces puissances n'ayent aucun prétexte quelconque de se mêler des troubles d'Allemagne.

On pousse les précautions plus loin encore. On paye des subsides aux cours de Suède et de Danemarck, ou pour les contenir simplement, ou pour qu'elles soient en état de s'opposer à ceux qui voudront prendre des mesures contraires aux intentions et aux arrangemens de la cour de France.

Autant la politique de la cour de France est

excellente, autant faut-il avouer auſſi qu'elle eſt favoriſée par un concours de certaines circonſtances. Tous les princes dont la grandeur et la puiſſance pouvaient lui donner de l'ombrage, ſe trouvent déſunis. Il ne reſte à la France qu'à ne point laiſſer éteindre le feu de la diſcorde, et à l'attiſer plutôt. Et en quoi la France a un avantage infiniment plus grand encore, c'eſt qu'elle n'a preſque perſonne en tête, dont la profondeur d'eſprit, la hardieſſe et habileté, puiſſent lui être dangereuſes; à cet égard elle acquiert moins de gloire que n'en acquirent les Henri IV et les Louis XIV.

Que dirait Richelieu, que dirait Mazarin, s'ils reſſuſcitaient de nos jours? Ils feraient fort étonnés de ne plus trouver de Philippe III et IV en Eſpagne, plus de Cromwel et de Roi Guillaume en Angleterre, plus de Prince d'Orange en Hollande, plus d'Empereur Ferdinand en Allemagne, et preſque plus de vrais Allemands dans le St. Empire: plus d'Innocent II à Rome, plus de Tilly, plus de Montécuculli, de Marlborough, d'Eugène à la tête des armées ennemies; de voir enfin un abâtardiſſement ſi général parmi tous ceux à qui eſt confié la deſtinée des hommes dans la paix et à la guerre, qu'ils ne s'étonneraient point qu'on pût vaincre et tromper les ſucceſſeurs de ces grands hommes. Autrefois les Français étaient obligés de combattre contre toute l'Europe, liguée et conjurée contr'eux, et c'était à leur valeur ſeule qu'ils devaient leurs conquêtes; à préſent ils doivent leurs plus beaux ſuccès à leurs négociations, et c'eſt moins à leur force qu'à la faibleſſe de leurs

ennemis qu'on peut attribuer le cours triomphant de leurs profpérités. Il n'y a pas de meilleur moyen de fe faire une idée jufte et exacte des chofes qui arrivent dans le monde que d'en juger par comparaifon, de choifir dans l'hiftoire des exemples, d'en faire le parallèle avec les faits qui arrivent de nos jours, et d'en remarquer les rapports et les reffemblances. Rien de plus digne de la raifon humaine, de plus inftructif, et de plus capable d'augmenter nos lumières.

L'efprit des hommes eft le même dans tous les pays et dans tous les fiècles; ils ont à peu près les mêmes paffions; leurs inclinations ne diffèrent prefque en rien; ils font quelquefois plus furieux, quelquefois moins, felon qu'un malheureux démon d'ambition et d'injuftice leur communique fon fouffle infecté et contagieux. Certaines époques fe font diftinguées, parce que les paffions des hommes y ont été plus agitées et fouvent récompenfées. Telle eft celle des conquêtes de Cyrus parmi les Perfes, la bataille de Salamine et de Platée parmi les Grecs, le règne de Philippe et d'Alexandre le grand chez les Macédoniens, les guerres civiles de Sylla, les triumvirats, le règne d'Augufte et des premiers Céfars chez les Romains. En un mot, l'amour des arts et la fureur de la guerre ont parcouru tout le monde, et ont toujours produit les mêmes effets dans tous les endroits où ils ont établi leur domicile. La raifon en eft fimple. L'efprit de l'homme, et les paffions qui le gouvernent, font toujours les mêmes; il faut donc néceffairement qu'il en réfulte toujours les mêmes effets. Tout ce

que je viens de dire des arts et de la guerre, se trouve encore plus vrai à l'égard de la politique des grandes monarchies; elle a toujours été la même; leur principe fondamental a constamment été d'envahir tout pour s'agrandir sans cesse, et leur sagesse a consisté à prévenir les artifices de leurs ennemis, et à jouer au plus fin.

Examinons à présent les procédés de Philippe de Macédoine envers les Grecs, et voyons si nous n'y trouverons pas quelques traits de la politique française: parcourons ensuite quelques événemens de l'histoire romaine, et le lecteur verra s'il ne s'y trouve point, je ne dis pas une ressemblance, mais une conformité entière avec les événemens qui sont arrivés récemment en Europe et avec ceux dont nous avons fait entrevoir l'aurore. La république des Grecs ne se soutenait que par l'étroite union qui liait les différentes petites républiques ensemble: les villes de Sparte et d'Athènes se distinguaient cependant de toutes les autres; c'étaient elles qui donnaient le branle aux délibérations, et aux grandes choses qui s'exécutaient, et les petites républiques n'étaient que dépendantes de celles-là. Si Philippe avait attaqué cette ligue entière, il aurait trouvé des ennemis redoutables, qui non seulement lui auraient résisté, mais qui même auraient pu faire de ses propres Etats le théâtre de la guerre. Que fit la politique de ce prince pour vaincre cette république? Elle sema la dissention et la jalousie parmi ces petites villes alliées, elle cimenta leur désunion, elle corrompit les orateurs, elle prit le parti des plus faibles, pour les soutenir contre les plus puis-

fans, et ceux-ci abattus, les autres furent bientôt à sa discrétion.

Que fait la politique de la France pour parvenir à la monarchie universelle? Ne voyez-vous pas avec quelle finesse elle sème la division parmi les princes de l'Empire, son adresse à gagner l'amitié des souverains dont elle a le plus de besoin, comme elle fait artificieusement soutenir les intérêts des petits princes contre les plus puissans. Admirez le tour qu'elle a pris pour saper le pouvoir des puissances maritimes, son habileté à les intimider à propos, sa souplesse à les amuser de bagatelles, tandis qu'elle frappe les grands coups. Qu'on voie en même temps la plupart des princes de l'Europe, aussi insensés que les Grecs, qui plongés dans une sécurité léthargique, négligèrent de se réunir avec leurs voisins pour prévenir un malheur certain et leur ruine infaillible.

Jetez encore un moment les yeux sur l'artifice des Français qui amusent les puissances du nord par des subsides, afin de laisser ceux qui ne les ont point gagnés comme abandonnés à leurs propres ressources, et jugez si ce ne sont pas les suites d'une politique semblable à celle de Philippe de Macédoine. Qu'on me permette de pousser cette comparaison plus loin. On verra que l'histoire de Philippe fournit plus d'un événement conforme à ceux de nos jours et digne de la politique de Versailles.

Ce Roi de Macédoine avait déjà gagné les Thébains, les Olynthiens et les Messéniens; il réduisit ensuite les Athéniens, affaiblis et peu en état de lui résister, à lui céder les villes d'Amphipolis et

de Potidée, qui lui servirent de barrières. Ayant aussi la Phocide et les Thermopyles, il tenait comme la clef de la Grèce, et il lui était facile de l'attaquer toutes les fois qu'il le jugeait convenable à ses intérêts.

L'histoire de France nous fournit un exemple qu'il n'est pas possible de lire, sans se souvenir du trait de l'histoire ancienne que je viens de citer. On comprend bien que c'est de l'acquisition de l'Alsace et de Strasbourg dont je veux parler. Ces Etats aliénés de l'Allemagne, en étaient autrefois comme les Thermopyles ou comme le boulevard, et la Lorraine qui vient d'être envahie récemment, répond à la Phocide par rapport à sa situation. Une manière d'envahir si ressemblante à celle du Roi Philippe découvre, ce me semble, assez clairement une conformité de dessein parfaite : Philippe ne s'en tint pas aux Thermopyles, il passa outre. Je me rappelle à cette occasion ce qu'un sage disait à un Roi d'Epire, en voyant les préparatifs immenses qu'on fesait pour la guerre : *pourquoi*, demandait-il à ce prince, *amassez-vous toutes ces armes et ce bagage? Pour conquérir l'Italie, répondit Pyrrhus. Mais l'Italie conquise, Seigneur, où allons-nous? Alors, cher Cynéas, nous nous rendrons maîtres de la Sicile; de là il ne faut qu'un bon vent, et Carthage tombe entre nos mains; nous traverserons ensuite les déserts de la Lybie; l'Arabie et l'Egypte ne pourront nous résister, la Perse et la Grèce seront également assujetties.* Ce prince n'avait pas de moindre projet que d'établir sa domination sur tout l'univers; son langage était celui de l'ambition, et

l'ambition penſe et agit toujours de même: je n'en dis pas davantage.

Quant aux Grecs, ils n'envifageaient que d'une manière ſuperficielle les progrès de Philippe, et ils s'imaginaient follement que la mort de ce Prince les débarraſſerait d'un ennemi dangereux, du quel ils avaient tout à craindre. C'eſt préciſément de langage qu'on tient à préſent en Europe: on ſe flatte que la mort de l'habile politique français mettra fin à la politique françaiſe, qu'un autre miniſtre lui ſuccédant, il n'aura pas les mêmes vues, les mêmes deſſeins. Enfin on s'amuſe de petites eſpérances, qui ſont ordinairement les conſolations des ames faibles et des petits génies. Qu'on me permette de rappeler ici le reproche que Démoſthène fefait à ſes Athéniens dans ſa première Philippique. Voici ſes paroles: „ Philippe eſt mort, dira l'un; non, répondra „ l'autre, mais il eſt malade.... Eh! qu'il meure, „ ou qu'il vive, que vous importe? quand vous „ ne l'aurez plus, bientôt, Athéniens, vous vous „ ſerez fait un autre Philippe, ſi vous ne changez „ pas de conduite; car il eſt devenu ce qu'il eſt, „ non pas tant par ſes propres forces que par votre „ négligence. „

Il me reſte encore quelques réflexions à faire ſur les points où la conduite des Romains répond parfaitement à celle de nos Romains modernes, je veux dire les Français. Que l'on conſidère l'attention extrême que les Romains avaient à ſe mêler de toutes les affaires du monde: ils affectaient même de décider toutes les querelles des princes. Rome était le tribunal de l'univers, et les rois et les princes avaient reconnu (je ne ſais comment)

la ſouveraineté de ce tribunal; ils remettaient le jugement de leur cauſe au peuple romain, de tous les peuples le plus puiſſant et le plus fier. Le ſénat accoutumé à juger en dernier reſſort de la fortune des princes, s'érigeait en arbitre ſouverain de tous leurs différens. C'eſt par ce moyen qu'ils ſe rendirent les maîtres de la Grèce, qu'ils acquirent l'héritage d'Eumène, Roi de Pergame, et ce fut encore par cette voie que l'Egypte fut réduite au nombre des provinces romaines.

On va voir que la France en a fait tout autant; mais ce que les Romains n'ont jamais fait, Louis XIV l'a oſé. Il a érigé un tribunal de réunion, qui ſous prétexte de la recherche d'anciennes dépendances, réduiſait des provinces entières ſous le joug de ſon obéiſſance.

Il eſt temps à préſent de parler de la ſucceſſion de Charles II, dernier Roi d'Eſpagne et du teſtament ſubſtitué ou tronqué par lequel le ſang français a empiété ſur les droits de celui d'Eſpagne: des intrigues par leſquelles la France a voulu relever le parti du Prétendant en Angleterre, et faire ce Prince Roi de la Grande Bretagne: et pour alléguer des exemples plus récens, qu'on faſſe attention à l'envoi de Don Carlós en Italie, aux menées de la France dans les troubles de la Pologne. Je pourrais citer encore le droit d'arbitrage que la France s'arroge dans les conteſtations de Juliers et de Bergue, entre le Roi de Pruſſe et le Palatin de Sulzbach: cette affaire ne devrait proprement toucher que l'Empire, ſi par la paix de Weſtphalie le Roi Très-Chrétien n'avait trouvé moyen de s'en mêler. On pourra voir ci-deſſous tout ce qui en eſt

dit dans ce traité. (*) Il n'y a pas jusqu'aux démêlés de la ville de Genève dont la France ne se soit mêlée; soit par corruption ou par d'autres voies, les Genevois se sont jetés entre ses bras. La guerre que l'Empereur fait en Hongrie ne se terminera pas non plus, sans qu'il y soit parlé de la France; et les Corses apprendront dans peu de ces mêmes Français quel doit être leur sort. Enfin, a-t-on des différens? la France les décide. Veut-on faire la guerre? la France est de la partie. S'agit-il de régler les articles de la paix? la France donne la loi et s'érige en arbitre souveraine de l'univers.

Voilà les faits que j'ai cru pouvoir mettre en parallèle avec ceux que j'ai choisis dans l'histoire romaine: je les rapporte impartialement, et sans qu'aucune autre raison me détermine que l'amour de la vérité.

Je n'ajouterai à tout ceci qu'une seule remarque: elle roulera sur une conformité de génie entre les négociateurs des Romains et les Français. Lorsque la France est parvenue à son but, et qu'elle n'a plus besoin de certains ménagemens, on remarquera dans ses négociateurs une fierté et une arrogance extrême; souples lorsqu'ils recherchent l'assistance des princes, et d'une hauteur insupportable lorsque l'intérêt ne requiert plus les secours de ces mêmes princes. Il est nécessaire de se rappeler l'ambassade que les Romains envoyèrent à Antiochus, Roi de Syrie,

(*Art. IV. de l'inst. de la paix de Westphalie.* §. 57.)

(*) Et comme l'affaire de la succession de Juliers entre les intéressés pourrait dans la suite du temps exciter de grands troubles dans l'empire, si on ne les prévient point, on est convenu que la paix faite, cette cause sera accommodée par les voies ordinaires devant Sa Majesté impériale, ou par une composition amiable, ou par quelque autre voie légitime, sitôt que faire se pourra.

pour le détourner d'attaquer Ptolémée et Cléopatre, qui en qualité de Rois d'Egypte étaient alliés du peuple romain. Popilius, ſimple citoyen romain, fut chargé de cette commiſſion; il demanda à Antiochus en termes aſſez fiers une réponſe cathégorique ſur ce qu'il lui avait propoſé. Ce Roi ſe trouvant à la tête d'une armée, et prêt à fondre ſur l'Egypte, étonné d'une pareille propoſition, balança de répondre: Popilius, avec une baguette qu'il tenait entre ſes mains, trace un cercle autour du roi, et lui ordonne de répondre avant d'en ſortir. Qu'on remarque la hauteur et la manière abſolue dont l'Ambaſſadeur de France s'y eſt pris dans les affaires de Genève. Qu'on jette les yeux ſur le mémoire (*) que M. de Fénelon a préſenté aux Etats généraux à la Haye touchant la ſucceſſion de Juliers; qu'on ſe rappelle les diſputes puériles (**) entre cet ambaſſadeur et celui d'Angleterre ſur une préſéance auſſi ſingulière que nouvelle, et on pourra découvrir à tant de traits reſſemblans, des deſſeins auſſi ambitieux chez ces modernes que chez les anciens; des vues auſſi étendues chez les uns que chez les autres; enfin un rapport exact entre la conduite de la France et celle de Philippe, Roi de Macédoine, ainſi qu'entre la France et la république romaine.

Il eſt facile de remarquer par ce qu'on vient de voir que le corps politique de l'Europe eſt dans une

(*) A la fin de ce traité.

(**) Cette diſpute venait de ce qu'à un feſtin que donnaient les Etats généraux, ſe trouvèrent Mrs. les Ambaſſadeurs de France et d'Angleterre; l'Anglais porta la ſanté de l'Empereur ou celle de la proſpérité des Etats généraux: M. de Fénelon dit que c'était à lui à porter cette ſanté: là choſe alla fort loin. On appelle cette diſpute la guerre du Buffet. Cette hiſtoire eſt généralement connue.

une ſituation violente ; il eſt comme hors de ſon équilibre et dans un état où il ne peut reſter longtemps ſans riſquer beaucoup. Il en eſt comme du corps humain, qui ne ſubſiſte que par le mêlange de quantités égales d'acides et d'alcalis ; dès qu'une de ces deux matières prédomine, le corps s'en reſſent, et la ſanté en eſt conſidérablement altérée. Et ſi cette matière augmente encore, elle peut cauſer la deſtruction totale de la machine. Ainſi dès que la politique et la prudence des princes de l'Europe perd de vue le maintien d'une juſte balance entre les puiſſances dominantes, la conſtitution de tout ce corps politique s'en reſſent : la violence ſe trouve d'un côté, la faibleſſe de l'autre : chez l'un le déſir de tout envahir, chez l'autre l'impoſſibilité de l'empêcher ; le plus puiſſant impoſe des lois ; le plus faible eſt dans la néceſſité d'y ſouſcrire ; enfin tout concourt à augmenter le déſordre et la confuſion : le plus fort, comme un torrent impétueux, ſe déborde, entraîne tout, et expoſe ce malheureux corps aux révolutions les plus funeſtes.

Ce ſont là en peu de mots les conſidérations que m'a fournies l'état préſent de l'Europe. Si quelque puiſſance trouve que je me ſuis expliqué avec trop de liberté, elle doit ſavoir que le fruit conſerve toujours un goût de terroir, et que né dans un pays libre, il m'eſt permis de m'énoncer avec une noble hardieſſe, et avec une ſincérité incapable de feindre, que la plupart des hommes ne connaiſſent point, et qui paraîtra peut-être criminelle à ceux qui, nés dans la ſervitude, ont été élevés dans l'eſclavage.

Après avoir repaſſé la conduite des politiques de

l'Europe, après avoir développé le syſtême des cours ſelon l étendue de mes lumières, et fait voir les dangereuſes ſuites de l'ambition de quelques princes : j'oſe pouſſer la ſonde plus avant dans la plaie de ce corps politique ; je pourſuivrai le mal juſques dans ſes racines, et je m'efforcerai d'en découvrir les cauſes les plus cachées. Si mes réflexions ont le bonheur de parvenir aux oreil es de quelques princes, ils y trouveront des vérités qu'ils n'auraient jamais appriſes par la bouche de leurs courtiſans et de leurs flatteurs ; peut-être feront-ils même étonnés de voir ces vérités ſe placer auprès d'eux ſur le trône. Qu'ils apprennent donc que leurs faux principes ſont la ſource la plus empoiſonnée des malheurs de l'Europe. Voici l'erreur de la plupart des princes. Ils croient que Dieu a créé exprès, et par une attention toute particulière pour leur grandeur, leur félicité et leur orgueil, cette multitude d'hommes dont le ſalut leur eſt commis, et que leurs ſujets ne ſont deſtinés qu'à être les inſtrumens et les miniſtres de leurs paſſions déréglées. Dès que le principe dont on part eſt faux, les conſéquences ne peuvent être que vicieuſes à l'infini : et de-là cet amour déréglé pour la fauſſe gloire, de-là ce déſir ardent de tout envahir, de-là la dureté des impôts dont le peuple eſt chargé, de-là la pareſſe des princes, leur orgueil, leur injuſtice, leur inhumanité, leur tyrannie, et tous ces vices qui dégradent la nature humaine. Si les princes ſe défeſaient de ces idées erronées, et qu'ils vouluſſent remonter juſqu'au but de leur inſtitution, ils verraient que ce rang dont ils ſont ſi jaloux, que leur élévation n'eſt que l'ouvrage des peuples ; que

ces milliers d'hommes qui leur sont commis, ne se sont point faits esclaves d'un seul homme, afin de le rendre plus formidable et plus puissant; qu'ils ne se sont point soumis à un citoyen, pour être les martyrs de ses caprices, et les jouets de ses fantaisies: mais qu'ils ont choisi celui d'entr'eux qu'ils ont cru le plus juste pour les gouverner, le meilleur pour leur servir de père, le plus humain pour compâtir à leurs infortunes et les soulager, le plus vaillant pour les défendre contre leurs ennemis; le plus sage, afin de ne les point engager mal à propos dans des guerres destructives et ruineuses: enfin l'homme le plus propre à représenter le corps de l'Etat, et en qui la souveraine puissance pût servir d'appui aux lois et à la justice, et non de moyen pour commettre impunément les crimes, et pour exercer la tyrannie.

Ce principe ainsi établi, les princes éviteraient constamment les deux écueils qui de tout temps ont causé la ruine des Empires et bouleversé le monde, savoir l'ambition démesurée, et la lâche négligence des affaires. Au lieu de projeter sans cesse des conquêtes, ces dieux de la terre ne travailleraient qu'à assurer le bonheur de leur peuple, ils emploîraient toute leur application à soulager les misérables et à rendre leur domination douce et salutaire: il faudrait que leurs bienfaits fissent désirer d'être né leur sujet; qu'il régnât une généreuse émulation entr'eux, à qui surpasserait les autres en bonté et en clémence; qu'ils sentissent que la vraie gloire des princes ne consiste point à opprimer leurs voisins, point à augmenter le nombre de leurs esclaves, mais à remplir les devoirs de leurs charges et à répondre

en tout à l'intention de ceux qui les ont revêtus de leur pouvoir, et de qui ils tiennent la grandeur ſuprême.

Ces monarques devraient ſonger que l'ambition et la vaine gloire ſont des vices qu'on punit griévement chez les particuliers, et qu'on abhorre toujours dans un prince.

D'un autre côté les princes ayant ſans ceſſe leur devoir devant les yeux ne négligeraient point leurs affaires, comme des occupations indignes de leur grandeur; ils ne commettraient point aveuglément le ſalut de leur peuple aux ſoins d'un miniſtre, qui peut être ſuborné, qui peut manquer de talens, et qui preſque toujours eſt moins intéreſſé que le maître au bien public. Les princes veilleraient eux-mêmes ſur les démarches de leurs voiſins; ils auraient une attention extrême à pénétrer leurs projets, et à prévenir leurs entrepriſes: ils ſe précautionneraient par de bonnes alliances contre la politique de ces eſprits remuans qui ne ceſſent d'envahir, et qui ſemblables au cancer rongent et conſument tout ce qu'ils touchent. La prudence reſſerrerait les liens d'amitié et les alliances que formeraient de pareils princes: la ſageſſe ſerait leur conſeil et ferait avorter les deſſeins de leurs ennemis; ils préféreraient un travail aſſidu et qui aurait toujours pour but l'utilité publique, à la vie fainéante et voluptueuſe des cours.

En un mot, c'eſt un opprobre et une ignominie de perdre ſes Etats: et c'eſt une injuſtice et une rapacité criminelle de conquérir ceux ſur leſquels on n'a aucun droit légitime.

# ESSAI

## SUR

## LES FORMES DE GOUVERNEMENT, ET SUR LES DEVOIRS DES SOUVERAINS.

*Lettre de la propre main du* ROI, *par laquelle en 1781 il envoya au Ministre d'Etat de Herzberg, son petit livre sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des souverains.*

Voici quelques réflexions sur le gouvernement, que je vous confie; elles ont été imprimées dans ma maison; elles ne sont pas faites pour le public, et resteront entre vos mains. Je suis etc.

FÉDÉRIC.

*Réponse du Ministre d'Etat de Hertzberg au* ROI.

SIRE,

VOTRE MAJESTÉ m'a donné, à ma plus respectueuse reconnaissance, une marque très-précieuse de sa bienveillance, en me confiant ses réflexions sur les formes du gouvernement et sur les devoirs des souverains. Cet excellent livret ne sortira pas de mes mains selon ses gracieux ordres, quoiqu'il mérite d'être le manuel de tous les souverains, et qu'il ne laissera pas de l'être un jour. Ils y trouveraient un idéal, auquel il leur paraîtra difficile d'atteindre,

mais dont Votre Majesté a pourtant donné un exemple au-dessus de toute exception. Elle a donné en même temps par son règne une preuve décisive en faveur du gouvernement monarchique, et ce sera bientôt la forme de gouvernement favorite de la plupart des nations, depuis que V. M. a inspiré aux Monarques ses contemporains le goût de gouverner par eux-mêmes, et de marcher sur ses traces à l'immortalité.

J'ai toujours été porté en mon particulier pour la monarchie, et je suis très-persuadé que les sujets et les particuliers peuvent y exercer des vertus patriotiques avec plus d'effet réel, quoique avec moins d'éclat, que dans d'autres formes de gouvernement. Je regarderai constamment comme mon plus grand bonheur, d'être né et d'avoir vécu sous le règne de V. M., et je ne cesserai d'être jusqu'au dernier moment de mon existence avec le plus respectueux dévouement,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Berlin, le 26 janvier 1781.

Le plus humble, plus obéissant et soumis serviteur

*Hertzberg.*

Nous trouvons, en remontant à l'antiquité la plus reculée, que les peuples dont la connaiſſance nous eſt parvenue, menaient une vie paſtorale, et ne formaient point de corps de ſociété : ce que la Genèſe rapporte de l'hiſtoire des patriarches, en eſt un témoignage ſuffiſant. Avant le petit peuple juif, les Egyptiens devaient être de même diſperſés dans ces contrées que le Nil ne ſubmergeait pas ; et ſans doute il s'eſt écoulé bien des ſiècles avant que ce fleuve dompté permît aux régnicoles de ſe raſſembler par bourgades. Nous apprenons par l'hiſtoire grecque le nom des fondateurs des villes, et celui des législateurs qui les premiers les raſſemblèrent en corps : cette nation fut long-temps ſauvage comme le furent tous les habitans de notre globe. Si les annales des Etruſques, des Samnites, des Sabins etc. nous étaient parvenues, nous apprendrions aſſurément que ces peuples vivaient iſolés par familles, avant de s'être raſſemblés et réunis. Les Gaulois formaient déjà des aſſociations du temps que Jules-Céſar les dompta. Mais il paraît que la Grande Bretagne n'était pas perfectionnée à ce point, lorſque ce conquérant y paſſa pour la première fois avec les troupes romaines. Du temps de ce grand homme, les Germains ne pouvaient ſe comparer qu'aux Iroquois, aux Algonquins, et pareilles nations ſauvages ; ils ne vivaient que de la chaſſe, de la pêche, et du lait de leurs troupeaux. Un Germain croyait s'avilir en cultivant la terre ; il employait à ces travaux les eſclaves qu'il avait faits à la guerre : auſſi la forêt d'Hercynie couvrait-elle

presque entièrement cette vaste étendue de pays qui compose maintenant l'Allemagne. La nation ne pouvait pas être nombreuse, faute de nourriture suffisante ; et c'est là sans doute la véritable cause de ces émigrations prodigieuses des peuples du septentrion, qui se précipitaient vers le midi, pour chercher des terres toutes défrichées et un climat moins rigoureux.

On est étonné quand on se représente le genre humain vivant si long-temps dans un état d'abrutissement et sans former de société ; et l'on recherche avidement quelle raison a pu le porter à se réunir en corps de peuple. Sans doute que les violences et les pillages d'autres hordes voisines ont fait naître à ces peuplades isolées l'idée de se joindre à d'autres familles, pour assurer leurs possessions par leur mutuelle défense. De-là sont nées les lois, qui enseignent aux sociétés à préférer l'intérêt général au bien particulier. Dès-lors personne, sans craindre de châtiment, n'osa s'emparer du bien d'autrui ; personne n'osa attenter sur la vie de son voisin ; il fallut respecter sa femme et ses biens comme des objets sacrés ; et si la société entière se trouvait attaquée, chacun devait accourir pour la sauver. Cette grande vérité, qu'il faut agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils se comportassent envers nous, devient le principe des lois, et du pacte social ; de-là naît l'amour de la patrie, envisagée comme l'asile de notre bonheur. Mais comme ces lois ne pouvaient ni se maintenir ni s'exécuter sans un surveillant qui s'en occupât sans cesse, ce fut l'origine des magistrats que le peuple élut et

auxquels il se soumit. Qu'on s'imprime bien que la conservation des lois fut l'unique raison qui engagea les hommes à se donner des supérieurs, puisque c'est la vraie origine de la souveraineté. Ce magistrat était le premier serviteur de l'Etat. Quand ces sociétés naissantes avaient à craindre de la part de leurs voisins, le magistrat armait le peuple, et volait à la défense des citoyens.

Cet instinct général des hommes qui les anime à se procurer le plus grand bonheur possible, donna lieu à la formation des différens genres de gouvernement. Les uns crurent qu'en s'abandonnant à la conduite de quelques sages, ils trouveraient ce bonheur; de-là le gouvernement aristocratique: d'autres préférèrent l'oligarchie: Athènes et la plupart des républiques grecques choisirent la démocratie. La Perse et l'Orient pliaient sous le despotisme. Les Romains eurent quelque temps des rois; mais las des violences des Tarquins, ils tournèrent la forme de leur gouvernement en aristocratie. Bientôt fatigué de la dureté des patriciens, qui l'opprimaient par des usures, le peuple s'en sépara, et ne retourna à Rome qu'après que le sénat eût autorisé les tribuns que ce peuple avait élus pour le soutenir contre la violence des grands; depuis il devint presque le dépositaire de l'autorité suprême. On appelait tyrans ceux qui s'emparaient avec violence du gouvernement, et qui ne suivant que leurs passions et leurs caprices pour guides, renversaient les lois, et les principes fondamentaux que la société avait établis pour sa conservation.

Mais quelque ſages que fuſſent les législateurs, et les premiers qui raſſemblèrent le peuple en corps, quelque bonnes que fuſſent leurs inſtitutions, il ne s'eſt trouvé aucun de ces gouvernemens qui ſe ſoit ſoutenu dans toute ſon intégrité. Pourquoi? Parce que les hommes ſont imparfaits, et que leurs ouvrages le ſont par conſéquent: parce que les citoyens, pouſſés par des paſſions, ſe laiſſent aveugler par l'intérêt particulier, qui toujours bouleverſe l'intérêt général; enfin parce que rien n'eſt ſtable dans ce monde. Dans les ariſtocraties, l'abus que les premiers membres de l'Etat font de leur autorité, eſt pour l'ordinaire cauſe des révolutions qui s'enſuivent. La démocratie des Romains fut bouleverſée par le peuple même; la maſſe aveuglée de ces plébéïens ſe laiſſa corrompre par des citoyens ambitieux, qui enſuite les aſſervirent, et les privèrent de leur liberté. C'eſt le ſort auquel l'Angleterre doit s'attendre, ſi la chambre baſſe ne préſère pas les véritables intérêts de la nation à cette corruption infame qui l'avilit. Quant au gouvernement monarchique, on en a vu bien des eſpèces différentes. L'ancien gouvernement féodal, qui était preſque général en Europe il y a quelques ſiècles, s'était établi par les conquêtes des barbares. Le général qui menait une horde, ſe rendait ſouverain du pays conquis, et il partageait les provinces entre ſes principaux officiers: ceux-là à la vérité étaient ſoumis au ſuzerain, et lui fourniſſaient des troupes s'il en demandait: mais comme quelques-uns de ces vaſſaux devinrent auſſi puiſſans que leur chef, cela formait des Etats

dans l'Etat. C'était une ſource de guerres civiles, dont réſultait le malheur de la ſociété générale. En Allemagne ces vaſſaux ſont devenus indépendans; ils ont été opprimés en France, en Angleterre et en Eſpagne. La ſeule image qui nous reſte de cet abominable gouvernement, ſubſiſte encore dans la république de Pologne. En Turquie le ſouverain eſt deſpotique, il peut commettre impunément les cruautés les plus révoltantes; mais auſſi lui arrive-t-il ſouvent, par une viciſſitude commune chez les nations barbares, ou par une juſte rétribution, qu'il eſt étranglé à ſon tour. Pour le gouvernement vraiment monarchique, il eſt le pire ou le meilleur de tous, ſelon qu'il eſt adminiſtré.

Nous avons remarqué que les citoyens n'ont accordé la prééminence à un de leurs ſemblables, qu'en faveur des ſervices qu'ils attendaient de lui: ces ſervices conſiſtent à maintenir les lois, à faire exactement obſerver la juſtice, à s'oppoſer de toutes ſes forces à la corruption des mœurs, à défendre l'Etat contre ſes ennemis. Le magiſtrat doit avoir l'œil ſur la culture des terres; il doit procurer l'abondance des vivres à la ſociété, encourager l'induſtrie et le commerce: il eſt comme une ſentinelle permanente qui doit veiller ſur les voiſins et ſur la conduite des ennemis de l'Etat. On demande que ſa prévoyance et ſa prudence forment à temps les liaiſons, et choiſiſſent les alliés les plus convenables aux intérêts de ſon aſſociation. On voit par ce court expoſé quel détail de connaiſſances chacun de ces articles exige en particulier. Il

faut joindre à cela une étude approfondie du local du pays que le magiſtrat doit gouverner, et bien connaître le génie de la nation ; parce qu'en péchant par ignorance, le ſouverain ſe rend auſſi coupable que par les péchés qu'il aurait commis par malice : les uns ſont des défauts de pareſſe, les autres des vices du cœur ; mais le mal qui en réſulte eſt le même pour la ſociété.

Les princes, les ſouverains, les rois ne ſont donc pas revêtus de l'autorité ſuprême, pour ſe plonger impunément dans la débauche et dans le luxe : ils ne ſont pas élevés ſur leurs concitoyens, pour que leur orgueil ſe pavanant dans la repréſentation, inſulte avec mépris à la ſimplicité des mœurs, à la pauvreté, à la miſère : ils ne ſont point à la tête de l'Etat, pour entretenir auprès de leurs perſonnes un tas de fainéans dont l'oiſiveté et l'inutilité engendrent tous les vices. La mauvaiſe adminiſtration du gouvernement monarchique provient de bien des cauſes différentes, qui ont leur ſource dans le caractère du ſouverain. Ainſi un prince adonné aux femmes ſe laiſſera gouverner par ſes maîtreſſes et par ſes favoris, leſquels abuſant du pouvoir qu'ils ont ſur ſon eſprit, ſe ſerviront de cet aſcendant pour commettre des injuſtices, protéger des gens perdus de mœurs, vendre des charges, et autres infamies pareilles. Si le prince, par fainéantiſe, abandonne le gouvernail de l'Etat en des mains mercenaires, je veux dire à ſes miniſtres; alors l'un tire à droite, l'autre à gauche, perſonne ne travaille ſur un plan général, chaque miniſtre renverſe ce qu'il a trouvé établi, quelque

bonne que soit la chose, pour devenir créateur de nouveautés, et pour réaliser ses fantaisies, souvent au détriment du bien public: d'autres ministres qui remplacent ceux-là, se hâtent de bouleverser à leur tour ces arrangemens, avec aussi peu de solidité que leurs prédécesseurs, satisfaits de passer pour inventeurs. Ainsi cette suite de changemens et de variations ne donne pas aux projets le temps de pousser racine. De-là naissent la confusion, le désordre, et tous les vices d'une mauvaise administration. Les prévaricateurs ont une excuse toute prête: ils couvrent leur turpitude par ces changemens perpétuels; et comme ces sortes de ministres se contentent de ce que personne ne recherche leur conduite, ils se gardent bien d'en donner l'exemple en sévissant contre leurs subalternes. Les hommes s'attachent à ce qui leur appartient: l'Etat n'appartient pas à ces ministres; ils n'ont donc pas son bien véritablement à cœur; tout s'exécute avec nonchalance, et avec une espèce d'indifférence stoïque, d'où résulte le dépérissement de la justice, des finances, et du militaire. De monarchique qu'il était, ce gouvernement dégénère en une véritable aristocratie, où les ministres et les généraux dirigent les affaires selon leur fantaisie: alors on ne connaît plus de système général; chacun suit ses idées particulières, et le point central, le point d'unité est perdu. Comme tous les ressorts d'une montre conspirent au même but, qui est celui de mesurer le temps, les ressorts du gouvernement devraient être montés de même, pour que toutes les différentes parties de l'administration concou-

ruſſent également au plus grand bien de l'Etat, objet important qu'on ne doit jamais perdre de vue. D'ailleurs, l'intérêt perſonnel des miniſtres et des généraux fait pour l'ordinaire qu'ils ſe contrecarrent en tout, et que quelquefois ils empêchent l'exécution des meilleures choſes, parce que ce ne ſont pas eux qui les ont propoſées. Mais le mal arrive à ſon comble, ſi des ames perverſes parviennent à perſuader au ſouverain que ſes intérêts ſont différens de ceux de ſes ſujets: alors le ſouverain devient l'ennemi de ſes peuples ſans ſavoir pourquoi; il devient dur, ſévère, inhumain par mal-entendu; car le principe dont il part étant faux, les conſéquences le doivent être néceſſairement. Le ſouverain eſt attaché par des liens indiſſolubles au corps de l'Etat: par conſéquent il reſſent par répercuſſion tous les maux qui affligent ſes ſujets; et la ſociété ſouffre également des malheurs qui touchent ſon ſouverain. Il n'y a qu'un bien, qui eſt celui de l'Etat en général. Si le prince perd des provinces, il n'eſt plus en état comme par le paſſé d'aſſiſter ſes ſujets: ſi le malheur l'a forcé de contracter des dettes, c'eſt aux pauvres citoyens à les acquitter: en revanche, ſi le peuple eſt peu nombreux, s'il croupit dans la miſère, le ſouverain eſt privé de toute reſſource. Ce ſont des vérités inconteſtables, qu'il n'eſt pas beſoin d'appuyer davantage là-deſſus.

Je le répète donc, le ſouverain repréſente l'Etat: lui et ſes peuples ne forment qu'un corps, qui ne peut être heureux qu'autant que la concorde les unit. Le prince eſt à la ſociété qu'il gouverne, ce que

la tête eſt au corps: il doit voir, penſer, et agir pour toute la communauté, afin de lui procurer tous les avantages dont elle eſt ſuſceptible. Si l'on veut que le gouvernement monarchique l'emporte ſur le républicain, l'arrêt du ſouverain eſt prononcé; il doit être actif et intègre, et raſſembler toutes ſes forces pour fournir la carrière qui lui eſt ouverte. Voici l'idée que je me fais de ſes devoirs.

Il doit ſe procurer une connaiſſance exacte et détaillée de la force et de la faibleſſe de ſon pays, tant pour les reſſources pécuniaires, que pour la population, les finances, le commerce, les lois, et le génie de la nation qu'il doit gouverner. Les lois, ſi elles ſont bonnes, doivent être exprimées clairement, afin que la chicane ne puiſſe pas les tourner à ſon gré, pour en éluder l'eſprit, et décider de la fortune des particuliers arbitrairement et ſans règle: la procédure doit être auſſi courte qu'il eſt poſſible, afin d'empêcher la ruine des plaideurs, qui conſumeraient en faux frais ce qui leur eſt dû juſtement et de bon droit. Cette partie du gouvernement ne ſaurait être aſſez ſurveillée, pour mettre toutes les barrières poſſibles à l'avidité des juges et des avocats. On retient tout le monde dans ſon devoir par des viſites qui ſe font de temps à autre dans les provinces; quiconque ſe croit léſé, oſe porter ſes plaintes à la commiſſion, et les prévaricateurs doivent être ſévèrement punis. Il eſt peut-être ſuperflu d'ajouter que les peines ne doivent jamais paſſer le délit, que la violence ne doit jamais être employée au lieu des lois, et qu'il vaut mieux qu'un ſouverain ſoit trop indulgent que trop

févère. Comme tout particulier qui n'agit pas par principes, a une conduite inconféquente, il importe encore plus qu'un magiftrat qui veille au bien des peuples, agiffe d'après un fyftême arrêté de politique, de guerre, de finance, de commerce, et de lois. Par exemple, un peuple doux ne doit point avoir des lois févères, mais des lois adaptées à fon caractère. La bafe de ces fyftêmes doit toujours être relative au plus grand bien de la fociété; les principes doivent être adaptés à la fituation du pays, à fes anciens ufages (s'ils font bons), au génie de la nation. Par exemple, en politique, c'eft un fait connu que les alliés les plus naturels, et par conféquent les meilleurs, font ceux dont les intérêts concourent avec les nôtres, et qui ne font pas fi proches voifins, qu'on puiffe être engagé dans quelque difcuffion d'intérêt avec eux. Quelquefois des événemens bizarres donnent lieu à des combinaifons extraordinaires. Nous avons vu, de nos jours, des nations de tout temps rivales, et même ennemies, marcher fous les mêmes bannières; mais ce font des cas qui arrivent rarement, et qui ne ferviront jamais d'exemples. Ces fortes de liaifons ne peuvent être que momentanées, au lieu que le genre des autres, contractées par un intérêt commun, peut feul être durable. Dans la fituation où l'Europe eft de nos jours, où tous les princes font armés, parmi lefquels il s'élève des puiffances prépondérantes, en état d'écrafer les faibles, la prudence exige qu'on s'allie avec d'autres puiffances, foit pour s'affurer des fecours en cas

d'attaque,

d'attaque, soit pour réprimer les projets dangereux de ses ennemis, soit pour soutenir, à l'aide de ces alliés, de justes prétentions contre ceux qui voudraient s'y opposer. Mais ceci ne suffit pas: il faut avoir chez ses voisins, sur-tout chez ses ennemis, des oreilles et des yeux ouverts qui rapportent fidellement ce qu'ils ont vu et entendu. Les hommes sont méchans; il faut se garder sur-tout d'être surpris, parce que tout ce qui surprend effraie et décontenance, ce qui n'arrive jamais quand on est préparé, quelque fâcheux que soit l'événement auquel on doit s'attendre. La politique européenne est si fallacieuse, que le plus avisé peut devenir dupe, s'il n'est pas toujours alerte et sur ses gardes.

Le systême militaire doit être également assis sur de bons principes, qui soient sûrs, et reconnus par l'expérience. On doit connaître le génie de la nation, de quoi elle est capable, et jusqu'où l'on ose risquer ses entreprises en la menant à l'ennemi. Dans nos temps il nous est interdit d'employer à la guerre les usages des Grecs et des Romains. La découverte de la poudre à canon a changé entièrement la façon de faire la guerre. Maintenant c'est la supériorité du feu qui décide de la victoire: les exercices, les réglemens, et la tactique ont été refondus, pour les conformer à cet usage; et récemment, l'abus énorme des nombreuses artilleries qui appesantissent les armées, nous force également d'adopter cette mode, tant pour nous soutenir dans nos postes, que pour attaquer l'ennemi dans ceux qu'il occupe, au cas que d'importantes raisons l'exigent. Tant de raffinemens nouveaux ont donc si

fort changé l'art de la guerre, que ce ferait de nos jours une témérité impardonnable à un général, en imitant les Turenne, les Condé, les Luxembourg, de rifquer une bataille en fuivant les difpofitions que ces grands généraux ont faites de leur temps. Alors les victoires fe remportaient par la valeur et par la force; maintenant l'artillerie décide de tout, et l'habileté du général confifte à faire approcher fes troupes de l'ennemi, fans qu'elles foient détruites avant de commencer à l'attaquer. Pour fe procurer cet avantage, il faut qu'il faffe taire le feu de l'ennemi par la fupériorité de celui qu'il lui oppofe. Mais ce qui reftera éternellement ftable dans l'art militaire, c'eft la *caftramétrie*, ou l'art de tirer le plus grand parti poffible d'un terrain pour fon avantage. Si de nouvelles découvertes fe font encore, ce fera une néceffité que les généraux de ces temps-là fe prêtent à ces nouveautés, et changent à notre tactique ce qui exige correction. Il eft des Etats qui par leur local, et par leur conftitution, doivent être des puiffances maritimes; telles font l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Efpagne, le Danemark: ils font environnés de la mer, et les colonies éloignées qu'ils pofsèdent, les obligent d'avoir des vaiffeaux pour entretenir la communication et le commerce entre la mère-patrie et ces membres détachés. Il eft d'autres Etats, comme l'Autriche, la Pologne, la Pruffe, et même la Ruffie, dont les uns pourraient fe paffer de marine, et les autres commettraient une faute impardonnable en politique s'ils divifaient leurs forces, en voulant employer fur mer des troupes

dont ils ont un besoin indispensable sur terre. Le nombre des troupes qu'un Etat entretient, doit être en proportion des troupes qu'ont ses ennemis; il faut qu'il se trouve en même force, ou le plus faible risque de succomber. On objectera peut-être que le prince doit compter sur les secours de ses alliés. Cela serait bon, si les alliés étaient tels qu'ils devraient être; mais leur zèle n'est que tiédeur, et l'on se trompe à coup sûr, si l'on compte sur d'autres que sur soi-même. Si la situation des frontières permet de les défendre par des forteresses, il ne faut rien négliger pour en construire, et ne rien épargner pour les perfectionner. La France en a donné l'exemple, et elle en a senti l'avantage en différentes occasions.

Mais, ni la politique, ni le militaire ne peuvent prospérer, si les finances ne sont pas entretenues dans le plus grand ordre, et si le prince lui-même n'est économe et prudent. L'argent est comme la baguette des enchanteurs, par le moyen de laquelle ils opéraient des miracles. Les grandes vues politiques, l'entretien du militaire, les meilleures intentions pour le soulagement des peuples, tout cela demeure engourdi, si l'argent ne le vivifie. L'économie du souverain est d'autant plus utile pour le bien public, que s'il ne se trouve pas avoir des fonds suffisans en réserve, soit pour fournir aux frais de la guerre sans charger ses peuples d'impôts extraordinaires, soit pour secourir les citoyens dans des calamités publiques, toutes ces charges tombent sur les sujets, qui se trouvent sans ressource dans des temps malheureux, où ils ont si grand besoin

d'assistance. Aucun gouvernement ne peut se passer d'impôts; soit républicain, soit monarchique, il en a un égal besoin. Il faut bien que le magistrat, chargé de toute la besogne publique, ait de quoi vivre; que les juges soient payés, pour les empêcher de prévariquer; que le soldat soit entretenu, afin qu'il ne commette point de violence, faute d'avoir de quoi subsister; il faut de même que les personnes préposées au maniement des finances soient assez bien payées, pour que le besoin ne les oblige pas d'administrer infidellement les deniers publics. Ces différentes dépenses demandent des sommes considérables; ajoutez-y encore quelque argent mis annuellement de côté pour les cas extraordinaires. Voilà cependant ce qui doit être nécessairement pris sur le peuple. Le grand art consiste à lever ces fonds sans fouler les citoyens. Pour que les taxes soient égales et non arbitraires, l'on fait des cadastres, qui, s'ils sont classés avec exactitude, proportionnent les charges selon les moyens des individus; cela est si nécessaire, que ce serait une faute impardonnable en finance, si les impôts mal-adroitement répartis dégoûtaient le cultivateur de ses travaux; il doit, ayant acquitté ses droits, pouvoir encore vivre avec une certaine aisance lui et sa famille. Bien loin d'opprimer les pères nourriciers de l'Etat; il faut les encourager à bien cultiver leurs terres; c'est dans cette culture que consiste la véritable richesse du pays. La terre fournit les comestibles les plus nécessaires, et ceux qui la travaillent, sont, comme nous l'avons déjà dit les vrais pères nourriciers de la société. On m'opposera peut-être que la Hollande

ſubſiſte, ſans que ſes champs lui rapportent la centième partie de ce qu'elle conſomme. Je réponds à cette objection que c'eſt un petit Etat, chez lequel le commerce ſupplée à l'agriculture; mais plus un gouvernement eſt vaſte, plus l'économie rurale a beſoin d'être encouragée. Une autre eſpèce d'impôts qu'on lève ſur les villes, ce ſont les acciſes: elles veulent être maniées avec des mains adroites, pour ne point charger les comeſtibles les plus néceſſaires à la vie, comme le pain, la petite bière, la viande etc.; ce qui retomberait ſur les ſoldats, ſur les ouvriers, et ſur les artiſans; d'où il s'enſuivrait, pour le malheur du peuple, que la main-d'œuvre rehauſſerait de prix; par conſéquent les marchandiſes deviendraient ſi chères, qu'on en perdrait le débit étranger. C'eſt ce qui arrive maintenant en Hollande et en Angleterre. Ces deux nations ayant contracté des dettes immenſes dans les dernières guerres, ont créé de nouveaux impôts pour en payer les intérêts; mais comme leur mal-adreſſe en a chargé la main-d'œuvre, ils ont preſque écraſé leurs manufactures. De-là la cherté en Hollande étant augmentée, ces républicains font fabriquer leurs draps à Verviers et à Liége, et l'Angleterre a perdu un débit conſidérable de ſes laines en Allemagne. Pour obvier à ces abus, le ſouverain doit ſouvent ſe ſouvenir de l'état du pauvre peuple, ſe mettre à la place d'un payſan et d'un manufacturier, et ſe dire alors: ſi j'étais né dans la claſſe de ces citoyens dont les bras ſont le capital, que déſirerais-je du ſouverain? Ce que le bon ſens alors lui indiquera, ſon devoir eſt de le mettre en pratique. Il ſe trouve des provinces,

dans la plupart des Etats de l'Europe, où les payſans attachés à la glèbe ſont ſerfs de leurs gentilshommes: c'eſt de toutes les conditions la plus malheureuſe et qui révolte le plus l'humanité. Aſſurément aucun homme n'eſt né pour être l'eſclave de ſon ſemblable: on déteſte avec raiſon un pareil abus, et l'on croit qu'il ne faudrait que vouloir pour abolir cette coutume barbare; mais il n'en eſt pas ainſi, elle tient à d'anciens contrats faits entre les poſſeſſeurs des terres et les colons. L'agriculture eſt arrangée en conſéquence des ſervices des payſans: en voulant abolir tout d'un coup cette abominable geſtion, on bouleverſerait entièrement l'économie des terres, et il faudrait en partie indemniſer la nobleſſe des pertes qu'elle ſouffrirait dans ſes revenus.

Enſuite s'offre l'article des manufactures et du commerce, non moins important. Pour qu'un pays ſe conſerve dans une ſituation floriſſante, il eſt de toute néceſſité que la balance du commerce lui ſoit avantageuſe: s'il paye plus pour les importations qu'il ne gagne par les exportations, il faut néceſſairement qu'il s'appauvriſſe d'année en année. Qu'on ſe figure une bourſe où il y a cent ducats: tirez-en journellement un, et n'y remettez rien, vous conviendrez qu'au bout de cent jours la bourſe ſera vide. Voici les moyens d'obvier à cette perte: faire manufacturer toutes les premières matières qu'on poſsède, faire travailler les matières étrangères, pour y gagner la main-d'œuvre, et travailler à bon marché, pour ſe procurer le débit étranger. Quant au commerce, il roule ſur trois points; ſur le ſuperflu

de vos denrées que vous exportez: ſur celles de vos voiſins qui vous enrichiſſent en les vendant; et ſur les marchandiſes étrangères que vos beſoins exigent et que vous importez. C'eſt ſur ces productions que nous venons d'indiquer, que doit ſe régler le commerce d'un Etat; voilà de quoi il eſt ſuſceptible par la nature des choſes. L'Angleterre, la Hollande, la France, l'Eſpagne, le Portugal ont des poſſeſſions aux deux Indes, et des reſſources plus étendues pour leur marine marchande que les autres royaumes: profiter des avantages qu'on a et ne rien entreprendre au-delà de ſes forces, c'eſt le conſeil de la ſageſſe.

Il nous reſte à parler des moyens les plus propres pour maintenir invariablement l'abondance des vivres dont la ſociété a un beſoin indiſpenſable pour demeurer floriſſante. Le premier eſt d'avoir ſoin que les terres ſoient bien cultivées, de défricher tous les terrains qui ſont capables de rapport; d'augmenter les troupeaux, pour gagner d'autant plus de lait, de beurre, de fromage, et d'engrais; d'avoir enſuite un relevé exact de la quantité des différentes eſpèces de grains gagnés dans de bonnes, dans de médiocres, et dans de mauvaiſes années; d'en décompter la conſommation; et par ce réſultat de s'inſtruire de ce qu'il y a de ſuperflu, dont l'exportation doit être permiſe; ou de ce qui manque à la conſommation, et que le beſoin demande qu'on ſe procure. Tout ſouverain attaché au bien public eſt obligé de ſe pourvoir de magaſins abondamment fournis, pour ſuppléer à la mauvaiſe récolte et pour prévenir la famine. Nous avons vu en Allemagne,

dans les mauvaiſes années de 1771 et de 1772, les malheurs que la Saxe et les provinces de l'Empire ont soufferts, parce que cette précaution ſi utile avait été négligée. Le peuple broyait l'écorce des chênes, qui lui ſervait d'aliment : cette miſérable nourriture accéléra ſa mort ; nombre de familles périrent ſans ſecours, c'était une déſolation univerſelle ; d'autres pâles, blêmes et décharnés, s'expatrièrent pour chercher des ſecours ailleurs ; leur vue excitait la compaſſion, un cœur d'airain y aurait été ſenſible. Quels reproches leurs magiſtrats ne devaient-ils pas ſe faire, d'être les ſpectateurs de ces calamités, ſans y pouvoir porter de remède ?

Nous paſſons maintenant à un autre article, auſſi intéreſſant peut-être. Il eſt peu de pays où les citoyens ayent les mêmes opinions ſur la religion ; elles diffèrent ſouvent entièrement ; il en eſt qu'on appelle ſectes : la queſtion s'élève alors, faut-il que tous les citoyens penſent de même ? ou peut-on permettre à chacun de penſer à ſa guiſe ? De ſombres politiques vous diront : tout le monde doit être de la même opinion, pour que rien ne diviſe les citoyens ; le théologien ajoute : quiconque ne penſe pas comme moi, eſt damné, et il ne convient pas que mon ſouverain ſoit un roi de damnés : il faut donc les détruire dans ce monde pour qu'ils proſpèrent d'autant mieux dans l'autre. On répond à cela que jamais ſociété ne penſera de même : que chez les nations chrétiennes la plupart ſont anthropomorphites ; que chez les catholiques le grand nombre eſt idolâtre, parce qu'on ne me

persuadera jamais qu'un manan sache distinguer le culte de *latrie* et d'*hyperdulie*; il adore de bonne foi l'image qu'il invoque. Voilà donc nombre d'hérétiques dans toutes les sectes chrétiennes: de plus, chacun croit ce qui lui paraît vraisemblable. On peut contraindre un pauvre misérable à prononcer un certain formulaire, auquel il refuse son consentement intérieur; ainsi le persécuteur n'a rien gagné. Mais si l'on remonte à l'origine de la société, il est tout à fait évident que le souverain n'a aucun droit sur la façon de penser des citoyens. Ne faudrait-il pas être en démence pour se figurer que des hommes ont dit à un homme leur semblable: nous vous élevons au-dessus de nous, parce que nous aimons l'esclavage, et nous vous donnons la puissance de diriger nos pensées à votre volonté? Ils ont dit au contraire: nous avons besoin de vous pour maintenir les lois auxquelles nous voulons obéir, pour nous gouverner sagement, pour nous défendre; du reste, nous exigeons de vous que vous respectiez notre liberté. Voilà la sentence prononcée, elle est sans appel, et même cette tolérance est si avantageuse aux sociétés où elle est établie, qu'elle fait le bonheur de l'Etat. Dès que tout culte est libre, tout le monde est tranquille; au lieu que la persécution a donné lieu aux guerres civiles les plus sanglantes, les plus longues, et les plus destructives. Le moindre mal qu'attire la persécution, est de faire émigrer les persécutés: dans certaines provinces de France la population a souffert, et se ressent encore de la révocation de l'édit de Nantes.

Ce sont-là en général les devoirs qu'un prince

doit remplir : afin qu'il ne s'en écarte jamais, il doit se rappeler souvent qu'il est homme ainsi que le moindre de ses sujets : s'il est le premier juge, le premier général, le premier financier, le premier ministre de la société, ce n'est pas pour qu'il représente, mais afin qu'il remplisse les devoirs que ces noms lui imposent. Il n'est que le premier serviteur de l'Etat, obligé d'agir avec probité, avec sagesse, et avec un entier désintéressement, comme si à chaque moment il devait rendre compte de son administration à ses citoyens. Ainsi il est coupable s'il prodigue l'argent du peuple, le produit des impôts en luxe, en faste, en débauches ; lui qui doit veiller aux bonnes mœurs, les gardiennes des lois ; qui doit perfectionner l'éducation nationale, et non la pervertir par de mauvais exemples. C'est un objet des plus importans que la conservation des bonnes mœurs dans leur intégrité : le souverain peut y contribuer beaucoup en distinguant et récompensant les citoyens qui ont fait des actions vertueuses, en témoignant du mépris pour ceux dont la dépravation ne rougit plus de ses déréglemens. Le prince doit désapprouver hautement toute action déshonnête ; et refuser des distinctions à ceux qui sont incorrigibles. Il est encore un objet intéressant qu'il ne faut pas perdre de vue, et qui, s'il était négligé, porterait un préjudice irréparable aux bonnes mœurs ; c'est quand le prince distingue trop des personnes qui, sans mérite, possèdent de grandes richesses. Ces honneurs prodigués mal-à-propos confirment le public dans le préjugé vulgaire, qu'il suffit d'avoir du bien pour être considéré. Dès-lors l'intérêt et la cupidité secouent le frein qui les

retenait ; chacun veut accumuler des richeſſes ; on emploie les voies les plus iniques pour les acquérir ; la corruption gagne, elle s'enracine, elle devient générale ; les hommes à talens, les hommes vertueux ſont mépriſés, et le public n'honore que ces bâtards de Midas, dont la grande dépenſe et le faſte l'éblouiſſent. Pour empêcher que les mœurs nationales ne ſe pervertiſſent juſqu'à cet horrible excès, le prince doit être ſans ceſſe attentif à ne diſtinguer que le mérite perſonnel, et à ne témoigner que du mépris pour l'opulence ſans mœurs et ſans vertus. Au reſte, comme le ſouverain eſt proprement le chef d'une famille de citoyens, le père de ſes peuples, dans toutes les occaſions il doit ſervir de dernier refuge aux malheureux, tenir lieu de père aux orphelins, ſecourir les veuves, avoir des entrailles pour le dernier miſérable comme pour le premier courtiſan ; et répandre des libéralités ſur ceux qui privés de tout ſecours, ne peuvent trouver d'aſſiſtance que dans ſes bienfaits.

Voilà, ſelon les principes que nous avons établis au commencement de cet Eſſai, l'idée exacte qu'on doit ſe former des devoirs d'un ſouverain, et de la ſeule manière qui peut rendre bon et avantageux le gouvernement monarchique. Si bien des princes ont une conduite différente, il faut l'attribuer à ce qu'ils ont peu réfléchi ſur leur inſtitution, et ſur les devoirs qui en dérivent. Ils ont porté une charge dont ils ont méconnu le poids et l'importance, ils ſe ſont fourvoyés faute de connaiſſances. Car dans nos temps l'ignorance fait commettre plus de fautes que la méchanceté. Cette eſquiſſe du ſouverain paraîtra

peut-être aux censeurs l'archétype des Stoïciens, l'idée du sage qu'ils avaient imaginé, qui n'exista jamais, et dont le seul Marc-Aurèle approcha le plus. Nous souhaitons que ce faible Essai puisse former des Marc-Aurèles; ce serait la plus belle récompense à laquelle nous pussions nous attendre, et qui ferait en même temps le bien de l'humanité. Nous devons cependant ajouter à ceci, qu'un prince qui fournirait la carrière laborieuse que nous avons tracée, ne parviendrait pas à une perfection entière, parce qu'avec toute la bonne volonté possible, il pourrait se tromper dans le choix de ceux qu'il emploierait à l'administration des affaires; parce qu'on pourrait lui représenter les choses sous un faux jour, que ses ordres ne seraient pas exécutés ponctuellement, qu'on voilerait des iniquités de façon qu'elles ne parviendraient pas à sa connaissance, que des employés durs et entiers mettraient trop de rigueur et de hauteur dans leur gestion; enfin, parce que dans un pays étendu, le prince ne saurait être partout. Tel est donc et sera le destin des choses d'ici-bas, que jamais on n'atteindra au degré de perfection qu'exige le bonheur des peuples, et qu'en fait de gouvernement, comme pour toute autre chose, il faudra se contenter de ce qui est le moins défectueux.

TAYLOR INST. OXFORD

# DIALOGUE DES MORTS

ENTRE

## LE PRINCE EUGENE, MILORD MARLBOROUGH, ET LE PRINCE DE LICHTENSTEIN.

MARLBOROUGH.

CARON va mourir inceſſamment de faim; on ne paſſe plus ſur ſa barque; depuis quelques jours nous n'avons point reçu de courriers de l'autre monde: ſi cela continue, nous ne ſaurons plus ce qui s'y paſſe; ce ſera bien dommage.

EUGENE.

Tous ceux qui meurent, ne parviennent pas à ces heureux champs que nous habitons; beaucoup s'en vont au Tartare, et puis les maladies contagieuſes, les peſtes, la famine ne ravagent pas toujours la terre: donnez-vous patience, il en viendra de reſte.

MARLBOROUGH.

Les Anglais ſe pendent aſſez volontiers dans l'arrière ſaiſon; cependant je n'en vois point arriver; peut-être qu'un bill du parlement a défendu à mes compatriotes de ſe pendre.

EUGENE.

Vous avez eu en dernier lieu Milord Cheſterfield, vous n'avez pas à vous plaindre, et moi mon parent le Roi de Sardaigne. On ne meurt pas tous les jours. Laiſſons les hommes vivre, pour qu'ils ayent le temps de dévider la fuſée des ſottiſes qu'ils doivent achever avant de mourir; mais ne vois-je pas une ombre?

MARLBOROUGH.

Oui, c'eſt un nouveau venu qui s'avance vers nous.

EUGENE.

Je crois le connaître. N'êtes-vous pas le Prince Winceslas Lichtenſtein?

LICHTENSTEIN.

Oui, c'eſt moi, qu'une mort aſſez douloureuſe vient d'arracher à ma famille, à mes grands biens, à mes honneurs.

EUGENE.

C'eſt le ſort commun de tous les hommes. Mais comme vous venez de loin, pour nous payer votre droit d'entrée, contez-nous les nouvelles du pays d'où vous venez.

LICHTENSTEIN.

Il y en a beaucoup. Tout eſt changé, les temps paſſés ſont éclipſés par les temps modernes. Vous ne reconnaîtriez plus l'Europe; on a fait des progrès en tous genres.

EUGENE.

Je ne reconnaîtrais plus l'Europe! Sans doute que cette maiſon impériale dont j'ai étendu et même affermi la puiſſance, a fait de grands progrès et s'eſt immenſement accrue depuis mon temps?

LICHTENSTEIN.

Ce n'eſt pas préciſément cela; car depuis votre mort, après avoir été battus par les Turcs, les Pruſſiens et les Français, nous avons perdu une demi-douzaine de provinces; mais ce ſont des bagatelles.

EUGENE.

Vous êtes inconcevable. Si vous avez tant perdu, quels progrès avez-vous pu faire ?

LICHTENSTEIN.

Nous avons perfectionné nos finances : avec la moitié des provinces qui nous restent, nous avons plus de revenus que n'en eut jamais Charles VI, avec le royaume de Naples, tout le Milanais, la Servie, la Silésie et Belgrade. Et quand au militaire, nous entretenons 160,000 hommes, que vous ne pûtes jamais payer de votre temps. Pour moi j'ai travaillé à l'artillerie ; j'ai dépensé 300,000 écus de mon bien pour la mettre sur un bon pied. Aussi une armée ne se meut-elle plus à moins de traîner 400 bouches à feu à sa suite. Vous n'entendiez rien à cet usage de l'artillerie qui fait de nos camps des forteresses. A peine aviez-vous 30 canons dans votre armée.

EUGENE.

Il est vrai ; mais avec ce peu de canons je battais l'ennemi et ne me laissais pas battre.

LICHTENSTEIN.

On peut être battu ; ce sont de petits malheurs qui peuvent arriver à un honnête homme.

EUGENE.

Oui, mais non par sa faute.

LICHTENSTEIN.

Oh, vous saurez qu'on juge bien mieux à présent qu'on ne fesait jadis. Notre raison a pris un pli géométrique, qui la rend presque infaillible ; mais je n'ose vous dire les jugemens qu'elle produit.

EUGENE.

Dites-le hardiment. Quoique mort vous pourrez encore nous instruire.

LICHTENSTEIN.

Puisque vous le voulez, vous saurez que le public a si fort élevé la réputation du Maréchal Daun, (quoique souvent malheureux) que son nom éclipse totalement le vôtre.

MARLBOROUGH.

Etes-vous mort de la fièvre chaude; et le délire vous en est-il resté? Je ne croirai jamais que la mémoire d'Eugène puisse être avilie au point qu'on préfère un Daun battu à ce héros, qui était plus Empereur que Charles VI, qui formait de savans projets de campagne, qui sur le crédit de son grand nom trouvait les sommes nécessaires pour mettre les troupes en mouvement: qui ensuite exécutait lui-même ses projets en battant l'ennemi et en conquérant de vastes provinces.

LICHTENSTEIN.

Je n'ai point la fièvre chaude, c'est le public qui est en délire, et qui reproche au Prince Eugène de n'avoir pas su faire des relations circonstanciées de ses succès au conseil de guerre.

MARLBOROUGH (à EUGENE.)

On vous accuse de n'avoir pas été assez bon secrétaire. J'ai cru que le propre des héros était de faire de grandes actions et de laisser aux désœuvrés le soin d'en recueillir les détails.

EUGENE.

Vraiment je me ſuis bien gardé d'étendre mes relations; il ſuffiſait de notifier le réſultat de mes opérations à mes ennemis, qui ſe trouvaient tous dans ce conſeil de guerre. Si j'avais pu rendre mon ſtyle plus laconique, mes campagnes n'en auraient été que plus heureuſes.

MARLBOROUGH.

J'en ai uſé de même avec la Reine Anne et ſon parlement. Nos maîtres étaient de vrais automates; que fallait-il de plus que de les informer ſommairement du réſultat de nos opérations; ils ne pouvaient juger ni de nos deſſeins, de nos projets, ni des raiſons que nous avions d'entreprendre plutôt une choſe qu'une autre.

LICHTENSTEIN.

Ce n'eſt pas mon ſentiment propre, je ne fais que vous rendre compte de la façon de penſer du public, je ne ſuis que nouvelliſte; mais Millord, vous vous trouvez dans la même catégorie que le Prince Eugène. Si je vous rapportais comme on raiſonne en Angleterre, je craindrais fort de vous indigner.

MARLBOROUGH.

Parlez hardiment. Après ce que je viens d'entendre, rien ne peut m'étonner.

LICHTENSTEIN.

C'eſt en rougiſſant que je vous dirai que des gens qui ne ſavent ce que c'eſt qu'une compagnie, encore moins un bataillon, décident que vous n'étiez pas grand militaire, que vous deviez toute votre réputation à Cadogan, que vous étiez politique ruſé,

plutôt que grand général, capable de mouvoir tous les ressorts de l'intrigue dans votre parlement, pour perpétuer la guerre, et sous cet abri accumuler par des pillages les sommes considérables que vous avez amassées.

MARLBOROUGH.

Mon cas est singulier. J'ai été mortel, mais l'envie de mes ennemis m'a survécu. Oui, je me suis servi de Cadogan comme d'un habile homme que j'ai choisi pour m'assister dans mes travaux. Quel homme peut seul suffire pour mouvoir une armée? Il faut des assistans; plus on est aidé et mieux en vont les affaires. J'ai eu des amis, même un parti dans le parlement; il le fallait bien, ou la mésintelligence intestine et le défaut d'assistance nous auraient ruinés, les plus beaux projets auraient manqué d'exécution; et si j'ai tiré quelque argent des sauve-gardes, c'était du pays de l'ennemi; c'est une rétribution légitime, dûe à tout général commandant en chef; tout autre en ma place en aurait fait autant et peut-être davantage.

EUGENE.

Quoi! Hœchstedt, Ramillies, Oudenarde, Malplaquet, n'ont pu servir de bouclier au nom de ce grand homme, et la victoire même n'a pu le défendre contre les indignes traits de l'envie? Et quel rôle aurait joué l'Angleterre sans ce vrai héros, qui l'a soutenue et l'a fait valoir, et qui l'aurait portée au comble de la grandeur, sans ces misérables intrigues féminines dont la France profita pour le faire disgracier. Louis XIV était perdu, si le crédit de Marlborough s'était soutenu deux années encore.

LICHTENSTEIN.

J'avoue que la Reine Anne ſans Marlborough; et Charles VI ſans Eugène auraient joué un triſte rôle. C'eſt à vous deux ſeuls que ces deux monarchies doivent leur conſidération et leur gloire; les gens ſenſés en conviennent; mais il faut compter dans le monde mille imbécilles et cent fous contre un homme de bon ſens. Ainſi vous ne devez pas vous étonner des jugemens baroques que la poſtérité a portés ſur vos perſonnes.

EUGENE.

Il faut avouer que nous jouons de malheur. Quand il n'y a qu'une voix ſur Alexandre, Céſar, Scipion, et Paul Emile, pourquoi faut-il qu'après avoir fait de grandes choſes comme eux, le public s'acharne ſur notre réputation; tandis que la leur ſe ſoutient conſtamment, et que tout panégyriſte s'efforce de leur comparer celui qu'il loue pour l'honorer.

LICHTENSTEIN.

Leur bonheur a voulu que dans leur ſiècle il n'y eut point d'Encyclopédiſte.

MARLBOROUGH.

Qu'eſt-ce qu'un Encyclopédiſte? Quel nom barbare! Eſt-ce un Iroquois? Je n'ai jamais entendu ce nom là.

LICHTENSTEIN.

Oh! je le crois bien; il n'en exiſtait point de votre temps. Les Encyclopédiſtes ſont une ſecte de ſoi-diſant philoſophes, formée de nos jours; ils ſe croyent ſupérieurs à tout ce que l'antiquité a produit en ce genre. A l'effronterie des Cyniques,

ils joignent la noble impudence de débiter tous les paradoxes qui leur tombent dans l'esprit ; ils se targuent de géométrie, et soutiennent que ceux qui n'ont pas étudié cette science, ont l'esprit faux; que par conséquent ils ont seul le don de bien raisonner; leurs discours les plus communs sont farcis de termes scientifiques. Ils diront, par exemple, que telles lois sont sagement établies en raison inverse du quarré des distances; que telle puissance prête à former une alliance avec une autre, se sent attirer à elle par l'effet de l'attraction, et que bientôt les deux nations seront assimilées. Si on leur propose une promenade, c'est le problême d'une courbe à résoudre. S'ils ont une colique néphrétique, ils s'en guérissent par les règles de l'hydrostatique. Si une puce les a mordus, ce sont des infiniment petits du premier ordre qui les incommodent. S'ils font une chute, c'est pour avoir perdu le centre de gravité. Si quelque folliculaire a l'audace de les attaquer, ils le noient dans un déluge d'encre et d'injures; ce crime de lèse-philophie est irrémissible.

EUGENE.

Mais quel rapport ont ces fous avec notre nom, avec le jugement qu'on porte de nous?

LICHTENSTEIN.

Beaucoup plus que vous ne croyez, parce qu'ils dénigrent toutes les sciences, hors celles de leurs calculs. Les poésies sont des frivolités dont il faut exclure les fables, un poëte ne doit rimer avec énergie que les équations algébriques. Pour l'histoire, ils veulent qu'on l'étudie à rebours, à commencer

de nos temps pour remonter avant le déluge. Les gouvernemens, ils les réforment tous : la France doit devenir un Etat républicain, dont un géomètre sera le législateur, et que des géomètres gouverneront en soumettant toutes les opérations de la nouvelle république au calcul infinitésimal. Cette république conservera une paix constante, et se soutiendra sans armée.

MARLBOROUGH.

Tout ce que j'entends est admirable. Mais ces Encyclopédistes ne seraient-ils pas atteints des visions des Primitifs, des Quackers, des Pensylvaniens ?

LICHTENSTEIN.

Vous les fâcheriez fort de le dire ; ils se piquent bien d'être originaux.

EUGENE.

Il me semble que cette paix perpétuelle était une vision d'un certain abbé de St. Pierre, qui de mon temps n'a pas mal été bafoué.

LICHTENSTEIN.

Ils l'ont donc rappelée de l'oubli ; car ils affectent tous une sainte horreur pour la guerre.

EUGENE.

Il faut avouer que la guerre est un mal, mais qu'on ne saurait empêcher, faute d'un tribunal pour juger les causes des souverains.

LICHTENSTEIN.

S'ils haïssent les armées et les généraux qui se rendent célèbres, cela ne les empêche pas de se battre à coups de plumes, et de se dire souvent des grossiéretés dignes des halles : et s'ils avaient des

troupes, ils les feraient marcher les unes contre les autres.

MARLBOROUGH.

Il en coûte moins de répandre de l'encre que du sang; mais les injures sont pires que les blessures.

LICHTENSTEIN.

Pour l'art militaire, je n'ose dire devant d'aussi grands héros, combien ils tâchent de l'avilir et dans quels termes ils en parlent.

MARLBOROUGH.

Parlez hardiment; puisqu'ils détruisent tout, il faut bien que dans ce conflit universel nous ayons notre part.

LICHTENSTEIN.

Ces Messieurs prétendent que vous n'avez été que des chefs de brigands, auxquels un tyran a confié des bourreaux mercenaires, pour exécuter en son nom tous les crimes et toutes les horreurs possibles sur des peuples innocens.

EUGENE.

Ce sont des propos de charretiers ivres. Socrate, Aristote, Gassendi, ni Bayle, ne s'exprimaient pas ainsi.

LICHTENSTEIN.

Loin d'être ivres, ils sont souvent à jeun; leur bourse n'est pas assez fournie pour faire bombance. Dans leur style, ces beaux propos s'appellent des libertés philosophiques; il faut penser tout haut, toute vérité est bonne à dire; et comme selon leur sens, ils sont seuls les dépositaires des vérités, ils croient pouvoir débiter hardiment toutes les

extravagances qui leur viennent dans l'esprit, sûrs d'être applaudis.

MARLBOROUGH.

Apparemment qu'il n'y a plus en Europe de petites maisons; s'il en restait, mon avis serait d'y loger ces Messieurs, pour qu'ils fussent les législateurs des fous leurs semblables.

EUGENE.

Mon avis serait de leur donner à gouverner une province qui méritât d'être châtiée, ils apprendraient par leur expérience, après qu'ils y auraient tout mis sens dessus dessous, qu'ils sont des ignorans, que la critique est aisée, mais l'art difficile, et sur-tout qu'on s'expose à dire force sottises, quand on se mêle de parler de ce qu'on n'entend pas.

LICHTENSTEIN.

Des présomptueux n'avouent jamais qu'ils ont tort. Selon leurs principes le sage ne se trompe jamais; il est le seul éclairé; de lui doit émaner la lumière qui dissipe les sombres vapeurs, dans lesquelles croupit le vulgaire imbécille et aveugle; aussi Dieu sait comment ils l'éclairent. Tantôt c'est en lui découvrant l'origine des préjugés, tantôt c'est un livre sur l'esprit, tantôt le systême de la nature: cela ne finit point. Un tas de polissons, soit par air ou par mode, se comptent parmi leurs disciples; ils affectent de les copier et s'érigent en sous-précepteurs du genre humain; et comme il est plus facile de dire des injures que d'alléguer des raisons, le ton de leurs élèves est de se déchaîner indécemment en toute occasion contre les militaires.

EUGENE.

Un fat trouve toujours un plus fat qui l'admire; mais les militaires souffrent-ils ces injures tranquillement ?

LICHTENSTEIN.

Ils laissent aboyer ces roquets, et continuent leur chemin.

MARLBOROUGH.

Mais pourquoi cet acharnement contre la plus noble des professions, contre celle sous l'abri de laquelle les autres peuvent s'exercer en paix ?

LICHTENSTEIN.

Comme ils sont tous très-ignorans dans l'art de la guerre, ils croient rendre cet art méprisable en le déprimant; mais comme je vous l'ai dit, ils décrient généralement toutes les sciences, et ils élèvent la seule géométrie sur ces débris, pour anéantir toute gloire étrangère et la concentrer uniquement sur leurs personnes.

MARLBOROUGH.

Mais nous n'avons méprisé ni la philosophie, ni la géométrie, ni les belles-lettres, et nous nous sommes contentés d'avoir du mérite dans notre genre.

EUGENE.

J'ai plus fait. A Vienne j'ai protégé tous les savans, et les ai distingués lors même que personne n'en fesait aucun cas.

LICHTENSTEIN.

Je le crois bien, c'est que vous étiez de grands hommes, et ces soi-disant philosophes ne sont que des polissons, dont la vanité voudrait jouer un rôle; cela n'empêche pas que ces injures si souvent

répétées ne fassent du tort à la mémoire des grands hommes. On croit que raisonner hardiment de travers, c'est être philosophe, et qu'avancer des paradoxes, c'est emporter la palme. Combien n'ai-je pas entendu par de ridicules propos condamner vos plus belles actions, et vous traiter d'hommes qui avaient usurpé une réputation dans un siècle d'ignorance qui manquait de vrais appréciateurs du mérite ?

MARLBOROUGH.

Notre siècle, un siècle d'ignorance! Ah! Je n'y tiens plus.

LICHTENSTEIN.

Le siècle présent est celui des philosophes.

EUGENE.

Où l'on est battu, où l'on perd des provinces, où l'on se croit supérieur à l'antiquité. Que vos philosophes disent ce qu'ils voudront, je préfère notre siècle d'ignorance au leur.

MARLBOROUGH.

L'Angleterre est-elle aussi infectée de vos Encyclopédistes ?

LICHTENSTEIN.

Il y en a, mais pas tant qu'en France.

MARLBOROUGH.

Mais la France a-t-elle des généraux, et comment peut-elle en avoir s'ils sont vilipendés ?

LICHTENSTEIN.

Aussi sont-ils dignes de l'être ; ce sont les....

MARLBOROUGH.

Et l'Angleterre a-t-elle produit quelque grand général qui m'ait fuccédé ?

LICHTENSTEIN.

Le duc de Cumberland.

MARLBOROUGH.

Combien de batailles a-t-il gagnées ?

LICHTENSTEIN.

Il a été battu à Fontenoy, à Haftenbeck, et a manqué d'être fait prifonnier de guerre à Stade, lui et fon armée.

MARLBOROUGH.

Vous vous moquez de nous, mon Prince. Quoi! un Daun battu, un Cumberland étrillé, ce font-là les gens qu'on nous préfère ?

LICHTENSTEIN.

Non-feulement eux, mais bien d'autres, qui à la vérité ont fait la guerre, mais n'ont pas commandé en chefs, ne le céderaient ni à Céfar, ni à vous. Ces héros en herbe ont la noble audace de s'afficher, et leur préfomption a été affez forte pour répandre fon épidémie dans le public, qui ne préfage que leurs futurs exploits.

MARLBOROUGH.

A quoi nous ont fervi tant de travaux, tant de foins, tant de peines ?

EUGENE.

Vanité des vanités, vanité de la gloire!

# DIALOGUE DES MORTS

ENTRE

LE DUC DE CHOISEUL, LE COMTE DE STRUENSÉE, SOCRATE.

Le Duc de Choiseul peut être considéré comme civilement mort depuis son exil, et le Sr. Struensée peut être considéré de même comme déjà condamné à mort par la sentence qu'on portera contre lui. Rien n'empêche donc un auteur peu scrupuleux sur la chronologie de les traiter comme d'anciens morts, et de les faire trouver ensemble dans les lieux imaginaires où les ombres conversent et s'entretiennent, selon la mythologie des païens, des chrétiens, des musulmans, et de presque tous les peuples du monde.

CHOISEUL.

Non, quoi que vous puissiez me dire, rien ne me console de ne plus être à Versailles, de ne plus gouverner de royaume, de ne plus faire parler de moi. Qu'il est fâcheux d'être une ombre!

SOCRATE.

Pas plus que d'être autre chose. Quelle rage te possède de vouloir gouverner un peuple qui ne veut pas être gouverné par toi, et pourquoi te plains-tu d'être assujetti aux lois éternelles de la nature, comme le reste des mortels?

CHOISEUL.

Je ne suis pas tant haï dans ce royaume que vous le croyez. Réellement roi de France, j'avais eu le secret de m'attacher beaucoup de personnes, soit

par des services que je rendais, soit par des places que j'avais à donner, soit par des largesses qui ne me coûtaient rien : j'ai été regretté. Il n'y a pas en toute la France un homme qui m'égale en génie. Quel rôle je jouais! Je troublais l'Europe à mon gré, je surpassais Richelieu et Mazarin.

SOCRATE.

Oui, en tracasseries, en intrigues malignes, en friponneries, car tu étais très-fripon de ton métier. Mais sais-tu que la réputation de tes semblables n'est enviée de personne? Les gens vertueux la détestent, leur décision l'emporte à la fin dans le public, et ils dictent l'arrêt de la postérité. Tu ne passeras dans l'histoire que pour un brouillon célèbre, pour une fusée qui éblouit un moment, et qui s'éclipse dans la fumée qu'elle exhale.

CHOISEUL.

Vraiment, Monsieur Socrate, vous avez de l'humeur; car il faut en avoir pour ne pas approuver mon ministère. La monarchie française est bien autre chose que la ville d'Athènes.

SOCRATE.

Tu te crois encore à Versailles avec ta femme, je veux dire avec ta sœur Mme de Grammont, entouré de serviles adulateurs: là, la fausseté déguisée en politesse te prodiguait le mensonge. Les uns par crainte de ton pouvoir, les autres par un vil intérêt t'encensaient et se rendaient les panégyristes de tes folies ; mais ici l'on n'a besoin de personne, on n'encense personne et l'on ne dit que la vérité.

CHOISEUL.

Oh, le désagréable séjour! Qu'il est fâcheux pour un courtisan de Versailles, que dis-je, pour un ministre roi, de vivre avec d'aussi plats rustres. Mais que vois-je? quel objet nous envoie-t-on de l'autre monde? Qu'est-ce que cet animal, il n'a point de tête; je crois, Dieu me damne, que c'est Mr. St. Denys. Qui es-tu, homme sans tête?

STRUENSÉE.

Je n'ai point l'honneur d'être saint, je suis même hérétique. Je suis venu ici sans tête, parce qu'on avait besoin de la mienne dans le pays où on me l'a coupée, faute d'en avoir d'autre.

CHOISEUL.

On n'est pas si brutal en France. Les lois y sont pour le peuple et non pour les grands. On ne coupe point nos têtes. Mais quel rôle as-tu joué, et pourquoi t'a-t-on traité ainsi?

STRUENSÉE.

Je suis le Comte de Struensée et de ces gens qui doivent tout à leur mérite. Je suis l'auteur de ma fortune. Je professais la médecine dans le Holstein, lorsque le souverain de l'Islande, de la Norvège, du Holstein et du Danemarck vint à Kiel; il était abymé de maladies; je l'en guéris heureusement. Je gagnai sa faveur, et plus encore celle de la Reine, qui ne me regarda pas avec des yeux indifférens. Je devins ministre et je voulus être souverain. Je pensais comme Pompée. Je ne voulais point avoir d'égal. Je trouvai le moyen de captiver

mon maître, et pour le maintenir dans la ſujétion, je l'abrutis à force de lui faire avaler de l'opium en guiſe de médecine: enſuite la Reine et moi nous voulûmes nous rendre régens du royaume. Quand on eſt le ſecond, on veut être le premier. Je me fis un grand parti. Nous étions ſur le point de déclarer le monarque inhabile au gouvernement. Inopinément je fus arrêté la nuit et mis aux fers. Ces Danois, qui ne connaiſſaient point Machiavel, ne purent ſentir ce qu'il y avait de ſublime dans ma conduite; et après avoir été vraiment roi, on me trancha la tête. Mais qui êtes-vous, vous qui m'interrogez?

CHOISEUL.

Je ſuis le fameux Duc de Choiſeul, ci-devant roi de France, comme vous l'avez été du Dannemark. Je fus le ſeul inſtrument de ma fortune; mes intrigues m'ont placé près du trône ou ſur le trône, comme vous voudrez, où j'ai jeté le plus grand éclat. Je ſuis l'auteur du fameux pacte de famille par lequel j'engageais l'Eſpagne à ſacrifier ſa flotte et une partie de ſes poſſeſſions de l'Amérique, pour avoir l'honneur d'aſſiſter la France aux abois par la guerre qu'elle feſait aux Anglais en Allemagne, battue ſur terre et ſur mer; je parvins à faire la meilleure paix poſſible dans la ſituation où ſe trouvait le royaume et.....

SOCRATE.

C'eſt la ſeule action ſage que tu ayes faite de ta vie.

CHOISEUL.

Je me ſens flatté qu'il y en ait au moins une que vous approuviez. Depuis je chaſſai les jéſuites de

France, parce qu'étant ambaſſadeur à Rome, je me brouillai avec leur général.

SOCRATE.

Cette engeance n'exiſtait pas de mon temps; mais des morts m'ont appris que ce ſont des ſophiſtes armés de poignards et munis de poiſons. M. le Comte de Struenſée ne ſerait-il pas de leur ſecte.

STRUENSÉE.

Je ſuis de celle de Cromwel, de Céſar Borgia et de Catilina; mais continuez, M. le Duc, à m'inſtruire.

CHOISEUL.

Après un auſſi beau coup, je m'emparai d'Avignon; j'en chaſſai le Pape, afin d'annexer pour jamais le comtat au royaume de France; j'y ajoutai encore la Corſe, que j'eſcamotai adroitement aux Génois.

SOCRATE.

Tu étais donc un conquérant?

CHOISEUL.

Ce fut de mon cabinet que je fis ces conquêtes, et nageant dans les plaiſirs, livré aux diſſipations, du ſein des voluptés je troublais l'Europe. Plus les autres puiſſances étaient agitées, plus la France pouvait ſe maintenir en paix. Les guerres et la mauvaiſe adminiſtration précédente avaient épuiſé nos finances, le crédit était perdu, et la banqueroute preſque certaine.

STRUENSÉE.

De quelle façon troublâtes-vous l'Europe?

CHOISEUL.

Jamais rien de plus fin, de plus adroit, de plus ſublime ne s'eſt imaginé. Premièrement je plaçai de grands fonds dans la compagnie orientale d'Angle-

terre ſous des noms ſuppoſés. Mes agens, qui feſaient hauſſer et baiſſer les fonds à plaiſir, déroutaient tout le monde, et ils brouillèrent les directeurs de la compagnie, tandis que par mes manœuvres adroites, je ſoulevais les nababs du Mogol contre l'Angleterre; la guerre ſe fit entr'eux et la compagnie fut ſur le point de ſuccomber; je penſai en mourir de joie.

SOCRATE.

La belle ame!

CHOISEUL.

D'un autre côté j'excitais les Neuchâtelois à ſe révolter contre le Roi de Pruſſe, pour donner à cet eſprit inquiet de l'occupation chez lui. Non content de tant de choſes que je menais de front, comme les Romains leurs quadriges, à force de ſommes répandues dans le divan, j'obligeais les Turcs à déclarer la guerre aux Ruſſes, j'animais la confédération en Pologne pour tailler de la beſogne à Catherine, je voulais ſoulever contr'elle les Suédois, pour qu'une diverſion entrepriſe de leur part ſoulageât la Porte accablée par les armées ruſſes; j'aurais même perſuadé à l'Impératrice-Reine de ſeconder Muſtapha, ſi mes ennemis ne m'avaient culbuté.

STRUENSÉE.

Quel dommage que tant de beaux projets n'ayent pas été exécutés!

CHOISEUL.

Sans doute. J'aurais fait tant de bruit, j'aurais tant tracaſſé, que toute l'Europe n'eût parlé que de moi.

SOCRATE.

Souviens-toi d'Eroſtrate qui brûla le temple d'Ephèſe pour avoir de la réputation.

CHOISEUL.

C'était un incendiaire, et je fus un grand homme. Je jouais ſur notre globe le rôle de la providence; je réglais tout, ſans que perſonne s'apercût des moyens que j'employais; on voyait les coups, ſans voir la main dont ils partaient.

SOCRATE.

Inſenſé! Oſes-tu bien te comparer à la providence, tes fourberies avec la toute-ſageſſe, tes crimes avec l'archétype de la vertu?

CHOISEUL.

Oui, M. Socrate, je l'oſe. Que votre tête pelée apprenne que les coups d'Etat ne ſont pas des crimes, et que tout ce qui donne de la gloire eſt grand. Souvenez-vous que vos Grecs ont érigé en demi-Dieux des hommes qui ne me valaient pas.

SOCRATE.

Il a des tranſports au cerveau; ce ſont des redoublemens d'accès. Vas-t'en conſulter Hippocrate; il eſt ici près, il guérira ta folie.

CHOISEUL.

M. le Comte de Struenſée eſt plus proche; il me rendrait bien ce ſervice, ſi j'en avais beſoin, (cependant ſans opium.) Ah! ce philoſophe taciturne prend pour folie une noble fierté, et la juſte confiance que tout grand homme doit avoir en lui-même.

STRUENSEE.

Vous n'avez pas besoin de remèdes, vous méritez les plus grands éloges. Machiavel vous eût donné la couronne des politiques; mais pourquoi fûtes-vous exilé?

CHOISEUL.

Un Chancelier, plus fin fripon que moi, en vint à bout à l'aide d'une catin favorite sous laquelle mon orgueil ne voulut pas plier.

STRUENSÉE.

Après les belles choses que vous aviez si heureusement exécutées, de quel prétexte pût-on se servir pour vous exiler?

CHOISEUL.

On allégua l'épuisement des finances. Louis avait quelque répugnance à se voir auteur d'une banqueroute; il voulut traîner les choses, pour laisser à son petit-fils en héritage l'horreur publique que cet événement devait lui attirer. On m'accusa donc d'avoir prodigué les espèces pendant mon règne; et il est vrai que je méprisais ce vil métal; je fesais des largesses; j'étais né avec les sentimens nobles d'un roi, qui doit être généreux et même prodigue.

SOCRATE.

Ma foi, tu étais un maître fou d'achever la ruine d'un royaume.

CHOISEUL.

Mon esprit était porté au grand, et sans doute qu'il y a de la grandeur à une monarchie comme la France de faire banqueroute. Ce n'est pas la faillite d'un marchand; il s'agit de milliars; l'événement

fait du bruit, frappe les uns, étonne les autres, et bouleverſe tout-à-coup nombre de fortunes. Quel coup de théâtre!

SOCRATE.

Le ſcélérat!

CHOISEUL.

M. le philoſophe, ſachez qu'il ne faut pas avoir la conſcience étroite, quand on gouverne le monde.

SOCRATE.

Vas, pour rendre des milliers de citoyens malheureux, il faut avoir la férocité d'un tigre et un cœur de roche.

CHOISEUL.

Avec de telles diſpoſitions vous pouviez briller au Céramique, mais vous n'auriez jamais été qu'un pauvre miniſtre.

STRUENSÉE.

Sans doute, un vaſte génie ſe ſignale par des entrepriſes hardies; il veut du nouveau, il exécute des choſes dont il n'y a point d'exemple, il laiſſe les petits ſcrupules aux vieilles femmes, et marche droit à ſon but, ſans s'embarraſſer des moyens qui l'y conduiſent. Tout le monde n'eſt pas fait pour ſentir notre mérite, les philoſophes moins que les autres, et cependant nous ſommes pour l'ordinaire les victimes des intrigues de cour.

CHOISEUL.

Voilà préciſément comme j'ai ſuccombé. Le mérite à notre cour ne tient pas contre les caprices d'une catin; encore était-elle ſoufflée par un cuiſtre à rabat; car que pouvait-elle d'elle-même que ranimer le feu preſque éteint d'un prince en tout temps eſclave du ſexe?

STRUENSÉE.

Si vous aviez employé l'opium pour engourdir votre monarque, les intrigues auraient été vaines, vous feriez encore ministre ou plutôt roi; car celui qui a le pouvoir et qui agit, est effectivement le maître, et celui qui le laisse faire, est tout au plus l'esclave de l'autre.

CHOISEUL.

L'opium était superflu. La nature avait fait mon maître tel que vos remèdes ont rendu le vôtre.

SOCRATE.

Ton opium t'a bien servi, malheureux apostat d'Hippocrate; tu as été emprisonné ni plus ni moins, et puni plus doucement que tu ne l'avais mérité.

STRUENSÉE.

C'était un coup de la fatalité, que l'on ne pouvait prévoir. Quelle catastrophe d'être déplacé, et encore par quelles gens!

SOCRATE.

Non, c'est une suite de la justice éternelle, afin que tous les crimes ne soient pas heureux, et qu'il y en ait quelques-uns de punis pour l'exemple des pervers.

CHOISEUL.

Je me flatte pourtant que vous plaignez ma disgrâce; car si j'avais continué mon règne, j'aurais étonné l'Europe par les grandes choses que mon génie aurait produites et exécutées.

SOCRATE.

Tu aurais continué à faire de brillantes sottises : si l'Europe avait des petites maisons, on devait t'y loger. Et toi, Danois, les supplices d'Ixion et de Prométhée seraient encore trop doux pour punir ta noire ingratitude envers ton maître, et tous les attentats qu'une ambition effrénée t'a fait commettre.

CHOISEUL.

Voilà donc la gloire que j'attendais!

STRUENSÉE.

Voilà donc la réputation que je m'étais promise!

SOCRATE.

Allez, malheureux, et choisissez un autre séjour que le mien; associez-vous aux Catilina, aux Cromwel, et ne souillez plus par votre présence impure la demeure des sages.

CHOISEUL.

Quittons ce raisonneur impertinent qui m'excède.

STRUENSÉE.

Eloignons-nous de ce sombre moraliste; mais où tourner nos pas? Je vais chercher la société des Allemands mes compatriotes, et me consoler avec Wallenstein de mes infortunes. Adieu, roi sans Etats.

CHOISEUL.

Pour moi, je m'associerai aux Français, et je vais joindre Pepin, le Maire du palais. Adieu, ministre sans tête.

recollet, habitant du Capitole, et qui parle au pape quelquefois tout comme je vous parle. Des cardinaux viennent dans ma cellule. Je ſuis le confeſſeur de la ducheſſe de Popoli; tout l'univers ſait qui je ſuis.

MARC-AURELE.

Frère Fulgence au Capitole! Les choſes me paraiſſent un peu changées. Dites-moi, je vous prie, où eſt le palais de l'empereur mon ſucceſſeur; eſt-ce toujours ſur le mont Palatin? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Allez, allez, bon homme, vous extravaguez. Mais, ſi vous voulez, je vous mènerai à Monte Cavallo; vous baiſerez les pieds du Saint Père, et vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre, et dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur ni d'empire romain?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur et un empire; mais tout cela eſt à quatre cent lieues d'ici, dans une petite ville appellée Vienne ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs, car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, et qu'ils traiteraient fort mal les Marc-Aurèle, les Antonin, les Trajan et les Titus; gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURELE.

Un catéchisme! l'inquisition! des dominicains! des recollets! des cardinaux! un pape! et l'empire romain dans une petite ville sur le Danube! je ne m'y attendais pas; mais je conçois qu'en seize cents ans les choses de ce monde doivent avoir changé de face. Je serais curieux de voir un empereur romain, marcoman, quade, cimbre ou teuton.

LE RECOLLET,

Vous aurez ce plaisir là quand vous voudrez, et même de plus grands. Vous seriez donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, et que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome, que frère Fulgence pourra l'être à son tour, que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus, et que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre, mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choses. Tous ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain et je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté à la vérité des torrens de sang, et il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère Fulgence dormit au Capitole à son aise.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue et bien malheureuse.

LE RECOLLET.

Déchue, si vous voulez, mais malheureuse, non,

au contraire, la paix y règne, les beaux arts y fleuriffent. Les anciens maîtres du monde ne font plus que des maîtres de mufique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés, et des violons. Nous n'avons plus de Scipions qui détruifent des Carthages, mais auffi nous n'avons plus de profcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philofophe; je le fuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais foupçonner que frère Fulgence n'eft pas philofophe.

LE REÇOLLET.

Comment, je ne fuis pas philofophe! Je le fuis à la fureur. J'ai enfeigné la philofophie, et qui plus eft la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'eft-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

LE RECOLLET.

C'eft ... c'eft ce qui fait que je fuis ici et que les empereurs n'y font plus. Vous paraiffez fâché de ma gloire, et de la petite révolution qui eft arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adore les décrets éternels, je fais qu'il ne faut pas murmurer contre la deftinée, j'admire la viciffitude des chofes humaines; mais puifqu'il faut que tout change, puifque l'empire romain eft tombé, les recollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, et je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

# EXAMEN CRITIQUE
## DU
## SYSTÊME DE LA NATURE.

Le syſtême de la nature eſt un ouvrage qui ſéduit à la première lecture, et dont on ne découvre les défauts cachés avec beaucoup d'art, qu'après l'avoir relu à différentes repriſes. L'auteur a eu l'adreſſe d'éloigner les conſéquences de ſes principes, pour dérouter l'examen des critiques; cependant l'illuſion n'eſt pas aſſez forte, pour qu'on ne s'aperçoive pas des conſéquences et des contradictions dans leſquelles il tombe ſouvent, et des aveux contraires à ſon ſyſtême que la force de la vérité paraît lui arracher. Les matières de métaphyſique qu'il traite, ſont obſcures, et hériſſées des plus grandes difficultés. Il eſt pardonnable de ſe tromper, quand on s'engage dans ce labyrinthe où tant d'autres ſe ſont égarés. Il ſemble cependant qu'en enfilant cette route ténébreuſe, on peut la parcourir avec moins de riſque, ſi l'on ſe défie de ſes lumières, ſi l'on ſe ſouvient que dans ſes recherches le guide de l'expérience nous abandonne, et qu'il ne nous reſte que des probabilités plus ou moins fortes pour appuyer nos opinions. Cette réflexion eſt ſuffiſante pour inſpirer de la retenue et de la modeſtie à tout philoſophe à ſyſtême: notre auteur apparemment n'a pas penſé ainſi, puiſqu'il fait gloire d'être dogmatique.

Les points principaux qu'il traite dans cet ouvrage ſont 1°. Dieu et la nature, 2°. la fatalité, 3°. la morale de la religion comparée avec la morale de la religion naturelle, 4°. les ſouverains, cauſes de tous les malheurs des Etats.

Quant au premier point, on eſt un peu ſurpris, vu ſon importance, des raiſons que l'auteur allègue pour rejeter la divinité. Il dit qu'il lui en coûte moins d'admettre une matière aveugle que le mouvement fait agir, que de recourir à une cauſe intelligente agiſſant par elle-même; comme ſi ce qui lui coûte moins de peine à arranger, était plus vrai que ce qui lui coûte des ſoins à éclaircir. (*) Il avoue que c'eſt l'indignation que lui ont donnée les perſécutions religieuſes qui l'a rendu athée. Sont-ce des raiſons pour fixer les opinions d'un philoſophe, que la pareſſe et les paſſions? Un aveu auſſi ingénu ne peut qu'inſpirer de la défiance à ſes lecteurs, et le moyen de l'en croire, s'il ſe détermine par des motifs auſſi frivoles! Je ſuppoſe que notre philoſophe ſe livre quelquefois avec trop de complaiſance à ſon imagination, et que frappé des définitions contradictoires que les théologiens font de la divinité, il confond ces définitions que le bon ſens lui ſacrifie, avec une nature intelligente qui doit néceſſairement préſider au maintien de l'univers. Le monde entier prouve cette intelligence: il ne faut qu'ouvrir les yeux pour s'en convaincre. L'homme eſt un être raiſonnable, produit par la nature; il faut donc que la nature ſoit infiniment plus intelligente que lui, ou bien elle lui aurait communiqué des perfections qu'elle ne

(*) Chap. XII. Tom. II.

poſſède pas elle-même; ce qui ſerait une contradiction formelle.

Si la penſée eſt une ſuite de notre organiſation, il eſt certain que la nature immenſement plus organiſée que l'homme (partie imperceptible du grand tout) doit poſſéder l'intelligence au plus haut degré de perfection. La nature aveugle, aidée du mouvement, ne peut produire que de la confuſion; et comme elle agirait ſans combinaiſons, elle ne pourrait jamais parvenir à ſes fins déterminées, ni produire de ces chef-d'œuvres que la ſagacité humaine eſt obligée d'admirer dans l'infiniment petit comme dans l'infiniment grand. Les fins que la nature s'eſt propoſées dans ſes ouvrages, ſe manifeſtent ſi évidemment, qu'on eſt forcé de reconnaître une cauſe ſouveraine et ſupérieurement intelligente qui y préſide néceſſairement. En examinant l'homme, je le vois naître le plus débile de tous les animaux, privé d'armes offenſives et défenſives, incapable de réſiſter aux rigueurs des ſaiſons, expoſé ſans ceſſe à être dévoré par les bêtes féroces. Pour compenſer la faibleſſe de ſon corps et afin que l'eſpèce ne pérît point, la nature l'a doué d'une intelligence ſupérieure à celle des autres créatures; avantage par lequel il ſe procure artificiellement ce que d'ailleurs la nature paraît lui avoir refuſé. Le plus vil des animaux reſſerre en ſon corps un laboratoire plus artiſtement fabriqué que celui du plus habile chimiſte; il prépare les ſucs qui renouvellent ſon être, qui s'aſſimilent aux parties qui le compoſent et qui prolongent ſon exiſtence. Comment cette organiſation merveilleuſe, et néceſſaire à tous les êtres animés pour leur conſervation,

pourrait-elle émaner d'une cause brute, qui opérerait ses plus grandes merveilles; sans même s'en apercevoir? Il n'en faut pas tant pour confondre notre philosophe et ruiner son systême; l'œil d'un ciron, un brin d'herbe sont suffisans pour lui prouver l'intelligence de l'ouvrier. Je vais plus loin: je crois même qu'en admettant comme lui une première cause aveugle, on pourrait lui démontrer que la génération des espèces deviendrait incertaine, et dégénérerait au hasard en êtres divers et bisarres. Il n'y a donc que les lois immuables d'une nature intelligente, qui dans cette multitude de productions, puissent maintenir invariablement les espèces dans leur entière intégrité. L'auteur tâche en vain de se faire illusion; la vérité plus forte que lui, le contraint de dire (*) que la nature rassemble dans son laboratoire immense des matériaux pour former de nouvelles productions: elle se propose donc une fin; donc elle est intelligente. Pour peu qu'on soit de bonne foi, il est impossible de se refuser à cette vérité; les objections mêmes tirées du mal physique et du mal moral ne sauraient la renverser: l'éternité du monde détruit cette difficulté. La nature est donc sans contredit intelligente, agissant toujours conformément aux lois éternelles de la pesanteur, du mouvement, de la gravitation etc. qu'elle ne saurait ni détruire, ni changer. Quoique notre raison nous prouve cet être, que nous l'entrevoyions, que nous devinions quelques-unes de ses opérations, jamais nous ne pourrons assez le connaître pour le définir, et tout philosophe qui attaque le fantôme

(*) Part. I, chap. vi.

créé par les théologiens, combat en effet contre la nue d'Ixion, sans effleurer en aucune façon cet être auquel tout l'univers sert de preuve et de témoignage. On sera sans doute bien étonné qu'un philosophe aussi éclairé que notre auteur, s'avise d'accréditer les erreurs anciennes des générations sans germe et par corruption ; il cite Needham, ce médecin anglais, qui trompé par une fausse expérience, crut avoir fait des anguilles. Si de tels faits étaient véritables, ils pourraient convenir aux opérations d'une nature aveugle ; mais ils sont démentis par toutes les expériences. Croirait-on bien encore que le même auteur admet un déluge universel ? absurdité, miracle inadmissible pour un géomètre, et qui ne peut en aucune façon s'ajuster à son systême. Ces eaux qui submergèrent notre globe furent-elles créées exprès ? Quelle masse énorme pour s'élever au-dessus des plus hautes montagnes! Furent-elles depuis anéanties ? Que devinrent-elles ? Quoi ! il ferme les yeux pour ne pas voir un être intelligent, présidant à cet univers, que toute la nature lui annonce, et il croit au miracle le plus opposé à la raison qu'on ait jamais imaginé ? J'avoue que je ne conçois point comment tant de contradictions ont pu se concilier dans une tête philosophique, et comment en composant son ouvrage, l'auteur ne s'en est pas aperçu lui-même. Mais allons plus loin.

Il a presque copié littéralement le systême de la fatalité, tel que Leibnitz l'expose et que Wolff l'a commenté. Je crois, pour bien s'entendre, qu'il faut définir l'idée qu'on attache à la liberté. J'entends par ce mot tout acte de notre volonté qui se détermine

par elle-même et ſans contrainte. Ne penſez pas qu'en partant de ce principe, je me propoſe de combattre en général et en tout point le ſyſtême de la fatalité ; je ne cherche que la vérité, je la reſpecte partout où je la trouve, et je m'y ſoumets quand on me la montre. Pour bien juger de la queſtion, rapportons l'argument principal de l'auteur. Toutes nos idées, dit-il, nous viennent par les ſens et par une ſuite de notre organiſation ; ainſi toutes nos actions ſont néceſſaires. On convient avec lui que nous devons tout à nos ſens comme à nos organes ; mais l'auteur devait s'apercevoir que des idées reçues donnent lieu à des combinaiſons nouvelles. Dans la première de ces opérations l'ame eſt paſſive, dans la ſeconde elle eſt active. L'invention et l'imagination travaillent ſur des objets que les ſens nous ont appris à connaître : par exemple, comme lorſque Newton apprit la géométrie, ſon eſprit était patient, il recueillait des notions ; mais lorſqu'il parvint à ſes découvertes étonnantes, il était plus qu'agent, il était créateur. Il faut bien diſtinguer dans l'homme les différentes opérations de l'eſprit, eſclave dans celles où l'impulſion domine, et très-libre dans celles où ſon imagination agit. Je conviens donc avec l'auteur qu'il y a un certain enchaînement de cauſes dont l'influence agit ſur l'homme et le domine par repriſes. L'homme reçoit en naiſſant ſon tempérament, ſon caractère, avec le germe de ſes vices et de ſes vertus, une portion d'eſprit qu'il ne peut ni reſſerrer ni étendre, des talens ou du génie, ou de la peſanteur et de l'incapacité. Auſſi ſouvent que nous nous laiſſons emporter à la fougue de nos paſſions, la

fatalité,

fatalité, victorieuse de notre liberté, triomphe; aussi souvent que la force de la raison dompte ces passions: la liberté l'emporte. Mais l'homme n'est-il pas très-libre, quand on lui propose différens partis, qu'il examine, qu'il penche vers l'un ou vers l'autre, et qu'enfin il se détermine par son choix? L'auteur me répondra sans doute que la nécessité dirige ce choix. Je crois entrevoir dans cette réponse un abus du terme de nécessité confondu avec ceux de cause, de motif, de raison. Sans doute que rien n'arrive sans cause, mais toute cause n'est pas nécessaire. Sans doute qu'un homme qui n'est pas insensé, se déterminera par des raisons relatives à son amour-propre; je le répète, il ne serait pas libre, mais fou à lier, s'il agissait autrement. Il en est donc de la liberté, comme de la sagesse, de la raison, de la vertu, de la santé, qu'aucun mortel ne possède parfaitement, mais par intervalles. Nous sommes, en quelques articles, patiens sous l'empire de la fatalité, et en quelques autres, agens indépendans et libres. Tenons-nous-en à Locke. Ce philosophe est très-persuadé que lorsque sa porte est fermée, il n'est pas le maître d'en sortir; mais que lorsqu'elle est ouverte, il est libre d'agir comme bon lui semble. Plus on quintessencie cette matière, plus elle s'embrouille; on parvient à force de raffinemens à la rendre si obscure, qu'on ne s'entend plus soi-même; il est sur-tout fâcheux pour les partisans du fatalisme que leur vie aetive se trouve sans cesse en contradiction avec les principes de leur spéculation. L'auteur du *systême de la nature*, après avoir épuisé tous les argumens que son imagination lui fournit, pour prouver qu'une nécessité fatale

enchaîne et dirige abſolument les hommes dans toutes leurs actions, devait donc en conclure que nous ne ſommes que des eſpèces de machines, ou ſi vous voulez des marionnettes, mues par les mains d'un agent aveugle. Cependant il s'emporte contre les prêtres, contre les gouvernemens et contre l'éducation ; il croit donc que les hommes qui occupent ces emplois ſont libres, en leur prouvant qu'ils ſont des eſclaves. Quelle abſurdité ! quelle contradiction ! Si tout eſt mu par des cauſes néceſſaires, les avis, les inſtructions, les lois, les peines, les récompenſes deviennent auſſi ſuperflues qu'inutiles ; c'eſt dire à un homme enchaîné, briſe tes liens ; autant vaudrait-il ſermonner un chêne, pour le perſuader de ſe transformer en oranger. Mais l'expérience nous prouve que l'on peut parvenir à corriger les hommes ; il faut donc de néceſſité en conclure qu'ils jouiſſent au moins en partie de la liberté. Tenons-nous-en aux leçons de cette expérience, et n'admettons point un principe que nous contrediſons ſans ceſſe par nos actions. Du principe de la fatalité réſultent les plus funeſtes conſéquences pour la ſociété : en l'admettant, Marc-Aurèle et Catilina, le Préſident de Thou et Ravaillac feraient égaux en mérite. Il ne faudrait conſidérer les hommes que comme des machines, les unes faites pour le vice, les autres pour la vertu, incapables de mériter ou de démériter par elles-mêmes, et par conſéquent d'être punies ou récompenſées ; ce qui ſappe la morale, les bonnes mœurs, et les fondemens ſur leſquels la ſociété eſt établie. Mais d'où vient cet amour que généralement tous les hommes ont pour la liberté ? Si c'était un être idéal, d'où le

connaîtraient-ils ? Il faut donc qu'ils en ayent fait l'expérience, qu'ils l'ayent sentie; il faut donc qu'elle existe réellement, ou il ferait improbable qu'ils pussent l'aimer. Quoi qu'en disent Calvin, Leibnitz, les Arminiens et l'auteur du *système de la nature*, ils ne persuaderont jamais à personne que nous sommes des roues à moulin, qu'une cause nécessaire et irrésistible fait mouvoir au gré de son caprice. Toutes ces fautes dans lesquelles notre auteur est tombé, viennent de la fureur de l'esprit systématique; il s'est prévenu pour ses opinions; il a rencontré des phénomènes, des circonstances et des morceaux de détail qui cadraient bien avec son principe; mais en généralisant ses idées, il a trouvé d'autres combinaisons et des vérités d'expérience qui lui étaient contraires; pour ces dernières, à force de les tordre et de leur faire violence, il les a ajustées le mieux qu'il a pu avec le reste de son systême. Il est certain qu'il n'a négligé aucune des preuves qui peuvent fortifier le dogme de la fatalité, et en même temps il est clair qu'il le dément dans tout le cours de son ouvrage. Pour moi, je pense que dans un cas pareil, un véritable philosophe doit sacrifier son amour-propre à l'amour de la vérité.

Mais passons à l'article qui regarde la religion. On pourrait accuser l'auteur de sécheresse d'esprit et sur-tout de mal-adresse, parce qu'il calomnie la religion chrétienne, en lui imputant des défauts qu'elle n'a pas. Comment peut-il dire avec vérité que cette religion est cause de tous les malheurs du genre humain ? Pour s'exprimer avec justesse, il aurait pu dire simplement que l'ambition et l'intérêt des

hommes se servent du prétexte de cette religion pour troubler le monde et contenter les passions. Que peut-on reprendre de bonne foi dans la morale contenue dans le décalogue ? N'y eût-il dans l'évangile que ce seul précepte : „ Ne faites pas aux autres „ ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse ", on serait obligé de convenir que ce peu de mots renferme la quintessence de toute morale. Et le pardon des offenses, et la charité et l'humanité ne furent-elles pas prêchées par Jesus dans son excellent sermon de la montagne ? Il ne fallait donc pas confondre la loi avec l'abus, les choses écrites et les choses qui se pratiquent, la véritable morale chrétienne avec celle que les prêtres ont dégradée. Comment donc peut-il charger la religion chrétienne en elle-même d'être la cause de la dépravation des mœurs ? Mais l'auteur pourrait accuser les ecclésiastiques de substituer la foi aux vertus de la société, des pratiques extérieures aux bonnes œuvres, des expiations légères aux remords de la conscience, des indulgences qu'ils vendent, à la nécessité de s'amender ; il pouvait leur reprocher d'absoudre du serment, de contraindre et de violenter les consciences. Ces abus criminels méritent qu'on s'élève contre ceux qui les introduisent et contre ceux qui les autorisent : mais de quel droit le peut-il faire, lui qui suppose les hommes machines ? Comment peut-il reprendre une machine tonsurée, que la nécessité a forcée de tromper, de friponner, et de se jouer insolemment de la crédulité du vulgaire ?

Mais fesons un moment trève avec le système de

la fatalité, et prenons les choſes comme elles ſont réellement dans le monde. L'auteur devrait ſavoir que la religion, les lois, un gouvernement quelconque, n'empêcheront jamais que les Etats ne contiennent plus ou moins de ſcélérats dans le grand nombre des citoyens qui les compoſent: par-tout la groſſe maſſe du peuple eſt peu raiſonnable, facile à ſe livrer au torrent des paſſions, et plus encline au vice que portée au bien; tout ce qu'on peut attendre d'un bon gouvernement, c'eſt que les grands crimes y ſoient plus rares que dans un mauvais. Notre auteur devrait ſavoir que des exagérations ne ſont pas des raiſons, que des calomnies décréditent un philoſophe comme un auteur qui ne l'eſt pas, et que lorſqu'il ſe fâche, ce qui lui arrive parfois, on pourrait lui appliquer ce que Ménippe dit à Jupiter: „Tu prends ton foudre, „ tu as donc tort". Il n'y a ſans doute qu'une morale; elle contient ce que les individus ſe doivent réciproquement, elle eſt la baſe de la ſociété; ſous quelque gouvernement, de quelque religion qu'on ſoit, elle doit être la même; celle de l'évangile, priſe dans toute ſa pureté, ſerait utile par ſa pratique. Mais ſi nous admettons le dogme du fataliſme, il n'y a plus ni morale, ni vertu, et tout l'édifice de la ſociété s'écroule. Il eſt inconteſtable que le but de notre auteur eſt de renverſer la religion; mais il a choiſi la route la plus détournée et la plus difficile pour y parvenir. Voici, ce me ſemble, la marche la plus naturelle qu'il devait ſuivre: attaquer la partie hiſtorique de la religion, les fables abſurdes ſur leſquelles on a bâti ſon édifice, les traditions

plus absurdes, plus folles, plus ridicules que tout ce que le panagisme débitait de plus extravagant. C'était le moyen de prouver que Dieu n'a point parlé, c'était le moyen de retirer les hommes de leur sotte et stupide crédulité. L'auteur avait encore une voie plus abrégée pour aller à cette même fin. Après avoir étalé les argumens contre l'immortalité de l'ame, que Lucrèce expose avec tant de force dans son troisième livre, il devait en conclure, que tout finissant pour l'homme avec cette vie, et ne lui restant nul objet de crainte, ni d'espérance après sa mort, il ne peut subsister par conséquent aucun rapport entre lui et la divinité, qui ne peut ni le punir, ni le récompenser. Sans ce rapport il n'y a plus ni culte, ni religion, et la divinité ne devient pour l'homme qu'un objet de spéculation et de curiosité. Mais que de singularités et de contradictions dans l'ouvrage de ce philosophe. Après avoir laborieusement rempli deux volumes de preuves de son systême (*), il avoue qu'il y a peu d'hommes capables de l'embrasser et de s'y fixer. On croirait donc, qu'aussi aveugle qu'il suppose la nature, il agit sans cause, et qu'une nécessité irrésistible lui fait composer un ouvrage capable de le précipiter dans les plus grands périls, sans que lui ni personne en puissent jamais recueillir le moindre fruit.

Venons-en à présent aux souverains, que l'auteur a singulièrement pris à tâche de décrier; j'ose l'assurer que jamais les ecclésiastiques n'ont dit aux princes les sottises qu'il leur prête. S'il leur arrive

(*) Tome II, chap. xiij.

de qualifier les rois d'images de la divinité, c'eſt ſans doute dans un ſens très-hyperbolique, quoique l'intention ſoit de les avertir par cette comparaiſon de ne point abuſer de leur autorité, d'être juſtes et bienfeſans, ſelon l'idée vulgaire qu'on ſe forme de la divinité chez toutes les nations. L'auteur ſe figure qu'il ſe fait des traités entre les ſouverains et les eccléſiaſtiques, par leſquels les princes promettent d'honorer et d'accréditer le clergé, à condition qu'il prêche la ſoumiſſion aux peuples; j'oſe l'aſſurer que c'eſt une idée creuſe, que rien n'eſt plus faux ni plus ridiculement imaginé que ce ſoi-diſant pacte. Il eſt très-probable que les prêtres tâchent d'accréditer cette opinion, pour ſe faire valoir et pour jouer un rôle; il eſt certain que des ſouverains par leur crédulité, leur ſuperſtition, leur ineptie, et leur aveuglement pour l'égliſe donnent lieu de les ſoupçonner d'une pareille intelligence; mais tout dépend effectivement du caractère du prince. Lorſqu'il eſt faible et bigot, les eccléſiaſtiques prévalent; s'il a le malheur d'être incrédule, les prêtres cabalent contre lui, et faute de mieux, calomnient et noirciſſent ſa mémoire.

Je paſſe encore ces petites bévues aux préjugés de l'auteur; mais comment peut-il accuſer les rois d'être la cauſe de la mauvaiſe éducation de leurs ſujets? Il s'imagine que c'eſt un principe de politique, qu'il vaut mieux qu'un gouvernement commande à des ignorans qu'à une nation éclairée. Cela ſent un peu les idées d'un recteur de collége, qui reſſerré dans un petit cercle de ſpéculations, ne connaît ni le monde, ni les gouvernemens, ni les élémens de

la politique. Sans doute que tous les gouvernemens des peuples civilisés veillent à l'instruction publique. Que font donc ces colléges, ces académies, ces universités dont l'Europe fourmille, si ce ne sont pas des établissemens destinés à instruire la jeunesse? Mais prétendre que dans un vaste Etat un prince réponde de l'éducation que chaque père de famille donne à ses enfans, c'est la prétention la plus ridicule que l'on ait jamais formée. Il ne faut pas qu'un souverain fouille dans l'intérieur des familles et qu'il se mêle de ce qui se fait dans les maisons des particuliers, où il n'en peut résulter que la tyrannie la plus odieuse. Notre philosophe écrit ce qui se présente au bout de sa plume, sans en examiner les conséquences; et il a de l'humeur assurément, lorsqu'il qualifie poliment les cours de foyers, de la corruption publique: en vérité j'en suis honteux pour la philosophie. Comment peut-on exagérer à ce point? Comment peut-on dire de telles sottises? Un esprit moins véhément, un sage se serait contenté de remarquer que plus les sociétés sont nombreuses, et plus les vices y sont raffinés, plus les passions ont occasion de se déployer, plus elles agissent. On passerait la comparaison du foyer à Juvenal, ou à quelque satyrique de profession, mais à un philosophe.... je n'en dis pas davantage. Si notre auteur avait été six mois syndic dans la petite ville de Pau dans le Béarn, il apprécierait mieux les hommes qu'il n'apprendra jamais à les connaître par ses vaines spéculations. Comment peut-il s'imaginer que les souverains encouragent leurs sujets au crime, et quel bien leur reviendrait-il de se mettre dans la nécessité de

punir les malfaiteurs? Il arrive fans doute de loin à loin que quelques fcélérats échappent à la rigueur des lois; mais jamais cela ne provient d'un deffein fixe d'encourager les attentats par l'efpérance de l'impunité; il faut attribuer ces fortes de cas à la trop grande indulgence du prince. Il arrive fans doute dans tout gouvernement que des coupables, par intrigue, par corruption, ou par l'appui de protecteurs puiffans, trouvent le moyen de fe fouftraire aux punitions qu'ils ont méritées; mais pour arrêter ces fortes de manéges, d'intrigues, de corruptions, il faudrait qu'un prince poffédât l'omnifcience que les théologiens attribuent à Dieu. En fait de gouvernement, notre auteur bronche à chaque pas; il s'imagine que la néceffité et la misère provoquent les hommes aux plus grands crimes. Ce n'eft point cela. Il n'y a aucun pays où tout homme qui n'eft ni pareffeux ni fainéant ne trouve fuffifamment par fon travail de quoi fubfifter. Dans tous les Etats l'efpèce la plus dangereufe eft celle des diffipateurs et des prodigues; leurs profufions épuifent en peu de temps leurs reffources; ce qui les réduit à des extrémités fâcheufes, qui les forcent enfuite à recourir aux expédiens les plus bas, les plus odieux, les plus infâmes. La troupe de Catilina, les adhérens de Jules César, les frondeurs que le Cardinal de Retz avait ameutés, ceux qui s'attachèrent à la fortune de Cromwel, étaient tous gens de cette efpèce, qui ne pouvaient s'acquitter de leurs dettes, ni réparer leur fortune délabrée qu'en bouleverfant l'Etat dont ils étaient citoyens. Dans les premières familles d'un Etat les prodigues

friponnent et cabalent; chez le peuple, les dissipateurs et les paresseux finissent par devenir brigands, et par commettre les attentats les plus énormes contre la sûreté publique. Après que l'auteur a prouvé évidemment qu'il ne connaît ni les hommes ni comment il faut les gouverner, il répète les déclamations des satyres de Boileau contre Alexandre le grand, il fait des sorties contre Charles-Quint et son fils Philippe II, quoiqu'on s'aperçoive à ne s'y point tromper, qu'il en veut à Louis XIV. De tous les paradoxes que les soi-disant philosophes de nos jours soutiennent avec le plus de complaisance, celui d'avilir les grands hommes du siècle passé paraît leur tenir le plus à cœur. Quelle réputation leur reviendra-t-il d'exagérer les fautes d'un roi qui les a effacées à force de gloire et de grandeur? Les fautes de Louis XIV d'ailleurs sont connues, et ces soi-disant philosophes n'ont pas seulement le petit avantage d'être les premiers à les découvrir. Un prince qui ne régnera que huit jours, en commettra sans doute; à plus forte raison un monarque qui a passé soixante années de sa vie sur le trône. Si vous voulez vous ériger en juge impartial, et que vous examiniez la vie de ce grand prince, vous serez obligé de convenir qu'il a fait plus de bien que de mal dans son royaume. Il faudrait remplir un volume, si l'on voulait faire son apologie en détail; je me borne ici aux chefs principaux. Attribuez donc, comme de raison, la persécution des huguenots à la faiblesse de son âge, à la superstition dans laquelle il avait été élevé, comme à la confiance imprudente qu'il avait en son confesseur;

mettez l'incendie du Palatinat ſur le compte de l'humeur dure et altière de Louvois ; il ne vous reſtera guère de reproches à lui faire que ſur quelques guerres entrepriſes par vanité ou par eſprit de hauteur. Au reſte, vous ne pouvez lui refuſer d'avoir été le protecteur des beaux arts. La France lui doit ſes manufactures et ſon commerce; elle lui doit de plus l'arrondiſſement de ſes belles frontières et la conſidération dont elle a joui de ſon temps en Europe. Rendez donc hommage à ſes qualités louables et vraiment royales. Quiconque de nos jours veut entamer les ſouverains , doit attaquer leur molleſſe, leur fainéantiſe, leur ignorance; ils ſont la plupart plus faibles qu'ambitieux, et plus vains qu'avides de dominer.

Les véritables ſentimens de l'auteur ſur les gouvernemens ne ſe découvrent que vers la fin de ſon ouvrage; c'eſt-là qu'il nous apprend que ſelon lui les ſujets devraient jouir du droit de dépoſer leurs ſouverains, lorſqu'ils en ſont mécontens. C'eſt pour amener les choſes à ce but qu'il ſe récrie contre ces grandes armées qui pourraient y porter quelque obſtacle ; on croirait lire la fable du loup et du berger de la Fontaine. Si jamais les idées creuſes de notre philoſophe pouvaient ſe réaliſer, il faudrait préalablement refondre les formes de gouvernement dans tous les Etats de l'Europe, ce qui lui paraît une bagatelle; il faudrait encore, ce qui me paraît impoſſible, que ces ſujets érigés en juges de leur maître fuſſent et ſages et équitables; que les aſpirans au trône fuſſent ſans ambition; que ni l'intrigue, ni la cabale, ni un eſprit d'indépendance ne puſſent

prévaloir ; il faudrait encore que la race détrônée fût totalement extirpée, où ce feraient des alimens de guerres civiles, et des chefs de partis toujours prêts à se mettre à la tête des factions, pour troubler l'État. Il résulterait encore, en conséquence de cette forme de gouvernement, que les candidats et les prétendans au trône remueraient continuellement, animeraient le peuple contre le prince, et fomenteraient des séditions et des révoltes, à la faveur desquelles ils se flatteraient d'élever leur fortune et de parvenir à la domination, de sorte qu'un gouvernement pareil serait sans cesse exposé à des guerres intestines, mille fois plus dangereuses que les guerres étrangères. C'est pour éviter de semblables inconvéniens que l'ordre de succession a été adopté et établi dans plusieurs États de l'Europe. On s'est aperçu du trouble que les élections entraînent après elles, et l'on a craint, comme de raison, que des voisins jaloux ne profitassent d'une occasion aussi favorable pour subjuguer ou dévaster le royaume. L'auteur pouvait facilement s'éclaircir sur les conséquences de ses principes ; il n'avait qu'à jeter un coup-d'œil sur la Pologne, où chaque élection de Roi est l'époque d'une guerre civile et étrangère.

C'est une grande erreur de croire que dans les choses humaines il puisse se rencontrer des perfections ; l'imagination peut se forger de telles chimères, mais elles ne seront jamais réalisées. Depuis que le monde dure, les nations ont essayé de toutes les formes de gouvernement, les histoires en fourmillent ; mais il n'en est aucun qui ne soit sujet à des inconvéniens : la plupart des peuples ont cependant

autorisé l'ordre de succession des familles régnantes, parce que dans le choix qu'ils avaient à faire, c'était le parti le moins mauvais. Le mal qui résulte de cette institution, consiste en ce qu'il est impossible que dans une famille les talens et le mérite soient transmis sans interruption de père en fils pendant une longue suite d'années, et qu'il arrive que le trône est quelquefois occupé par des princes indignes de le remplir. Dans ce cas même reste la ressource d'habiles ministres, qui peuvent réparer par leur capacité ce que l'ineptie du souverain gâterait sans doute. Le bien qui suit évidemment de cet arrangement, consiste en ce que des princes nés sur le trône ont moins de morgue et de vanité que des nouveaux parvenus, qui enflés de leur grandeur et dédaignant ceux qui furent leurs égaux, se complaisent à leur faire sentir en toute occasion leur supériorité. Mais observez sur-tout qu'un prince qui est sûr que ses enfans lui succéderont, croyant travailler pour sa famille, s'appliquera avec bien plus de zèle au vrai bien de l'Etat qu'il envisage comme son patrimoine; au lieu que dans les Etats électifs les souverains ne pensent qu'à eux, à ce qui peut durer pendant leur vie, et à rien de plus; ils tâchent d'enrichir leur famille, et laissent tout dépérir dans un Etat qui, à leurs yeux, est une possession précaire, à laquelle il faudra renoncer un jour. Si quelqu'un veut s'en convaincre, il n'a qu'à s'informer de ce qui se passe dans les évêchés de l'Allemagne, en Pologne, à Rome même, où les tristes effets de l'élection ne sont que trop évidens. Quelque parti qu'on prenne dans ce monde, il se trouve sujet à

du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile et pour Homère, et plus que tout cela une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. Malgré tous ces obstacles, M. de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoiqu'aux dépens de sa fortune et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. de Voltaire, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations : mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie, aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder. Aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font. On ne le connaît dans la Henriade qu'en qualité de poëte; mais il est philosophe profond et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à César ou bien à Alexandre de conquérir le monde entier. Il faut beaucoup de talens et beaucoup d'application pour s'assujettir quelque petit terrain; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils

qu'à

qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés. Les petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies; et comme dans les gouvernemens aristocratiques, il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont concentré en eux les sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur temps, M. de Voltaire l'est aujourd'hui; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité, et depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie, la force de son génie a tout soumis.

Quiconque a la connaissance du monde, et quiconque a lu les ouvrages de M. de Voltaire, concevra sans peine que l'envie ne pouvait l'épargner: un mérite supérieur joint à une vaste réputation révoltent d'ordinaire les demi-savans, les amphibies d'érudition et d'ignorance: ces misérables étant eux-mêmes sans talens, maltraitent fièrement ceux qu'ils pensent leur être inférieurs, et persécutent opiniâtrément ceux dont l'éclatante lumière les éclipse. Aussi tout ce qu'ont pu la malice et la calomnie, l'ingratitude et la haine, s'est ligué contre M. de Voltaire; il n'y a aucune sorte de persécution qu'il n'ait soufferte, et des magistrats qui pour le soin de leur propre gloire auraient dû le protéger, l'ont abandonné lâchement à la haine de ceux que leurs crimes ont rendus ses ennemis.

Malgré une vingtaine de ſciences qui partagent M. de Voltaire, malgré ſes fréquentes infirmités, et les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit ſa Henriade à un point de maturité où je ne ſache pas qu'aucun poëme ſoit jamais parvenu.

On trouve toute la ſageſſe imaginable dans la conduite et dans l'économie de la Henriade. L'auteur a profité des reproches qu'on a faits à Homère et à Virgile. Les chants de l'Iliade ont peu ou point de connexion les uns avec les autres ; ce qui leur a mérité le nom de rapſodies. Dans la Henriade on trouve une liaiſon intime entre tous les chants ; ce n'eſt qu'un même ſujet diviſé par l'ordre des temps en dix actions principales Le dénouement de la Henriade eſt naturel ; c'eſt la converſion de Henri IV et ſon entrée à Paris qui mettent fin aux guerres civiles des ligueurs qui troublaient la France, et en cela le poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte latin, qui ne termine pas ſon Enéide d'une manière auſſi intéreſſante qu'il l'avait commencée. Ce ne ſont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme. On dirait que Virgile en a compoſé le premier chant dans la fleur de ſa jeuneſſe, et qu'il a compoſé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante et le feu de l'eſprit à moitié éteint ne permet plus aux guerriers d'être héros ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits Homère et Virgile, c'eſt pourtant toujours une imitation qui ſent l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français eſt infiniment ſupérieur au poëte grec et au poëte latin. Comparez la deſcente

# AVANT-PROPOS

## SUR

## LA HENRIADE DE M. DE VOLTAIRE.

Le poëme de la Henriade eſt connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en ſont faites, l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui ſont aſſez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de Voltaire eſt peut-être l'unique auteur, qui préférant la perfection de ſon art aux intérêts de ſon amour-propre, ne ſe ſoit point laſſé de corriger ſes fautes. Depuis la première édition, où la Henriade parut ſous le titre de Poëme de la ligue, juſqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'eſt toujours élevé d'efforts en efforts juſqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur eſt poſſible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à préſent au public, eſt conſidérablement augmentée par l'auteur ; c'eſt une marque évidente que la fécondité de ſon génie eſt comme une ſource intariſſable, et qu'on peut toujours attendre, ſans ſe tromper, des beautés nouvelles, et quelque choſe de parfait, d'une auſſi excellente plume que l'eſt celle de M. de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poéſie françaiſe eut à ſurmonter, lorſqu'il compoſa ce poëme épique, ſont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe et ceux de ſa propre nation, qui était

choquer aucun lecteur judicieux; tout y eſt ramené au vraiſemblable par le ſyſtême de la religion.

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme ſont nouvelles. Il y a la Politique qui habite au Vatican, le temple de l'Amour, la vraie Religion, les Vertus, la Diſcorde, tous les Vices; tout vit, tout eſt animé par le pinceau de M. de Voltaire; ce ſont autant de tableaux qui ſurpaſſent, au jugement des connaiſſeurs, tout ce qu'a produit le crayon habile de Carache et du Pouſſin.

Il me reſte à préſent à parler de la poëſie du ſtyle, de cette partie qui caractériſe proprement le poëte. Jamais la langue françaiſe n'eut autant de force que dans la Henriade: on y trouve par-tout de la nobleſſe. L'auteur s'élève avec un feu infini juſqu'au ſublime, et il ne s'abaiſſe qu'avec grâce et dignité. Quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les deſcriptions, et quelle nobleſſe dans les détails! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs. C'eſt dans cette peinture de l'eſcrime, dans ces coups portés, parés, rendus et reçus, que M. de Voltaire a trouvé principalement des obſtacles dans le génie de ſa langue; il s'en eſt cependant tiré avec toute la gloire poſſible: il tranſporte le lecteur ſur le champ de bataille, et il vous ſemble plutôt voir un combat qu'en lire la deſcription en vers.

Quant à la ſaine morale, quant à la beauté des ſentimens, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut déſirer. La valeur prudente de Henri IV, ainſi que ſa généroſité et ſon humanité, devraient ſervir d'exemple à tous les rois et à tous les héros, qui ſe

piquent quelquefois mal-à-propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des Etats ou le sort de la guerre à soumis à leur puissance : qu'il leur soit dit en passant que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentimens que l'auteur exprime avec tant de noblesse.

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames,
Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chef-d'œuvres de la Henriade. Ce caractère est tout nouveau; un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie. Un assemblage de vertus aussi rares doit mériter nos suffrages; aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentimens. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidelle et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser par-tout la mort et ne la donner jamais! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle, et il est déplorable pour le bien de l'humanité qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs la Henriade ne respire que l'humanité; cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est sans cesse relevée par M. de Voltaire: il montre un Roi victorieux, qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les alimens nécessaires à la vie de ses habitans désolés

par la famine la plus cruelle; mais d'un autre côté il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux maſſacre de la ſaint Barthélemi et la cruauté inouie avec laquelle Charles IX hâtait lui-même la mort de ſes malheureux ſujets calviniſtes; la ſombre politique de Philippe II, les artifices et les intrigues de Sixte Quint; l'indolence léthargique des Valois et les faibleſſes que l'amour fit commettre à Henri IV, ſont appréciées à leur juſte valeur. M. de Voltaire accompagne tous ces récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeuneſſe et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. Par-tout dans ce poëme l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et leurs ſouverains: il a immortaliſé le nom du Préſident de Harlai, dont la fidélité inviolable pour ſon maître méritait une pareille récompenſe; il en fait autant pour les Conſeillers Briſon, Larchet, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit à l'auteur la réflexion ſuivante;

> Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
> Et qui meurt pour ſon Roi, meurt toujours avec gloire.

Le diſcours de Poitier aux factieux eſt auſſi beau par la juſteſſe des ſentimens que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magiſtrat dans l'aſſemblée de la Ligue. Il s'oppoſe courageuſement au deſſein des rebelles, qui voulaient élire un Roi d'entr'eux; il les renvoie à la domination légitime de leur ſouverain, à laquelle ils voulaient ſe ſouſtraire; il condamne toutes les vertus des

féditieux, en tant que vertus militaires, puifqu'elles devenaient criminelles dès-lors qu'ils en fefaient ufage contre leur Roi. Mais tout ce que je pourrais dire de ce difcours, ne faurait en approcher; il faut le lire avec attention; je ne prétends qu'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

Je paffe à la guerre de religion qui fait le fujet de la Henriade. L'auteur a dû expofer naturellement les abus que les fuperftitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion; car on a remarqué que, je ne fais par quelle fatalité, ces fortes de guerres ont toujours été plus fanglantes, plus opiniâtres que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des fujets ont fufcitées: et comme le fanatifme et la fuperftition ont été de tout temps les refforts de la politique déteftable des grands et des eccléfiaftiques, il fallait néceffairement y oppofer une digue. L'auteur a employé tout le feu de fon imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poéfie, pour mettre devant les yeux de ce fiècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préferver à jamais; il voudrait purifier les foldats et les camps des argumens pointilleux et fubtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des fcolaftiques; il voudrait arracher pour toujours aux hommes le glaive faint qu'ils prennent fur l'autel et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères. En un mot, le bien et le repos de la fociété fait le principal but de ce poëme, et c'eft pourquoi l'auteur avertit fi fouvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatifme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, et ce serait assurément une folie de moins dans le monde; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique qui depuis quelques années prend beaucoup le dessus en Europe; plus on est éclairé et moins on est superstitieux. Le siècle où vivait Henri IV était bien différent. L'ignorance monacale, qui surpassait toute imagination, et la barbarie des hommes (qui ne connaissait d'autre occupation que celle d'aller à la chasse et de s'entretuer) donnait accès aux erreurs les plus palpables. Marie de Médicis et les princes factieux pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, que ces peuples étaient grossiers, aveugles et ignorans.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les sciences, n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux temps de l'Empire Romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguste, tout cet empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitation. Les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaisirs et l'étude à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de Louis le grand, qui peut être égalé sans flatterie à celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement

fut troublé vers la fin par l'afcendant que le père Le Tellier prit fur l'efprit de Louis XIV qui commençait à baiffer ; mais c'eft proprement l'ouvrage d'un particulier, et l'on n'en faurait charger ce fiècle, d'ailleurs fi fécond en grands hommes, que par une injuftice manifefte.

Les fciences ont ainfi toujours contribué à humanifer les hommes, en les rendant plus doux, plus juftes et moins portés aux violences : elles ont pour le moins autant de part que les lois au bien de la fociété et au bonheur des peuples. Cette façon de penfer aimable et douce fe communique infenfiblement, de ceux qui cultivent les arts et les fciences, au public et au vulgaire ; elle paffe de la cour à la ville, et de la ville dans les provinces. On voit alors avec évidence que la nature ne nous forme point affurément pour que nous nous exterminions dans le monde, mais pour que nous nous affiftions dans nos communs befoins ; que le malheur, les infirmités et la mort nous pourfuivent fans ceffe, et que c'eft une démence extrême de multiplier les caufes de nos mifères et de notre deftruction. On reconnaît, malgré la différence des conditions, l'égalité que la nature a mife entre nous, la néceffité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation, de quelque opinion que nous foyons ; que l'amitié et la compaffion font des devoirs univerfels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel eft le véritable ufage des fciences, et voilà par conféquent la règle de l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'ufage parmi nous. M. de Voltaire, qui

embraſſe toutes ces ſciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus grande, qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, et le déſir que j'ai eu toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'ont déterminé à procurer cette édition au public; je l'ai rendue auſſi digne qu'il m'a été poſſible de M. de Voltaire et de ſes lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'eſtime à cet admirable auteur, c'était en quelque façon honorer notre ſiècle, et que du moins la poſtérité ſe redirait d'âge en âge, que ſi notre ſiècle a produit des hommes célèbres, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talens diſtinguaient du vulgaire et même des grands hommes.

# DISSERTATION

## SUR

## L'INNOCENCE DES ERREURS

## DE L'ESPRIT.

MONSIEUR, je me crois obligé de vous rendre raison de mon loisir et de l'usage que je fais de mon temps. Vous connaissez le goût que j'ai pour la philosophie ; c'est une passion chez moi ; elle accompagne fidellement tous mes pas. Quelques amis qui connaissent en moi ce goût dominant, soit pour s'y accommoder, soit qu'ils y trouvent plaisir eux-mêmes, m'entretiennent souvent sur des matières spéculatives de physique, de métaphysique, ou de morale. Nos conversations sont d'ordinaire peu remarquables, parce qu'elles roulent sur des sujets connus, ou qui sont au-dessous de l'œil éclairé des savans. La conversation que j'eus hier au soir avec Philante, me parut plus digne d'attention ; elle portait sur un sujet qui intéresse et partage presque tout le genre humain. Je pensai d'abord à vous ; il me sembla que je vous devais cette conversation ; je montai incontinent dans ma chambre au retour de la promenade ; les idées toutes fraîches et l'esprit plein de notre discours, je le couchai par écrit le mieux qu'il me fut possible. Je vous prie, Monsieur, de m'en dire votre sentiment, et si je suis assez heureux pour l'avoir rencontré, votre sincérité sera le salaire de mes peines ; je me trouverai richement récompensé, si mon travail ne vous est pas désagréable.

Il fesait hier le plus beau temps du monde : le soleil brillait d'un feu plus beau qu'à l'ordinaire : le ciel était si serein, qu'on n'apercevait aucun nuage à la plus grande distance ; j'avais passé toute la matinée à l'étude, et pour me délasser du travail, je fis une partie de promenade avec Philante ; nous nous entretînmes assez long-temps du bonheur dont jouissent les hommes, et de l'insensibilité de la plupart, qui ne goûtent point les douceurs d'un beau soleil et d'un air pur et tranquille. De considérations en considérations, nous nous aperçûmes que notre discours avait infiniment allongé notre promenade et qu'il était temps de rebrousser chemin pour arriver au logis avant l'obscurité. Philante, qui l'observa le premier, m'en fit la guerre ; je me défendis en lui disant que sa conversation me paraissait si agréable, que je ne comptais pas les momens lorsque je me trouvais avec lui, et que j'avais cru qu'il était assez temps de penser à notre retour, lorsqu'on verrait baisser le soleil. Comment! baisser le soleil ? repartit-il. Etes-vous copernicien ? et vous accommodez-vous aux façons populaires de s'exprimer, et aux erreurs de Tycho Brahé ? Tout doucement, lui repartis-je, vous allez bien vîte. D'abord il ne s'agissait point ici de philosophie dans une conversation familière, et si j'ai failli en péchant contre Copernic, ma faute doit m'être aussi facilement pardonnée qu'à Josué, qui fait arrêter le soleil dans sa course, et qui étant divinement inspiré, devait bien être au fait des secrets de la nature. Josué parlait dans ce moment comme le peuple, et moi je parle à un homme éclairé, qui m'entend également bien, d'une ou

d'autre manière ; mais puisque vous attaquez ici Tycho Brahé, souffrez que pour un moment je vous attaque à mon tour. Il paraît que votre zèle pour Copernic est bien animé ; vous lancez d'abord des anathèmes contre tous ceux qui se trouvent d'un sentiment contraire au sien. Je veux croire qu'il a raison ; mais cela est-il bien sûr ? Quel garant en avez-vous ? Est-ce que la nature, est-ce que son auteur vous ont révélé quelque chose sur infaillibilité de Copernic ? Quant à moi, je ne vois qu'un systême, c'est-à-dire l'arrangement des visions de Copernic, ajustées sur les opérations de la nature. Et moi, reprit Philante en s'échauffant, j'y vois la vérité. La vérité, et qu'appelez-vous la vérité ? C'est, dit-il, l'évidence réelle des êtres et des faits. Et connaître la vérité ? continuai-je. C'est, me répondit-il, être parvenu à trouver un rapport exact entre les êtres qui existent réellement ou qui ont existé, avec nos idées, entre les faits passés ou présens et les notions que nous en avons. Suivant cela, mon cher Philante, nous pouvons peu nous flatter de connaître des vérités : elles sont presque toutes douteuses, lui dis-je, et il n'y a, selon la définition que vous venez de me faire vous-même, il n'y a que deux ou trois vérités tout au plus qui soient incontestables. Le rapport des sens, qui est ce que nous avons presque de plus sûr, n'est point exempt d'incertitudes. Nos yeux nous trompent, lorsqu'ils nous peignent ronde de loin une tour que nous trouvons quarrée en en approchant. Nous croyons quelquefois entendre des sons, qui n'ont lieu que dans notre imagination, et qui ne consistent que dans une impression sourde

faite ſur nos oreilles. L'odorat n'eſt pas moins infidelle que les autres ſens ; il ſemble quelquefois qu'on ſente des odeurs de fleurs dans des prairies ou dans des bois , qui n'y ſont pas cependant ; et à préſent que je vous parle, je m'aperçois au ſang qui coule de ma main qu'un moucheron m'a piqué ; la chaleur du diſcours m'a rendu inſenſible à cette douleur , l'attouchement m'a fait faux bond. Si donc ce que nous avons de moins douteux , l'eſt ſi fort , comment pouvez-vous parler avec tant de certitude des matières abſtraites de la philoſophie ? C'eſt, repartit Philante, qu'elles ſont évidentes , et que le ſyſtême de Copernic eſt confirmé par l'expérience : les révolutions des planètes y ſont marquées avec une préciſion admirable , les éclipſes y ſont calculées avec une juſteſſe merveilleuſe ; enfin ce ſyſtême explique parfaitement l'énigme de la nature. Mais que diriez-vous , repartis-je , ſi je vous feſais voir un ſyſtême très-différent aſſurément du vôtre , et qui par un principe évidemment faux explique les mêmes merveilles que celui de Copernic ? Je vous attends aux erreurs des Malabares , reprit Philante. C'eſt justement de leur montagne que j'allais vous parler ; mais erreur tant qu'il vous plaira , ce ſyſtême , mon cher Philante , explique parfaitement bien les opérations aſtronomiques de la nature ; et il eſt étonnant , que partant d'un point auſſi abſurde que l'eſt celui de ſuppoſer le ſoleil uniquement occupé à faire le tour d'une grande montagne qui ſe trouve dans le pays de ces barbares , ces aſtronomes aient pu ſi bien prédire les mêmes révolutions et les mêmes éclipſes que votre Copernic : l'erreur des Malabares eſt

groſſière, celle de Copernic eſt peut-être moins ſenſible. Peut-être verra-t-on un jour quelque nouveau philoſophe dogmatiſer du haut de ſa gloire, et tout bouffi d'arrogance, (de quelque découverte peu importante et toujours ſuffiſante pour ſervir de baſe à un nouveau ſyſtême,) traiter les coperniciens et les newtoniens comme un petit eſſaim de miſérables qui ne méritent pas qu'on relève leurs erreurs. Il eſt vrai, dit Philante, que les nouveaux philoſophes ont eu de tout temps le droit de triompher des anciens. Deſcartes foudroya les ſaints de l'école, et il fut foudroyé à ſon tour par Newton, et celui-ci n'attend qu'un ſucceſſeur pour ſubir le même ſort. Ne ſerait-ce point, repris-je, qu'il ne faut que de l'amour-propre pour faire un ſyſtême? De cette haute idée de ſon mérite naît un ſentiment d'infaillibilité: alors le philoſophe forge ſon ſyſtême. Il commence par croire aveuglément ce qu'il veut prouver; il cherche des raiſons pour y donner un air de vraiſemblance, et de là une ſource intariſſable d'erreurs. Il devrait tout au contraire commencer par remonter, au moyen de pluſieurs obſervations, de conſéquences en conſéquences, et voir ſimplement à quoi elles aboutiraient, et ce qui en réſulterait: on en croirait moins et on apprendrait ſavamment à douter, en ſuivant les pas timides de la circonſpection. Il vous faudrait des anges pour philoſopher, me dit vivement Philante; car où trouver un homme ſans prévention et parfaitement impartial? Ainſi, lui dis-je, l'erreur eſt notre partage. A Dieu ne plaiſe! reprit mon ami, nous ſommes faits pour la vérité. Je vous prouverai bien le

parle des vérités évidentes, certaines et irrévocables. A prendre les choses dans un sens philosophique, nous ne connaissons rien du tout; nous nous doutons de certaines vérités, nous nous en formons une notion vague, et nous modifions par les organes de la voix de certains sons que nous appelons des termes scientifiques, dont le résonnement contente nos oreilles, que notre esprit croit comprendre, et qui bien pris, n'offrent à l'imagination que des idées confuses et embrouillées; de sorte que notre philosophie se réduit à l'habitude que nous nous fesons de nous servir d'expressions obscures, de termes que nous ne comprenons guères; et à une profonde méditation sur des effets dont les causes nous restent bien inconnues et bien cachées. L'amas pitoyable de ces rêveries est honoré du beau nom d'excellente philosophie, que l'auteur annonce avec l'arrogance d'un charlatan, comme la découverte la plus rare, et la plus utile au genre-humain. La curiosité vous pousse-t-elle à vous informer de cette découverte? vous croyez trouver des choses: quelle injustice de vous y attendre? Non, cette découverte si rare, si précieuse ne consiste que dans la composition d'un nouveau mot plus barbare qu'aucun de ceux qui ont jamais paru: ce nouveau mot, selon notre charlatan, explique merveilleusement certaine vérité ignorée, et vous la montre plus brillante que le jour. Voyez, examinez, dépouillez son idée de l'appareil des termes qui la couvraient; il ne vous en reste rien; même obscurité, mêmes ténèbres. C'est une décoration qui disparaît, et qui détruit avec soi les prestiges de l'illusion. La véritable connaissance de la vérité doit être

bien différente de celle que je viens de vous présenter; il faudrait pouvoir indiquer toutes les causes; il faudrait, en remontant jusqu'aux premiers principes, les connaître et en développer l'essence. C'est ce que Lucrèce sentait bien, et ce qui fesait dire à ce poëte philosophe: *Felix, qui potuit rerum cognoscere causas!* Le nombre des premiers principes des êtres et les ressorts de la nature sont ou trop immenses ou trop petits pour être aperçus et connus des philosophes: de là viennent ces disputes sur les atomes, sur la matière divisible à l'infini, sur le plein ou sur le vide, sur le mouvement, sur la manière dont le monde est gouverné: tout autant de questions très-épineuses et que nous ne résoudrons jamais. Il semble que l'homme s'appartienne; il me paraît que je suis maître de ma personne, que je m'approfondis, que je me connais: mais je m'ignore; il n'est pas décidé encore si je suis une machine, un automate remué par les mains du créateur, ou si je suis un être libre et indépendant de ce créateur; je sens que j'ai la faculté de me mouvoir, et je ne sais point ce que c'est que le mouvement, si c'est un accident, ou si c'est une substance. Un docteur vient crier que c'est un accident, l'autre jure que c'est une substance: ils se disputent, les courtisans en rient, les idoles de la terre les méprisent, et le peuple les ignore, eux et le sujet de leurs querelles. Ne vous paraît-il point que c'est mettre la raison hors de la sphère de son activité, que de l'employer à des matières si incompréhensibles et si abstraites? Il me semble que notre esprit n'est pas capable de ces vastes connaissances:

il en eſt de nous comme des hommes qui voguent le long des côtes ; ils imaginent que c'eſt le continent qui ſe remue, et ne croient point ſe remuer eux-mêmes ; il en eſt pourtant tout autrement, le rivage eſt inébranlable, et ce ſont eux qui ſont pouſſés par le vent. Notre amour propre nous ſéduit toujours ; nous donnons à toutes les choſes que nous ne pouvons pas comprendre l'épithète d'obſcures, et tout devient inintelligible, dès qu'il eſt hors de notre portée ; c'eſt cependant la nature de notre eſprit qui nous rend incapables de grandes connaiſſances. Il y a des vérités éternelles, cela eſt inconteſtable : mais pour bien comprendre ces vérités, pour en connaître juſqu'aux moindres raiſons, il faudrait un million de fois plus de mémoire que n'en a l'homme ; il faudrait pouvoir ſe livrer entièrement à la connaiſſance d'une vérité ; il faudrait une vie de Méthuſalem, et plus longue encore, une vie ſpéculative, fertile en expériences ; il faudrait enfin une attention dont nous ne ſommes pas capables. Jugez après cela ſi l'intention du créateur a été de nous rendre des gens bien habiles : car voilà les empêchemens qui ſemblent émaner de ſa volonté, et l'expérience nous fait connaître que nous avons peu de capacité, peu d'application, que notre génie n'eſt pas aſſez tranſcendant pour pénétrer les vérités, et que nous n'avons pas une mémoire aſſez vaſte et aſſez ſûre pour la charger de toutes les connaiſſances néceſſaires à cette belle et pénible étude. Il ſe trouve encore un autre obſtacle qui nous empêche de parvenir à la connaiſſance de la vérité, dont les hommes ont embarraſſé leur chemin, comme ſi ce chemin

était trop aifé par lui-même. Cet obftacle confifte dans les préjugés de l'éducation. La plus grande partie des hommes eft dans des principes évidemment faux, leur phyfique eft très-fautive, leur métaphyfique ne vaut rien, leur morale confifte dans un intérêt fordide, dans un attachement fans bornes aux biens de la terre; ce qui eft chez eux une grande vertu, c'eft une fage prévoyance qui les fait fonger à l'avenir, et qui pourvoit de loin à la fubfiftance de leur famille. Vous jugez bien que la logique de ces fortes de gens eft fortable au refte de leur philofophie: auffi eft-elle pitoyable; l'art de raifonner chez eux confifte à parler feuls, à décider de tout, et à ne point fouffrir de réplique. Ces petits législateurs de famille s'intriguent d'abord extrêmement des idées qu'ils veulent imprimer à leur progéniture; père, mère, parens travaillent à éternifer leurs erreurs: au fortir du berceau, on prend bien de la peine pour donner aux enfans une idée du moine bourru et du loup-garou. Ces belles connaiffances font à l'ordinaire fuivies d'autres qui les valent: l'école y contribue de fon côté; il vous faut paffer par les vifions de Platon pour arriver à celles d'Ariftote, et d'un faut on vous initie aux myftères des tourbillons. Vous fortez de l'école la mémoire bien chargée de mots, l'efprit plein de fuperftitions, et rempli de refpect pour les anciennes billevefées. L'âge de la raifon arrive: ou vous fecouez le joug de l'erreur, ou vous renchériffez fur vos parens; ont-ils été borgnes? vous devenez aveugle; ont-ils cru de certaines chofes, parce qu'ils s'imaginaient de les croire? vous les croirez

I 3

par opiniâtreté. Ensuite l'exemple de tant d'hommes qui adhèrent à un sentiment, vous entraîne, leurs suffrages sont pour vous une autorité suffisante; ils donnent du poids par leur nombre; l'erreur populaire fait des prosélytes et triomphe; enfin ces erreurs invétérées deviennent formidables par la suite des temps. Figurez-vous un jeune arbrisseau dont le jet se ploie à l'effort des vents, qui dans la suite de sa durée oppose sa tête altière aux nuées et présente à la hache du bûcheron un tronc inébranlable. Comment! dit-on, mon père a raisonné ainsi, et il y a soixante, il y a soixante et dix ans que je raisonne de même; par quelle injustice prétendez-vous que je commence à présent à raisonner d'une autre manière? Il me siérait bien de redevenir écolier et de m'engager comme apprenti sous votre direction. Allez, allez, j'aime mieux ramper sur les pas de l'usage, que de m'élever nouvel Icare avec vous dans les airs: souvenez-vous de sa chûte; c'est-là le salaire des nouvelles opinions, et c'est-là la peine qui vous attend. L'opiniâtreté se mêle souvent à la prévention, et une certaine barbarie qu'on appelle le faux zèle, ne manque jamais d'étaler ses tyranniques maximes. Voilà les effets qui suivent les préjugés de l'enfance; ils prennent une plus profonde racine, à cause de la flexibilité du cerveau à cet âge tendre. Les premières impressions sont les plus vives, et tout ce que peut la force du raisonnement, ne paraît que froid en comparaison. Vous voyez, mon cher Philante, que l'erreur est le partage des humains. Vous comprendrez sans doute, après tout ce que je viens de vous détailler, qu'il

faut être bien infatué de ſes opinions pour ſe croire au-deſſus de l'erreur, et qu'il faut être ſoi-même très-ferme dans ſes arçons pour oſer entreprendre de déſarçonner les autres. Je commence à voir à mon grand étonnement, répondit Philante, que la plupart des erreurs ſont invincibles pour ceux qui en ſont infectés. Je vous ai écouté avec plaiſir et avec attention, et j'ai fort bien retenu, ſi je ne me trompe, les cauſes de l'erreur que vous m'avez indiquées. C'était, diſiez-vous, l'éloignement où la vérité eſt de nos yeux, le petit nombre des connaiſſances, la faibleſſe et l'inſuffiſance de notre eſprit, et les préjugés de l'éducation. A merveille, Philante, vous avez une mémoire toute divine, et ſi Dieu et la nature daignaient former un mortel capable d'embraſſer leurs ſublimes vérités, ce ſerait aſſurément vous, qui uniſſez à cette mémoire vaſte un eſprit vif et un jugement ſolide. Trève de complimens, reprit Philante; j'aime mieux des raiſonnemens philoſophiques que vos louanges: il ne s'agit point ici de faire mon panégyrique, mais il s'agit de faire amende honorable au nom de l'orgueil de tous les ſavans, et de faire un humble aveu de notre ignorance. Je vous ſeconderai merveilleuſement, Philante, lorſqu'il faudra mettre au jour notre profonde et craſſe ignorance; j'en fais très-volontiers l'aveu; je vais même juſqu'au pyrrhoniſme, et je trouve qu'on fait bien de n'avoir qu'une foi équivoque pour ce que nous appelons les vérités d'expérience. Vous voilà en bon chemin, Philante. Le ſcepticiſme ne vous convient point mal. Pyrrhon au Lycée n'aurait pas autrement parlé que vous. Je

vous avoue, lui dis-je, que je ſuis un peu académicien, je conſidère les choſes de tous les côtés; je doute et je ſuis indéterminé : c'eſt l'unique moyen de ſe garantir de l'erreur. Ce ſcepticiſme ne me fait pas marcher à pas de géant, à pas d'Homère vers la vérité; mais auſſi me ſauve-t-il des embûches des préjugés.

Et pourquoi craignez-vous l'erreur, repartit Philante, vous qui en faites ſi bien l'apologie? Hélas! lui dis-je, il y a telle erreur dont la douceur eſt préférable à la vérité: ces erreurs vous rempliſſent d'idées agréables: elles vous comblent de biens que vous n'avez point et dont vous ne jouirez jamais; elles vous ſoutiennent dans vos adverſités, et dans la mort même; près de perdre tous vos biens et votre vie, elles vous font encore voir, comme dans une perſpective, des biens préférables à ceux que vous perdez, et des torrens de volupté dont les délices ſont capables d'adoucir la mort même, et de la rendre aimable, s'il était poſſible. Je me rappelle à ce propos l'hiſtoire qu'on m'a contée d'un fou; peut-être vous dédommagera-t-elle de mon long et didactique raiſonnement. Mon ſilence, me dit Philante, vous fait aſſez comprendre que je vous écoute avec plaiſir et que je ſuis curieux d'entendre votre hiſtoire. Je vais vous contenter, Philante, à condition que vous ne vous repentirez point de m'avoir fait jaſer.

Il y avait un fou aux petites maiſons de Paris, homme de très-bonne naiſſance, qui mettait tous ſes parens dans la dernière affliction par le dérangement de ſon cerveau; il était ſenſé ſur tout autre

ſujet, hors celui de ſa béatitude ; alors ce n'était que compagnies de chérubins, de ſéraphins et d'archanges ; il chantait tout le jour dans le concert de ces eſprits immortels, il était honoré de viſions béatifiques, le paradis était ſa demeure, les anges étaient ſes compagnons, et la manne céleſte lui ſervait d'aliment. Cet heureux fou jouiſſait d'un bonheur parfait dans les petites maiſons, lorſqu'un médecin ou chirurgien vint pour ſon malheur faire la viſite des fous. Ce médecin offrit à la famille de guérir le béat. Vous pouvez croire qu'on n'épargna aucune promeſſe pour l'engager à ſe ſurpaſſer, et à effectuer des prodiges s'il le pouvait. Enfin, pour abréger, ſoit par des ſaignées, ou par d'autres remèdes, il réuſſit à remettre le fou dans ſon bon ſens. Celui-ci, fort étonné de ne plus ſe trouver au ciel, mais dans un appartement aſſez approchant d'un cachot, et environné d'une compagnie qui n'avait rien d'angélique, s'emporta extrêmement contre le médecin. J'étais bien dans le ciel, lui dit-il, ce n'était pas à vous de m'en faire ſortir ; je voudrais que pour votre peine, vous fuſſiez condamné à peupler réellement le pays des damnés dans les enfers.

Vous voyez par-là, Philante, qu'il eſt d'heureuſes erreurs ; il ne m'en coûtera rien de vous montrer qu'elles ſont innocentes. Je le veux bien, dit Philante ; auſſi bien nous ſoupons tard, et nous avons encore pour le moins trois heures à notre diſpoſition. Il ne m'en faut pas tant, repris-je, pour ce que j'ai à vous dire ; je ſerai plus ménager de mon temps et de votre patience. Vous êtes

convenu il y a un moment que l'erreur était involontaire chez ceux qui en sont infectés; ils croient tenir la vérité, et ils s'abusent Ils sont excusables dans le fait, car selon leur supposition il sont sûrs de la vérité; ils y vont de bonne foi, ce sont les apparences qui leur en imposent, ils prennent l'ombre pour le corps. Considérez encore, je vous prie; que le motif de ceux qui tombent dans l'erreur, est louable; ils cherchent la vérité, ils s'égarent dans le chemin, et s'ils ne la trouvent point, ce n'en était pas moins leur volonté; ils manquaient de guides; ou ce qui pis est, ils en avaient de mauvais; ils cherchaient le chemin de la vérité, mais leurs forces n'étaient pas suffisantes pour y arriver. Pourrait-on condamner un homme qui se noyerait en passant un fleuve extrêmement large qu'il n'aurait pas la force de franchir? A moins que de n'avoir rien d'humain, on compatirait à sa triste destinée, on plaindrait un homme si plein de courage, capable d'un dessein aussi généreux, et aussi hardi, de n'avoir point été assez secouru de la nature; sa témérité paraîtrait digne d'un sort plus heureux, et ses cendres seraient arrosées de larmes. Tout homme qui pense, doit faire des efforts pour connaître la vérité; ces efforts sont dignes de nous, quand même ils surpasseraient notre capacité. C'est un assez grand malheur pour nous que ces vérités soient impénétrables; il ne faut pas l'augmenter par notre mépris pour ceux qui font naufrage à la découverte de ce nouveau monde; ce sont des Argonautes généreux, qui s'exposent pour le salut de leurs compatriotes, et c'est assurément un travail bien rude que celui

d'erreur dans les pays imaginaires ; l'air de ces contrées nous eſt contraire, nous ne connaiſſons point le langage des habitans, et nous ne ſavons pas marcher à travers ces ſables mouvans. Croyez-moi, Philante, ayons du ſupport pour l'erreur, c'eſt un poiſon ſubtil qui ſe gliſſe dans nos cœurs, ſans que nous nous en apercevions. Moi qui vous parle, je ne ſuis pas sûr d'en être exempt. Ne donnons jamais dans le ridicule orgueil de ces ſavans infaillibles dont les paroles doivent paſſer pour autant d'oracles ; ſoyons pleins d'indulgence pour les erreurs les plus palpables, et ayons de la condeſcendance pour les opinions de ceux avec leſquels nous vivons en ſociété. Pourquoi troublerions-nous la douceur des liens qui nous uniſſent, pour l'amour d'une opinion ſur laquelle nous manquons nous-mêmes de conviction? Ne nous érigeons point en chevaliers défenſeurs d'une vérité inconnue, et laiſſons à l'imagination de chacun la liberté de compoſer le roman de ſes idées. Les ſiècles des héros fabuleux, des miracles et des extravagances chevalereſques ſont paſſés. Don-Quichotte ſe fait encore admirer dans Michel de Cervantes ; mais les Pharamond, les Roland, les Amadis s'attireraient la riſée de toutes les perſonnes raiſonnables, et les chevaliers qui voudraient marcher ſur leurs traces, auraient le même deſtin. Remarquez encore que pour extirper l'erreur de l'univers, il faudrait exterminer tout le genre humain. Croyez-moi, continuai-je, ce n'eſt pas notre façon de penſer ſur des matières ſpéculatives qui peut influer ſur le bonheur de la ſociété, mais c'eſt notre manière d'agir. Soyez partiſan du ſyſtême de Tycho

Brahé ou de celui des Malabares, je vous le pardonnerai sans peine, pourvu que vous soyez humain; mais fussiez-vous le plus orthodoxe de tous les docteurs, si votre caractère est cruel, dur et barbare je vous abhorrerai toujours. Je me conforme entièrement à vos sentimens, me dit Philante. A ces mots nous entendîmes non loin de nous un bruit sourd, tel que celui d'une personne qui marmotte quelques paroles injurieuses. Nous nous tournâmes et nous fûmes tout surpris d'apercevoir à la clarté de la lune notre aumônier, qui n'était qu'à deux pas de nous, et qui vraisemblablement avait entendu la meilleure partie de notre discours. Ah! mon père, lui dis-je, d'où vient que nous vous rencontrons si tard? C'est aujourd'hui samedi, reprit-il; j'étais ici à composer mon prône pour demain, lorsque j'ai entendu à moitié quelques mots de votre discours, qui m'ont engagé à écouter le reste. Plût au ciel, pour le bien de mon ame, que je ne les eusse point entendus! Vous avez excité ma juste colère, vous avez scandalisé mes oreilles: profanes, qui préférez l'humanité, la charité et l'humilité, à la puissance de la foi et à la sainteté de notre croyance. Eh! de grâce, repartis-je, mon père, nous n'avons point touché des matières de religion; nous n'avons parlé que de sujets de philosophie très-indifférens, et à moins que vous n'érigiez Tycho-Brahé et Copernic en pères de l'église, je ne vois pas de quoi vous avez à vous plaindre. Allez, allez, nous dit-il, je vous prêcherai demain. Nous voulûmes lui répondre; mais il nous quitta brusquement, marmottant toujours quelques paroles que nous ne pûmes pas

bien distinguer. Nous nous retirâmes très-mortifiés de l'aventure qui nous était arrivée, et fort embarrassés des mesures que nous devions prendre. Il me semblait que je n'avais rien dit qui dût choquer personne, et que ce que j'avais avancé à l'avantage de l'erreur, était conforme à la droite raison, et par conséquent aux principes de notre très-sainte religion, qui nous ordonne même de supporter mutuellement nos défauts, et de ne point scandaliser ou choquer les faibles. Je me sentais net à l'égard de mes sentimens, mais la seule chose qui me fesait craindre, était la façon de penser des dévots. On connaît trop jusqu'où vont leurs emportemens, et combien ils sont capables de prévenir contre l'innocence, lorsqu'ils se mêlent de répandre l'alarme contre ceux qu'ils ont pris en aversion. Philante me rassura de son mieux, et nous nous retirâmes après le souper chacun de son côté, rêvant, je pense, au sujet de notre conversation et à la malencontreuse aventure du prêtre. Je montai incontinent dans ma chambre; et je passai la meilleure partie de la nuit à vous marquer ce que j'avais pu retenir de notre conversation.

TAYLOR IN. OXFORD

# O D E S.

ODE

# ODE

# À

# MON FRERE HENRI.

TEL que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ses aîles étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiseau de Jupiter fend cette plaine immense
Qui du monde au soleil occupe la distance,
Et perce jusqu'aux cieux :

Ou telle que soudain dans l'ombre étincelante
Dans son rapide cours la comète brillante
Éclaire l'horizon ;
Elle éclipse les feux de la céleste voûte,
Et trace au firmament dans son oblique route
Un lumineux rayon :

Tel subjugué du Dieu dont la fureur m'inspire,
Plein de l'enthousiasme et du fougueux délire
De ses transports divins,
Je prends un fier essor des fanges de la terre
Au palais d'où les dieux font tomber le tonnerre
Sur les pâles humains.

Mes accens ne ſont plus ceux d'un mortel profane;
C'eſt Apollon lui-même animant mon organe
Qui parle par ma voix.
Des deſtins éternels la volonté ſecrète
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète
De leurs auguſtes loix.

O Pruſſiens! c'eſt à vous que l'oracle s'adreſſe,
A vous que le deſtin barbarement oppreſſe
Par tant d'adverſités;
Sachez qu'aucun Etat dans ſa grandeur naiſſante
Ne fournit ſans revers la courſe triomphante
De ſes proſpérités.

Rome parut ſouvent au bord du précipice,
Sans que pour ſon ſecours l'appui d'un Dieu propice
Repouſſât ſon affront.
Les ſénateurs en deuil pleuraient la république,
Lorſqu'Annibal vainqueur, de ſes guerriers d'Afrique,
Eut écraſé Varron.

Rome au ſein du danger accrut ſon eſpérance;
Elle maintint ſes murs bien plus par ſa conſtance
Que par ſes légions.
Mars, pour récompenſer ce ſublime courage,
Suſcita pour vengeur d'un ſi cruel outrage
L'aîné des Scipions.

Du Tibre déſolé le Démon de la guerre
Tranſporte aux régions de la coupable terre
Le carnage et l'horreur.
Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite;
Scipion ſauve Rome, et Carthage eſt réduite
Sous les lois du vainqueur.

L'arbitre des destins, de ses mains libérales,
Verse sur les mortels, de deux urnes égales,
Et les biens et les maux;
Et sa fécondité sur les champs répandue
Fait croître également la casse et la ciguë
Le cèdre et les roseaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune et de gloire
De l'archive du temps remplit la longue histoire
De cent revers cruels.
Une prospérité dont l'éclat se conserve,
Se refuse à nos vœux, le destin la réserve
Pour les Dieux immortels.

Dans nos jours désastreux, la guerre qui vous mine
Semble annoncer, Prussiens, la prochaine ruine
De vos vastes Etats!
L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,
Porte jusqu'en vos champs la flamme, le carnage,
L'horreur et le trépas.

Cette hydre en redressant ses têtes enflammées,
Vomit des légions, enfante ces armées
Qui s'élancent sur vous;
En vain elle sentit de vos mains triomphantes
Les redoutables traits, ses têtes renaissantes
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'espérance superbe
Désire que nos murs ensevelis sous l'herbe
Attestent notre deuil.
O guerriers généreux! abattez leurs trophées;
Leurs couleuvres dans peu sous vos pieds étouffées
Confondront leur orgueil.

C'eſt dans les grands dangers qu'une ame magnanime
Déploie avec vigueur la fermeté ſublime
Du courage d'eſprit.
Le lâche, qui frémit au bruit de la tempête,
Plein d'effroi du péril qui menace ſa tête,
Eſt le ſeul qui périt.

Au courage obſtiné la réſiſtance cède;
Un noble déſeſpoir eſt l'unique remède
Aux maux déſeſpérés.
Le temps termine tout, rien n'eſt long-temps extrême,
Et ſouvent le malheur devient la ſource même
Des biens tant déſirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on néglige
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,
Et courber ſes rameaux:
Mais de la molle arène et du niveau de l'herbe
Il s'élance, et dans peu de ſa tête ſuperbe
Il brave leurs aſſauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où ſon éclat expire,
Le ſoleil de ſa terre abandonne l'empire
Aux ombres de la nuit;
Ses rayons renaiſſans au point du jour éclipſent
Le feu de ſes rivaux; tous les aſtres pâliſſent,
Et l'obſcurité fuit.

Telle m'apparaiſſant, couverte de ténèbres,
Ma patrie éplorée, à ſes voiles funèbres
Attachant ſes regards,
De nos calamités l'ame encor effrayée,
Sur nos lauriers flétris triſtement appuyée,
Maudiſſant les haſards.

Avec elle pleurant ses revers mémorables,
Accablé par le poids des destins implacables
Contre elle déchaînés,
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,
Les prémices charmans et la naissante aurore
De ses jours fortunés.

Les Dieux en ce séjour ne font plus de miracles
Les mortels entourés de gouffres et d'obstacles,
Qui bordent leur chemin,
Ont reçu d'eux en don l'esprit et le courage,
Utiles instrumens dont l'admirable ouvrage
Corrige le destin.

La mort est un tribut qu'on doit à la nature;
C'est lui rendre son bien dont on tira l'usure
Dans l'âge florissant:
Mévius le paya de même que Virgile,
Et le lâche Pâris, et le vaillant Achille;
Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,
Peut vous rendre immortels, si vous vengez l'outrage
De vos lares, Prussiens!
L'amour de la patrie à Rome secourable
Changeait en demi-Dieux de ce peuple adorable
Les moindres citoyens.

Eh quoi? notre siècle est-il donc sans mérite?
Du monde vieillissant la masse décrépite
Est-elle sans vertus?
Par ses productions la nature épuisée
Laisse-t-elle en nos jours la terre sans rosée,
L'océan sans reflux?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères :
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères
Ont illustré nos camps.
Nos triomphes fondés sur cent faits héroïques
Transmettent des Prussiens aux fastes historiques
La gloire et les talens.

Vous, que notre jeunesse avec plaisir contemple,
De ses futurs exploits le modèle et l'exemple,
L'ornement et l'appui,
Soutenez cet Etat dont la gloire passée,
Mon frère, sur le point de se voir éclipsée,
S'obscurcit aujourd'hui.

Ainsi les temps féconds qui jamais ne s'épuisent,
Fourniront des appuis, tant que les astres luisent,
O Prusse! à ta grandeur.
Ainsi ma Muse annonce en ses heureux présages
Du bonheur de l'Etat jusqu'à la fin des âges
La durable splendeur.

Que le sein déchiré des serpens de l'Envie,
Maudissant nos lauriers, l'affreuse Calomnie
Frémisse de fureur;
Qu'elle lance sur nous de ses armes fatales
Des traits empoisonnés aux ondes infernales
Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu sa colère implacable?
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable
De la postérité.
Une ame magnanime, amante de la gloire,
Malgré ses envieux fait passer sa mémoire
A l'immortalité.

C'eſt ainſi que ma Muſe au pied d'un vieux trophée
A pu reſſuſciter de la lire d'Orphée
Les magiques accords,
Que par des ſons hardis ma trompette guerrière
Des Pruſſiens aux combats d'une illuſtre carrière
Excita les tranſports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale,
Tandis qu'à ſes fureurs la Diſcorde infernale
Livrait tout l'univers,
Que des antres du nord les neiges pacifiques
S'apprêtaient à voiler tant d'images tragiques,
Phébus dicta ces vers.

Fait à Eckhartzberg, le 6 d'Octobre 1757.

# ODE.

## AU

## PRINCE FERDINAND

## DE BRUNSWIC,

*Sur la retraite des Francais en 1758.*

AINSI près du Capitole
Le vaillant Cincinnatus
Disperse, poursuit, immole
Les cohortes de Brennus;
Comme des épics fauchées,
Les plaines en sont jonchées,
Et tous les champs du vainqueur.
Et ce consulaire illustre,
A Rome rendant son lustre,
Fut son second fondateur.

Ainsi lorsque de la terre
Les enfans audacieux
Osèrent porter la guerre
Au brillant séjour des Dieux,
Tandis qu'ils l'escaladèrent
Qu'avec peine ils entassèrent
L'Ossa sur le Pélion,
Jupiter saisit son foudre,
Et les réduisant en poudre,
Punit leur rebellion.

Tels ces peuples de la Seine
Armèrent leurs faibles mains,
Sûrs de ſubjuguer ſans peine
Les indomptables Germains.
De la gloire voyant l'ombre
S'appuyant ſur leur grand nombre,
D'un trophée ils font l'apprêt;
Mais des ruines fatales
Sont leurs pompes triomphales,
Et leur gloire diſparaît.

Pendant que leur inſolence
Ne trouve dans ſon chemin
Nul corps dont la réſiſtance
Puiſſe arrêter le deſtin,
Ils s'enflent, ils s'enhardiſſent,
Et les fleuves qu'ils franchiſſent
Se couvrent de leurs roſeaux;
La gloire tant mépriſée
De cette entrepriſe aiſée
D'orgueil bouffit ces héros.

Juſqu'en ſes grottes profondes
Le Rhin ſe ſent outrager,
Il s'indigne que ſes ondes
Portent un joug étranger.
Le Véſer dans l'eſclavage
Appelle ſur ſon rivage
Ses défenſeurs enflammés;
Il aſſemble la tempête
Qui, Français, ſur votre tête
Venge ſes bords opprimés.

En faveur de leur vaillance,
Et des plus nobles desseins,
On excuse l'arrogance
Des triomphateurs romains,
Mais vous, montrez-moi les marques
(Grands écraseurs de monarques)
De vos succès couronnés.
Je veux voir de vrais trophées,
Des querelles étouffées,
Non des peuples ruinés.

Quoi, cet armement immense,
Qui devait nous extirper,
Comme une ombre sans substance,
Vient donc de se dissiper ?
Quoi, ce fantôme effroyable
Ne laisse de mémorable
Que ses vestiges sanglans ?
Comme la flotte invincible,
Dont l'appareil si terrible
Devint le jouet des vents.

Sous l'ombre douce et trompeuse
D'imaginaires lauriers,
La sécurité flatteuse
Endormait tous vos guerriers;
Rassasiés de pillage,
Ils estimaient leur courage
Par l'amas de leur butin.
O tranquillité traîtresse !
Tu voilais à leur mollesse
L'affreux réveil du matin.

Tel, en ouvrant sa carrière,
Du tendre sein de Thétis,
Dardant sa vive lumière
Par les airs appesantis,
Le flambeau qui nous éclaire,
Abat la vapeur légère
Qui dérobait son retour;
Elle fuit, s'affaisse et tombe,
Et le brouillard qui succombe
Cède aux doux rayons du jour.

Tel Ferdinand, cet Alcide,
Par des coups prémédités
Dissipe en son cours rapide
Les Français épouvantés;
L'ennemi manque d'audace,
Il fuit, un Dieu le terrasse,
Il redoute les combats.
Voilà le juste salaire,
O nation téméraire!
De vos derniers attentats.

Devant Ferdinand tout plie,
Il affranchit le Véser,
Il tire la Westphalie
Du joug du Français altier;
Les ennemis en déroute
Prennent de Paris la route.
La Gloire d'un air chagrin
Les retient à la frontière;
Mais ils n'ont point de barrière
Qu'au-delà des bords du Rhin.

Le Héros dont rien n'arrête
Le cours rapide et constant,
Signale d'une conquête
Chaque pas et chaque instant;
Et du Rhin l'onde captive
Soudain sur son autre rive
Voit flotter ses étendards.
Créfeld, témoin de sa gloire,
Dans les bras de la victoire
Le prend pour le fils de Mars.

Ainsi le puissant génie,
Dont l'infatigable ardeur
Veille sur la Germanie,
Lui suscite un défenseur;
Cette multitude immense,
Dont nous inondait la France,
Conduite par un Varus,
Dans sa course triomphante
Trouve, contre son attente,
Un nouvel Arminius.

Nation frivole et vaine!
Quoi? sont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, sous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers?
Ceux-là zélés pour la gloire,
Affrontaient pour la victoire
Les périls et le trépas.
Vous, je vois votre courage
Aussi bouillant au pillage
Que faible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infame,
S'il devient tyran d'un cœur,
Étouffe la noble flamme
De la gloire et de l'honneur.
Français, vantez vos richesses,
Votre luxe, vos mollesses,
Et tous les dons de Plutus;
Ma nation plus frugale,
Aux mœurs de Sardanapal
N'oppose que ses vertus.

Quoi! votre faible Monarque
Jouet de la Pompadour,
Flétri par plus d'une marque
Des chaînes d'un vil amour,
Lui qui détestant les peines,
Au hasard remet les rênes
De son royaume aux abois;
Cet esclave parle en maître,
Ce Céladon sous un hêtre
Croit dicter le sort des rois.

Par quel droit, ou par quel titre,
Croit-il dompter les destins!
L'orgueil ne rend point arbitre
Des droits d'autres souverains.
Qu'il soutienne ses oracles
A force de grands miracles;
Mais déjà l'ennui l'endort,
Il ignore dans Versailles
Que par le gain des batailles
Du monde on fixe le sort.

De l'Europe en Amérique
L'intérêt, l'ambition,
La barbare politique,
Sèment la confusion;
L'Allemagne encor fumante,
Et de carnage sanglante,
Ressent la fureur des rois;
La licence et l'avarice,
Et la force et l'injustice,
Y règnent au lieu de lois.

Quel démon de vous s'empare,
Monarques de l'univers?
Quelle vengeance barbare
Change nos champs en déserts?
Vos passions sacriléges
Vous attirent dans les piéges,
Par les crimes apprêtés;
Vous que le pouvoir seconde,
Nés pour le bonheur du monde,
C'est vous qui le dévastez?

Cette grandeur passagère
Dont se bouffit votre orgueil,
Peut par un destin contraire
Se briser contre un écueil;
Vous êtes ce que nous sommes,
Monarques, mais toujours hommes;
Et votre temps accompli,
La fortune de sa cîme
Vous fait tomber dans l'abyme
De la mort et de l'oubli.

Fait à Griessau, le 6 d'Avril 1758.

# ODE

## AUX GERMAINS.

O MALHEUREUX Germains ! vos guerres inteſtines,
Vos troubles, vos fureurs annoncent vos ruines.
Que de cris douloureux font retentir les airs !
Quels monumens affreux de vos longues alarmes !
Vos cités ſont en poudre et vos champs des déſerts,
Et des fleuves de ſang ruiſſellent ſous vos armes.
Vos triomphes odieux.
Précipitent la patrie
Dans l'affreuſe barbarie
Qu'ont bannie vos aïeux.

L'œil brûlant de fureur, la Diſcorde infernale
Excite en vos eſprits cette haine fatale,
La ſoif de vous détruire et de vous égorger.
Vos ſacriléges mains déchirent vos entrailles ;
Le ciel, le juſte ciel, qui ſe ſent outrager,
N'éclaire qu'à regret vos triſtes funérailles ;
Et craignant de ſe ſouiller,
Déjà le flambeau céleſte,
Comme au feſtin de Thyeſte,
Eſt tout prêt à reculer.

Tels dans ce gouffre affreux, impur, abominable,
Où la haine établit ſon trône impitoyable,

On dépeint ces esprits orgueilleux, malfesans,
Dont la troupe inquiète insolemment conjure,
Dont la rebellion et les vœux impuissans
Tendent à renverser l'ordre de la nature.
Ils disent dans leurs complots:
Des cieux brisons la barrière,
Et replongeons la matière
Dans son antique chaos.

Perfides! vous craignez qu'au tranchant de l'épée
Du sang des citoyens une goutte échappée
Ne reproduise encor de nouveaux défenseurs.
Enfans dénaturés d'une commune mère,
Pour consommer le crime et combler vos noirceurs,
Vous armez des brigands d'une terre étrangère.
Compagnons de vos exploits
Déjà leur fureur conspire
A renverser dans l'Empire
Et l'équilibre et les lois.

Telle s'abandonnant à sa fougue insensée,
Par trop d'ambition à soi-même opposée,
La Grèce s'épuisa par ses divisions;
L'impérieuse Sparte et l'orgueilleuse Athène,
Se brisant par l'effort de leurs dissentions,
Virent passer le sceptre à la ligue achéenne;
Par ses troubles intestins
La république ébranlée,
Demanda, trop aveuglée,
L'appui des consuls romains.

Mais de ses défenseurs le secours redoutable
L'affaissa sous le poids d'un joug insupportable,

Et les Grecs de faifceaux partout environnés,
Par leur expérience apprirent à connaître
Que de leurs paffions les tranfports effrénés
Au lieu d'un protecteur leur donnèrent un maître.
Ainfi par rivalité,
Et par leurs complots iniques,
Ces puiffantes républiques
Perdirent leur liberté.

Vous appelez ainfi pour accabler la Pruffe
Le Français, le Suédois, et l'indomptable Ruffe.
Malheureux! vous creufez des gouffres fous vos pas;
Vous leur payerez cher leur funefte affiftance;
Ces fuperbes tyrans, intrus dans vos Etats,
Vous comptent affervis fous leur obéiffance.
Que leurs dangereux effaims
Vous feront verfer de larmes!
Vos mains aiguifent les armes
De ces perfides voifins.

Que n'armez-vous vos bras comme au temps de vos pères,
Pour réprimer l'orgueil de puiffans adverfaires,
Des fiers ufurpateurs dont le fer s'eft foumis
Du Danube et du Rhin les plus riches provinces,
Redoutables voifins, éternels ennemis,
De votre liberté, de vos droits, de vos princes?
Mais vos cruels armemens,
Applaudis des Euménides,
Souillent vos bras parricides
Du meurtre de vos parens.

Conquérez, abattez ces remparts de la Flandre,
Secondez les Hongrois, mettez Belgrad en cendre.

A ces noms votre ardeur devrait ſe réchauffer.
Dans ces champs glorieux, ſur ce ſanglant théâtre,
On vit en l'admirant Eugène triompher
De tous les ennemis qu'il avait à combattre.
Ah! tout doit vous enhardir,
Et tout cœur patriotique
A ce deſſein héroïque
Doit vivement applaudir.

Là ſignalant vos bras, votre ardeur peut détruire
D'un voiſin envieux le redoutable empire,
Immenſe réſervoir d'ennemis belliqueux,
Dont les débordemens ſi ſouvent inondèrent
D'un innombrable amas de combattans fougueux
Ces champs qu'en gémiſſant vos aïeux cultivèrent.
Ce ſont vos vrais ennemis:
Votre audace extravagante,
Dans ſa fougue violente,
N'accable que ſes amis.

N'apercevez-vous point aux rives du Boſphore,
L'impérieux Sultan dont l'orgueil vous abhorre?
Il bénit votre rage et vos cruels débats;
Votre diſcorde affreuſe avance ſon ouvrage.
C'eſt vous qui lui prêtez vos ſanguinaires bras,
Pour épargner aux ſiens le meurtre et le carnage,
Et de ſes pompeuſes tours
Il contemple, plein de joie,
L'aigle et le faucon en proie
Au bec tranchant des vautours.

Tel le Romain vainqueur voyait au Coliſée
Des ennemis captifs la troupe mépriſée

Pour son amusement se livrer des combats,
Où des gladiateurs que dans ces jeux atroces
Un plaisir inhumain dévouait au trépas,
Se laissent déchirer par des bêtes féroces ;
Il s'abreuvait en repos,
Sans se reprocher ses crimes,
Du sang de tant de victimes
Que moissonnait Atropos.

Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger à craindre ?
Le péril est pressant, il n'est plus temps de feindre,
Regardez le Danube enfanter vos tyrans.
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave,
La Liberté s'indigne, et ses regards mourans
Pleurent un peuple vil qui veut se rendre esclave.
..Ah! détestez vos écarts,
Votre étrange fanatisme
Va fonder le despotisme
Qu'ont préparé vos Césars.

Leur noire ambition vous a tendu le piège ;
Ah! que près d'y tomber la raison vous protège !
Rougissez de servir de lâches instrumens
Au tyran dont l'orgueil guida votre vaillance ;
Et ne cimentez point les secrets fondemens
D'une trop rigoureuse et durable puissance.
Vous triomphez aujourd'hui,
Enivrés de votre gloire ;
Hélas! de votre victoire
Les fruits ne sont que pour lui.

Que des antiques faits le récit vous éclaire.
Voyez-vous Charles-Quint dans son destin prospère ;

Des Germains divisés chef trop ambitieux,
Par ses fiers Espagnols subjuguer vos provinces,
A son joug absolu façonnant vos aïeux,
Enchaîner à son char vos plus illustres princes ;
Et bientôt Ferdinand trois,
Versant le sang hérétique,
Par son pouvoir tyrannique
Prêt à supprimer vos lois.

Mais je vous parle en vain ; mes discours vous déplaisent.
Répondez, malheureux !... Les perfides se taisent.
Ils ont dégénéré de l'antique vertu ;
Leur liberté qu'enchaîne une main insolente,
Sous un servile joug baisse un front abattu,
Aux pieds de ses tyrans elle est souple et rampante.
Ils se laissent opprimer,
Et ces lâches, par faiblesse,
A leurs fers avec bassesse
Sont pr[illegible] s'accoutumer.

Partez, partez Prussiens, et quittez cette terre,
En proie à l'injustice, aux fléaux de la guerre,
Où l'esprit de vertige aveugle vos parens ;
Et puisque le Germain rempli d'ingratitude,
Proscrit ses protecteurs pour servir ses tyrans,
Trahit sa liberté pour vivre en servitude,
Abandonnons ces pervers ;
Qu'ils deviennent la victime
Du tyran qui les opprime,
Puisqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une contrée
Où renaissent les jours de Saturne et de Rhée.

Le repaire où ſe tient l'homicide Iroquois,
Les ſtériles rochers que baigne l'eau du Phaſe,
Les déſerts dont le tigre enſanglante les bois,
Les antres ténébreux qu'enſerre le Caucaſe,
Sont pour nos cœurs ulcérés
Des demeures préférables
A ces bords abominables,
A tous les forfaits livrés.

Mais non, braves amis, une ame magnanime
D'un deſſein ſi honteux et ſi puſillanime
Etouffe lorſqu'il naît l'indigne ſentiment.
Sauvons au moins l'honneur, bravons la deſtinée;
Les équitables Dieux par un grand châtiment
Vengeront et Thémis, et la paix profanée.
Volez, vaillans eſcadrons,
Elancez-vous dans la foule;
Que le ſang perfide coule,
Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées,
D'ambition, d'orgueil et d'audace enivrées,
Portez ſans vous troubler les plus vigoureux coups,
Et que de vos ſuccès le cours inaltérable
Laiſſe au monde un trophée unique et mémorable.
Dans l'ardeur de vous venger,
Penſez au ſein du carnage,
Qu'il n'eſt pour un vrai courage
Point de gloire ſans danger.

Fait à Freyberg, le 29 Mars 1760.

# ODE

## AU

## PRINCE HEREDITAIRE

## DE BRUNSWIC.

LORSQUE les nations fougueuſes, égarées,
Offrent dans les combats, de leur ſang altérées,
Des objets abhorrés:
Qu'au milieu de l'effroi, des horreurs, des alarmes,
L'humanité recueille et fait ſécher les larmes
Des peuples éplorés:

Tandis que du deſtin la maligne influence
S'obſtine à fatiguer par ſa perſévérance
Les Pruſſiens accablés;
Que par les longs aſſauts de vingt rois en furie
Les fondemens du trône et ceux de ma patrie
Déjà ſont ébranlés;

Tandis que dans les camps de ces peuples perfides,
Des gouffres infernaux je vois les Euménides
Sortir de chez les morts,
Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meurtrières,
Aux feux de la diſcorde, aux feux incendiaires
Qui déſolent ces bords:

Mes esprits accablés d'une douleur perçante
Ont entendu soudain une voix consolante,
Digne de les calmer,
Qui réveille en mon cœur, à ses chagrins en proie,
Un sentiment éteint d'espérance et de joie,
Lent à se ranimer.

Ainsi, quand l'Aquilon par de fougueux ravages,
D'un pôle jusqu'à l'autre amassant les nuages,
Répand l'obscurité,
En perçant l'épaisseur de cette vapeur sombre,
L'astre éclatant du jour darde à travers cette ombre
Un rayon de clarté.

Ainsi, dans les horreurs du destin qui m'oppresse
La clarté reparaît, j'aperçois ma Déesse,
J'entends ses sons flatteurs :
Elle ne sème point la crainte et l'épouvante;
Le plaisir, l'espérance, et leur troupe charmante
Sont ses avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches armée,
Faire en tous les climats de sa voix renforcée
Retentir les échos;
Je l'entends entonner la trompette guerrière,
Traçant dans un cartouche éclatant de lumière
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante et plus vive,
Plus prompte à publier à l'Europe attentive
De rapides progrès.
Quel est ce nom chéri que profère sa bouche?
Qui l'occupe tout seul, qui ravit et qui touche
Mes sens par ses attraits?

Sans interruption l'indiſcrète révèle
Sa vertu, ſes exploits, ſa valeur immortelle,
Si digne de ſon rang;
Ce héros dont l'eſprit unit dès ſa jeuneſſe
Le ſolide au brillant, l'ardeur à la ſageſſe,
Eſt de mon propre ſang.

Regardez-le, ma ſœur, l'amour vous y convie;
Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie,
Et ſes rares talens:
Votre belle ame en lui retraça ſon image;
De ſon auguſte père il a tout le courage
Et les grands ſentimens.

Dans ſes plus beaux ſuccès, toujours doux et modeſte,
Lorſque ſon bras vainqueur au Français trop funeſte
Remplit leur camp de deuil,
Dans le cours triomphant d'une heureuſe fortune,
Toujours ſans s'éblouir, ſon ame peu commune
A repouſſé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moiſſonnées,
Paſſant les ſombres bords, aux ombres étonnées
Ont publié ſon nom:
Le dépit des héros troubla tout l'Elyſée;
Mais votre ombre en courroux parut la plus léſée,
O Henri le lion!

Des abymes profonds que le Cocyte enſerre
Elle part indignée, et cherche ſur la terre
Son fils et ſon rival;
Elle en apprend bien plus que de la renommée,
Elle voit le héros au milieu d'une armée
Sur un char triomphal.

„ Je vous cède, dit-elle, et jamais mon courage
„ N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune âge
„ Etonnent les humains:
„ J'ai dû tous mes ſuccès à ma grandeur ſans borne;
„ Vos lauriers ſont, ainſi que tout ce qui vous orne,
„ L'ouvrage de vos mains.

„ Heureux ſont les parens auſſi tendres qu'habiles
„ Dont les ſages conſeils à votre aurore utiles,
„ Mon fils, vous ont conduit:
„ Ils ſont récompenſés par une immenſe uſure;
„ D'un champ reconnaiſſant au ſoin de leur culture
„ Ils recueillent le fruit.

„ Adieu, vivez heureux: qu'une tête ſi chère
„ *Soit* à l'abri des coups dont un deſtin contraire
„ Peut menacer les jours;
„ Et que le juſte ciel dont le bras vous protége,
„ Vous préſervant du plomb et du fer ſacrilége,
„ En prolonge le cours!

En finiſſant ces mots, cette ombre magnanime
S'éloigne en gémiſſant, s'élance dans l'abyme,
Et ſe dérobe aux yeux,
Par trois coups redoublés les Dieux de leur tonnerre,
Ont daigné confirmer et promettre à la terre
Des préſages heureux.

Tandis que ſans penſer, cette foule commune
De guerriers indolens a blanchi ſans fortune
Dans les travaux de Mars,
Et voit ſans profiter ce que l'expérience
Des ſublimes ſecrets de la haute ſcience
Découvre à ſes regards:

O vous, jeune héros! dans un âge débile,
Comment avez-vous pu dans ce ſiècle ſtérile,
En tout abâtardi,
Vous élever tout ſeul à côté des Turennes,
Des Weimars, des Condés, et des grands capitaines,
Par un vol ſi hardi?

Ce généreux eſſor c'eſt le ſceau du génie,
Qui libre en ſes tranſports, loin de la route unie,
Vole ſe ſignaler;
Par ſa rapide courſe au bout de la carrière
Il voit que lentement la méthode en arrière
Rampe ſans l'égaler.

N'allez pas ſoupçonner qu'une lâche tendreſſe,
D'un ſang qui vous chérit la force enchantereſſe,
Puiſſent m'en impoſer;
J'en atteſte vos faits, votre ame noble et pure;
Ce ſont mes préjugés: quelle eſt donc l'impoſture
Qui puiſſe m'abuſer?

Ah! périſſe à jamais toute éloquence impie,
Qui pour empoiſonner une auſſi belle vie,
D'orgueil veut l'infecter!
Qui prodigue au haſard l'encens et le menſonge,
La remplit de dédains et dans l'erreur la plonge,
Trop lâche à la flatter!

Mais quand les nations du même ton s'expriment,
Lorſque nos ennemis à regret vous eſtiment,
Et chantent vos exploits,
Dans ce concert charmant que l'univers répète,
Par quel droit faudra-t-il que ma bouche muette
Vous refuſe ſa voix?

Jamais la politique, ou l'intérêt infâme,
Tâchant de remuer les ressorts de mon ame,
Ne purent l'ébranler;
Trop sincère ennemi de toute extravagance,
Ma Muse aurait mieux fait en gardant le silence,
De la dissimuler.

Non, non, les plus grands rois, si fiers de leur puissance,
Ne forcèrent jamais ma libre indépendance
A vanter leurs talens;
L'audace couronnée, avide de louange,
N'attirera jamais, si mon cœur ne s'y range,
L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,
Fantômes qu'à leur honte on arma du tonnerre,
Sur le trône engourdis?
Ou caresser l'orgueil de ces ames altières,
Vivant dans la mollesse, inflexibles et fières,
Dignes de nos mépris?

On ne me verra point par des soins si frivoles
Trahissant ma raison, aux pieds de ces idoles,
Parer leurs vains autels;
Malgré ma probité, malgré ma conscience,
Par d'infidelles poids peser sur ma balance
La vertu des mortels.

Ah! ne profanons point les sons de l'harmonie,
Et le charme enchanteur qui rend la poésie
Le langage des Dieux.
Loin de prostituer les accords de ma lyre,
Je laisse déchirer aux dents de la satyre
Les vices odieux.

Mais lorſque la vertu s'offre avec la victoire,
En brûlant d'élever un trophée à la gloire,
J'entonne mes concerts:
Charmé de ſon éclat, ſes beautés immortelles
Raniment de mon feu les vives étincelles,
Et m'inſpirent des vers.

Tandis que mon ardeur au Pinde me tranſporte,
Et que l'enthouſiaſme et ſa brillante eſcorte
Subjuguent ma raiſon,
Qu'échauffé des exploits du héros que j'admire,
Leur charme tout-puiſſant, auteur de mon délire,
Me tient lieu d'Apollon:

Sur mon front décrépit les fleurs ſe ſont fanées;
Le temps amène en hâte et l'âge et les années
Sur ſes rapides pas;
De mes jours paſſagers la briève durée,
Trop prompte à s'écouler dans peu ſera livrée
A la faux du trépas.

Ah! quoique de mes ſens la force s'évapore,
Cher Prince, ſatisfait d'avoir de votre aurore
Vu les premiers rayons,
Si mes yeux ne ſont plus témoins de votre gloire,
Si la mort me ravit d'une auſſi belle hiſtoire
Grand nombre d'actions:

Je puis au moins prévoir par mes heureux préſages,
En perçant l'avenir et de la nuit des âges
La ſombre obſcurité,
Qu'après les longs travaux d'un courage intrépide
Votre nom s'accroiſſant ira d'un vol rapide
A l'immortalité.

# ODE

## A

## MA SŒUR DE BRUNSWIC.

*Sur la mort d'un fils tué en 1761.*

O jours de sang, de deuil, de regrets et de larmes!
Les crimes effrénés, échappés des enfers
Répandent en tous lieux la terreur, les alarmes
Tous les fléaux unis désolent l'univers.
L'aurore et le couchant, l'océan et la terre
Aux funestes lueurs des flambeaux de la guerre
Contemplent leurs malheurs.
Un cruel brigandage,
La fureur du carnage,
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la soif de la vengeance,
Ont infecté les rois de leurs poisons mortels:
La loi, c'est leur pouvoir; leur droit, la violence;
Et la terre est en proie à ces tyrans cruels;
Les yeux étincelans de rage et de furie,
Ils excitent de loin l'affreuse barbarie
De leurs cruels soldats;
Si leur foi brille aux temples,
Ils donnent les exemples
De tous les attentats.

Oppresseurs des humains, sanguinaires monarques,
D'esclaves prosternés souverains odieux.
Vous dont l'orgueil outré, malgré tant d'Aristarques,
Malgré tant de forfaits, vous met au rang des Dieux.
Jusqu'à quand verrons-nous vos discordes fatales,
Vos désirs effrénés, vos haines infernales,
Perpétuer leur cours,
Causer ces incendies,
Tramer ces perfidies
Qui dégradent nos jours ?

Dans sa fausse éloquence un flatteur vous compare
Aux Dieux, de nos destins arbitres éternels,
Vous qui semblez vomis des gouffres du Ténare,
Nés parmi des Démons, comme eux durs et cruels.
Eblouis de l'éclat de vos titres suprêmes,
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes;
Vous vous croyez chéris:
Que ce songe s'efface,
La vérité vous place
Au rang des Busiris.

Oui, les traits de ces Dieux que vous chargez d'outrages,
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs malfesans;
Leur immense bonté leur valut nos hommages;
Mais jamais les Démons n'obtinrent notre encens.
Dévaster des cités, et les réduire en poudre,
C'est imiter les Dieux lorsqu'ils lancent la foudre.
Imitez leurs bienfaits;
Terminez cette guerre,
Et consolez la terre
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des ressorts iniques
Ont tramé pour remplir vos projets inhumains?
Téméraires mortels! aveugles politiques!
Vous croirez-vous toujours arbitres des destins?
Quoi! vous n'apprîtes point par votre expérience
Que les plus beaux desseins de l'humaine prudence
Aux revers sont sujets,
Et que de la fortune
L'inconstance commune
Renverse vos projets?

Quelle époque a produit des mœurs plus détestables
Que notre âge fécond en illustres forfaits!
Vit-on comme à présent des rois impitoyables
Envers leurs ennemis, comme envers leurs sujets?
L'ambition, l'orgueil sont leurs Dieux en ce monde;
Le sang de leurs sujets dont le flux nous inonde
Ne leur cause aucun deuil;
Il en périra mille,
Sans que leur cœur stérile,
Y jette un seul coup d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits et de batailles,
Ces monumens d'audace et d'intrépidité
Ne vous fourniront point autant de funérailles
Qu'un seul de nos combats vous en a présenté.
Cette terre de sang, de carnage abreuvée,
Cette foule de morts par le fer enlevée,
Redoublent mes regrets,
Et des pompes funèbres
Couvrent nos faits célèbres
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un ſang à vos regards ſervile
Votre gloire abhorrée, atroces conquérans.
Les humains ſont-ils donc d'une eſpèce aſſez vile
Pour s'égorger entre eux au gré de leurs tyrans?
Mais vos cœurs endurcis et façonnés aux crimes
Mépriſent ces guerriers, généreuſes victimes,
Offertes au trépas,
Et dans vos jeux infames
Vous perdez cent mille ames,
Pour gagner des Etats.

Voyez ce peuple en deuil, ces femmes déſolées,
Dont les ſanglots amers réclament leurs enfans,
D'auſſi vives douleurs ſont-elles conſolées
Par l'eſpoir d'amaſſer leurs triſtes oſſemens?
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gémiſſent:
Ces ſoupirs douloureux, ces voix qui vous maudiſſent,
Sont un prix réſervé
A tout tyran farouche
Qu'aucun malheur ne touche
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc auſſi, doux eſpoir de ma vie,
Prince aimable, que Mars aurait dû préſerver
Des flèches du trépas que lançait en furie
Le parricide bras que ton cœur ſut braver!
Sur la fin de mes jours ma vieilleſſe peſante
A pu ravir à peine à la mort dévorante
Tes membres palpitans.
Je vois donc la lumière,
Pour fermer la paupière
A mes plus chers parens.

Il n'eſt point de mortel dont l'ame courageuſe
Réſiſte ſans frémir à ces coups d'Atropos.
O vous, ma tendre ſœur, mère trop malheureuſe!
En perdant votre fils, vous perdez un Héros;
Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,
A peine brille-t-il entrant dans la carrière,
Qu'il diſparaît ſoudain.
Telle au printemps la roſe
Demeure à peine écloſe
L'eſpace d'un matin.

Ton glaive deſtructeur, ô malheureuſe Europe!
Répand le ſang abject et le ſang précieux;
Il frappe également et le cèdre et l'hyſope,
Et le ſoldat obſcur et le chef généreux.
L'âge du vieux Neſtor, la jeuneſſe d'Achille,
Les grâces, les vertus ne ſervent point d'aſile
Contre l'arrêt du ſort.
Cette race proſcrite
Tombe et ſe précipite
Dans les bras de la mort.

Ah! pourquoi n'ai-je point la voix douce et ſublime
De l'amant d'Eurydice, ou du tendre Amphion?
J'irais, j'irais pour vous, ô Prince magnanime!
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe et Pluton;
Mes ſanglots toucheraient la Parque inexorable,
Mes chants feraient tomber de ſa main redoutable
Les rigoureux ciseaux;
Plus heureux que Théſée,
J'irais de l'Elyſée
Ramener mon héros.

Malheureux ! où m'égare un fortuné délire ?
Quel mortel peut paſſer l'Achéron à deux fois ?
Tout eſpoir eſt perdu. Muſe ; briſons ma lyre,
Terminons les accens de ma tremblante voix ;
Ces chants que m'inſpira ma plainte douloureuſe,
Trop faibles pour percer la voûte ténébreuſe,
De nos triſtes clameurs
Retracent des peintures,
Qui r'ouvrent nos bleſſures,
Et redoublent nos pleurs.

Fait à Breſlau, 1761.

# EPITRES.

# EPITRE I.

## A LA

## REINE DOUAIRIERE DE SUEDE.

QUOI donc, ô tendre fœur! l'amour de vos parens
Vous a fait affronter Neptune et les autans?
Les abymes ouverts d'une mer orageufe
N'ont point épouvanté cette ame courageufe,
Qui vous fefant quitter le trône et vos Etats,
En comblant tous nos vœux, vous remet en nos bras.
  C'eft en vain que le temps, l'éloignement, l'abfence,
Ont fourdement miné votre auftère conftance;
Six luftres révolus n'ont donc pu réuffir
A nous ôter, ma fœur, de votre fouvenir?
  Des droits facrés du fang l'inviolable empreinte
De nœuds jadis formés refferre encore l'étreinte.
Qu'un auffi grand exemple éclaire les mortels!
  Affez et trop long-temps auprès de fes autels
L'Amitié languiffait, ifolée en fon temple;
Dans nos jours dégradés il n'était point d'exemple
Que deux cœurs généreux, vrais et conftans amis,
Sans un vil intérêt, fuffent toujours unis.
Le temple était défert, il menaçait ruine,
Quand pour le réparer, parut une héroïne:
Sur fon front éclatant, luit l'étoile du nord,
La douce majefté s'annonce à fon abord;

Elle eſt par la Déeſſe en ſon temple reçue;
Ses décombres plaintifs ont attriſté ſa vue,
Mais c'eſt par ſon ſecours qu'on va les relever.
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous oſez prouver,
En dépit des fureurs et des cris de l'envie
Contre les cours des rois, et leur règne et leur vie,
Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans ces cours,
Des cœurs aſſez parfaits dignes de ſes amours.
Allez, vils artiſans de fraude et de menſonge,
Répandre (*) ſur les rois tout le fiel qui vous ronge;
Vos efforts inſenſés ſont déſormais perdus;
Ulrique en prendra ſoin, on ne vous croira plus.
Par des traits trop frappans elle a ſu vous confondre;
Contre l'expérience il n'eſt rien à répondre.
Rentrez dans le néant dont vous êtes ſortis,
Mépriſés, déteſtés, confondus, avilis;
Le coup qui vous écraſe, eſt émané du trône;
C'eſt venger noblement les droits de la couronne,
Quand par l'aſpect frappant de toutes les vertus
On atterre à ſes pieds les monſtres confondus.
Vous allez donc, ma ſœur, ſur les traces d'Hercule
Par de nobles travaux vous rendre ſon émule,
Ecraſer ſous vos pas les calomniateurs,
Du vulgaire égaré diſſiper les erreurs,
Venger les opprimés, et montrer qu'une Reine
Peut encor ſur les cœurs régner en ſouveraine.
Qu'il eſt beau de donner d'auſſi grandes leçons!
Ah! pour vous admirer, ma ſœur, que de raiſons!

(*) L'auteur du Syſtême de la nature, qui conſeille le régicide. L'auteur des Préjugés, qui adopte les mêmes maximes. Ils appellent les cours les foyers de la corruption publique.

Avez-vous vu nos cœurs voler fur le rivage,
Vous attendre à Stralfund à votre heureux paffage,
Les peuples vous bénir, nos vœux vous dévancer ?
Sans doute en ce moment vous avez dû penfer,
Quelque odieux que foit l'éclat du diadème,
Si le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime ;
Mes frères, mes parens, ma famille, mes fils,
Sont tous par fentiment mes fidelles amis.
Ah ! puiffiez-vous, ma fœur, un temps immémorable
Profiter et jouir d'un fort fi favorable !
Le rang, ni les grandeurs, ne font pas les heureux ;
Il en eft moins encor chez ces ambitieux,
Qui de commandemens et de puiffance avides,
Par des tourmens pareils à ceux des Danaïdes,
Sans remplir leurs défirs, fe laiffent confumer.
Ma fœur, on n'eft heureux qu'autant qu'on fait aimer.

# EPITRE II.

A

## LA REINE DE SUEDE.

Non, ma fœur, les grandeurs, les couronnes, les mitres,
L'amas accumulé des plus fuperbes titres,
Ces fymboles pompeux de notre vanité,
Ne fauraient cimenter notre félicité.
Du plus vil des humains aux têtes couronnées,
Tout mortel eft foumis aux lois des deftinées,
A fouffrir, à fe plaindre, à déplorer fes maux.
Les dehors font divers, les états font égaux.
Qu'importe donc quel rang décore ma mifère?
Le bonheur n'eft point fait pour ce trifte hémifphère.
Sous la pourpre ou la bure obligé de fouffrir,
Il eft égal des deux qui fert à me couvrir.
A trouver ce bonheur on confume fa vie;
Peu d'humains ont joui de fa fuperficie:
L'un penfant le trouver en de vaftes palais,
Quitte, en le pourfuivant, fes paifibles forêts,
Et fes troupeaux féconds, fon champ, fon toit de chaume
Il arrive, et foudain difparaît le fantôme.
Les grands, remplis d'efpoir, d'orgueil, d'ambition,
Adorent du bonheur l'aimable fiction,
Et pour le pofféder, de l'ardeur la plus vive
Ils pourfuivent en vain cette ombre fugitive;

Au lieu de la faisir, ô perfides destins!
Ils trouvent des soucis, des revers, des chagrins.
  Tel est le sort commun de ces rois qu'on envie;
Par leur éclat trompeur la vue est éblouie:
En les voyant de près on gémit en secret
De leur sort que de loin l'ignorance admirait.
  Vous, dont l'éclat naissant d'une beauté touchante,
Fixa sur vous les yeux de la Suède inconstante,
Vous montâtes au trône où vous plaça leur choix,
Et quoique fille, sœur, femme et mère de rois,
Le bonheur de chez vous s'échappa comme une ombre;
Sous vos pas les revers s'accumulaient sans nombre.
  La Suède n'était plus l'Etat jadis fameux,
Vengeur des libertés des Germains belliqueux;
De son gouvernement la forme différente
Enervait de ce corps la masse languissante.
Dès-lors n'éprouvant plus le pouvoir souverain,
L'anarchie opprimait l'état républicain:
Des grands dégénérés de leur noblesse antique
L'intérêt personnel bornait la politique;
Ils couvraient des beaux noms de lois, de liberté,
La honte de se vendre avec impunité.
Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,
Qu'un citoyen zélé, et fidelle à la Suède.
  Vous voulûtes, ma sœur, dans ces cœurs dépravés
Ranimer des vertus les germes énervés:
Ce fut en vain; long-temps le vice qui les dompte,
Effaça de leur front la pudeur et la honte;
Par le lâche ascendant de la corruption,
L'amour de leur pays n'était plus qu'un vain nom.
  Dans les convulsions des discordes civiles,
Momens si dangereux, en désastres fertiles,

Au fort de la tempête, un flot impétueux
Pensa vous engloutir dans ses flancs orageux:
Des esprits échauffés la fureur effrénée,
Par des conseils cruels, aigrie, empoisonnée,
Confondaient tous les droits, ce qu'on pouvait tenter,
Et les objets sacrés qu'on devait respecter.
Ils osèrent sapper les fondemens du trône;
Mais votre fermeté soutint votre couronne.
Depuis, votre prudence éludant leurs assauts,
Sut appaiser leur haine et mâter leurs complots.
Qu'il en coûte, ma sœur, pour acquérir la gloire!
Depuis ce temps encore, une trame plus noire,
Attaquant vos appuis, voulut vous isoler;
Sans honte à ses projets osant tout immoler,
Elle alluma soudain le flambeau de la guerre,
De ses bras énervés nous lança son tonnerre,
Poursuivit votre sang établi dans le nord,
Et contre un Empereur dirigea son effort.
A peine à tant de traits étiez-vous échappée;
A peine voyait-on la diète occupée
A rétablir la paix, objet de tous les vœux,
Que des troubles nouveaux et non moins dangereux,
Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.
Que ce royaume, ô Dieux! vous a coûté de larmes!
La Discorde en soufflant l'ardeur des factions,
Sut ranimer le feu de leurs dissentions,
Et tournant contre vous leur noire perfidie,
En vous calomniant, aliéna la Russie.
La Cabale depuis, marchant le front levé,
De l'ordre se jouant par l'Etat approuvé,
Epuisait tous les fonds, par sa folle dépense,
Et se plaisait à voir renaître l'indigence.

Le Roi trop rabaissé, se vit hélas! réduit
A voir en spectateur son royaume détruit,
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,
Qu'il s'unît au parti qui lui fesait outrage;
Et sans que ses cliens en fussent compromis,
Il agit de concert avec ses ennemis.
Ces traîtres endurcis bientôt vous traversèrent;
A rompre vos desseins leurs chefs se signalèrent,
C'était à Norkiœping: au fort des démêlés,
L'indigne Maréchal des Etats assemblés
Vous manqua, vous trahit et vous devint parjure.
Aucun tigre jamais n'a changé de nature,
Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,
N'atteindront aux vertus dont brillaient leurs aïeux.
Il vous restait au moins un époux cher et tendre,
Qui savait partager vos maux et vous défendre;
L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.
Voilà, ma sœur, voilà le sort des potentats,
Sur-tout des rois privés du pouvoir monarchique,
Tâchant de résister au torrent anarchique.
Des roseaux jusqu'au cèdre, et des rois aux manans,
Tout mortel est en proie aux chagrins dévorans;
Un pauvre laboureur dont périt la génisse,
Sent sa perte aussi bien, souffre même supplice
Qu'un roi qui voit soudain avorter ses projets:
La douleur est égale, autres sont les objets.
Le pauvre a des parens ainsi que le monarque;
L'un et l'autre gémit des rigueurs de la Parque.
Un ami tendre, un père, une sœur, un seul fils,
Nous déchirent le cœur, quand ils nous sont ravis;
Et nos fragiles corps, moulés sur un modèle,
Cèdent à la douleur, quand elle est trop cruelle.

Ainſi tout eſt égal, ſoit grands, ſoit plébéiens,
La ſomme de nos maux l'emporte ſur les biens.
 Epicure, autrefois contredit dans la Grèce,
Mais dont on reconnut le grand ſens, la ſageſſe,
Preſcrivait pour maxime à tous ſes auditeurs
D'éviter avec ſoin les piéges des grandeurs.
Fuyez, leur diſait-il, les affaires publiques,
Et laiſſant conſumer ces ſombres politiques,
Conſervez dans vos cœurs la paix et le repos!
Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots
Qu'enfantait chaque jour une guerre civile,
Fut reſpecté de tous et ſe maintint tranquile;
Tandis que dans le trouble et Pompée et Céſar
Abandonnaient l'empire et leur ſort au haſard.
 Quand l'âme eſt fortement et long-temps agitée,
Par un eſſor ſi vif, hors d'elle tranſportée,
Sa gaîté diſparaît, et laiſſe dans l'eſprit
Un funeſte levain qui le ronge et l'aigrit;
De ſes noires vapeurs l'ambition l'enivre.
Ah! pour ſi peu de jours que nous avons à vivre,
Dans d'auſſi vains projets faut-il ſe conſumer?
Ce roi, ce ſouverain que l'on vient d'inhumer,
Voilà ſes monumens qu'auſſitôt on renverſe!
Tout s'élève, s'accroît, enfin ſe bouleverſe.
 Alexandre conquit les plus vaſtes Etats,
Il meurt: tout auſſitôt des courtiſans ingrats
Partagent à leur gré les dépouilles du maître;
Ses enfans ſont exclus. Un capitaine, un traître
A ſes ſouverains nés fait ſouffrir le trépas.
Ainſi ce conquérant a livré cent combats,
Pour qu'un Démétrius et pour qu'un Ptolémée
Jouît de ſes travaux, hors de ſa renommée.

Voilà, ma fœur, à quoi mènent ces grands deſſeins :
Les politiques ſont pareils aux Quinze-vingts,
Ils agiſſent ſans voir; le deſtin les attrape;
Il fit que Romulus travailla pour le Pape,
Que David éleva Sion pour Mahomet.
Enfin aucun de nous ne ſait trop ce qu'il fait,
De projets en projets notre eſpoir nous engage;
Il eſt, vous le ſavez, des hochets pour tout âge.
Rejettant de ces jeux la folle illuſion,
Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon
De ce gouvernement tant agité d'intrigues,
Et loin de ſes complots, à l'abri de ſes brigues,
Vous jouirez enfin des charmes de la paix.
Ah! puiſſiez-vous, ma fœur, oublier pour jamais
Vos ennuis, vos chagrins, vos revers et vos pertes
Par des proſpérités à l'avenir couvertes!
A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,
Puiſſiez-vous voir couler le reſte de vos jours
Au ſein de l'amitié! C'eſt le bonheur ſuprême.
Ce ſont les vœux, ma fœur, d'un frère qui vous aime.

# EPITRE I.

## A

## MA SŒUR DE BAREUTH.

*En 1757.*

O DOUX et cher eſpoir du reſte de mes jours!
O ſœur! dont l'amitié ſi fertile en ſecours
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attriſte,
Et d'un bras ſecourable au ſein des maux m'aſſiſte.
Vainement le deſtin m'accable de revers,
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.
Si ſous mes pas tremblans la terre eſt entr'ouverte,
Si la foule des rois a conjuré ma perte,
Qu'importe? Vous m'aimez; tendre et ſenſible ſœur:
Etant chéri de vous, il n'eſt plus de malheur.
J'ai vu, vous le ſavez, s'épaiſſir les nuages
Dont les flancs ténébreux ont vomi ces orages.
J'ai vu, vous le ſavez, tranquille et ſans effroi,
Ces dangereux complots ſe tramer contre moi.
La fortune ennemie excitant la tempête,
M'ôta juſqu'aux moyens d'y dérober ma tête.
Soudain en s'élançant du gouffre des enfers,
La Diſcorde parut et troubla l'univers.
Ce fut, dans ton ſénat, ô fougueuſe Angleterre!
Où ce monſtre inhumain fit éclater la guerre,

D'abord ce feu s'embrafe en de lointains climats,
D'Europe en Amérique engage des combats.
La mer en eſt émue en ſes grottes profondes;
Neptune au joug anglais voit aſſervir ſes ondes;
L'Iroquis, qui devient le prix de ſes forfaits,
Déteſte les tyrans qui troublent ſes forêts.
La Diſcorde auſſi-tôt contemplant ſon ouvrage,
S'applaudit des horreurs que produiſit ſa rage,
Rit des faibles mortels qui, pour ſe déchirer,
Traverſent l'océan fait pour les ſéparer.
Dans ſes brillans ſuccès auſſi-tôt elle aſpire
A rendre univerſel le trouble et ſon empire:
Elle paſſe en Europe, elle s'adreſſe aux rois:
„ Juſqu'à quand ſerez-vous eſclaves de vos lois?
„ Eſt-ce à vous de plier ſous l'aveugle caprice
„ De préjugés uſés d'équité, de juſtice?
„ Il n'eſt de Dieu que Mars, la force fait vos droits,
„ *Dit-elle*; et tout monarque eſt né pour les exploits.
O fille des Céſars! l'ambition ardente
Se ranime à ces mots dans ton ame flottante.
La probité, l'honneur, les traités, le devoir,
Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,
S'effacent de ton cœur; tes mains peu ſcrupuleuſes
Dégagent de leur frein tes paſſions fougueuſes.
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,
Tu brûles de ravir ſa noble liberté,
D'abaiſſer tes égaux, d'anéantir le ſchiſme,
Et ſur tant de débris fonder ton deſpotiſme.
A d'auſſi grands projets il faut de grands moyens;
Chez les plus puiſſans rois tu cherches des ſoutiens.
Tes conſeillers experts, rompus aux artifices,
Par l'impoſture et l'or ameutent tes complices.

Il n'eſt point de forfait, il n'eſt point d'attentat
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.
Ce complot monſtrueux opprime en une année
De ſon terrible poids l'Europe conſternée.
L'ami timide feint de craindre le danger,
L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.
Depuis le Rouſſillon juſqu'au climat ſauvage
Où le Ruſſe glacé croupit dans l'eſclavage,
Tout s'arme pour l'Autriche, on marche ſous ſes lois,
On conjure ma perte, on foule aux pieds mes droits.
La fille de Céſar dévorait ſa conquête,
Préſageait ſon triomphe, en préparait la fête,
Vivait dans l'avenir, et goûtait les douceurs
De recueillir les fruits de ſes projets flatteurs.
Tel eſt le ſort des grands dont la vertu commune,
Baſſe dans les revers, haute dans la fortune,
S'enivrant du poiſon de la proſpérité,
Ne peut poſer de terme à ſa cupidité.
L'inſolent intérêt abuſant du délire,
Nomme au triumvirat les rois qu'il doit proſcrire,
Et ces tyrans ingrats par le crime liés
S'immolent ſans remords leurs plus chers alliés.
O jour digne d'oubli! Quelle atroce imprudence;
Thérèſe, c'eſt l'Anglais que tu vends à la France,
Ton généreux ſoutien dans tes premiers malheurs,
Lui qui réſiſta ſeul au nombre d'oppreſſeurs
Dont l'eſpoir diviſait ce puiſſant héritage
Que ton père, en mourant, te laiſſait en partage.
Tu règnes, mais lui ſeul a ſauvé tes Etats.
Les bienfaits chez les Rois, ne font que des ingrats.
Toi, monarque indolent, que la pourpre embarraſſe,
Ne te ſouvient-il plus qui délivra l'Alſace?

Mes

Mes regards indignés dans tes camps amollis
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.
L'injure et le bienfait se perd de ta mémoire.
Esclave d'une femme, est-il pour toi de gloire?
Ton trône et ton pouvoir sont le prix de l'amour;
Et Vienne a subjugué ta maîtresse et ta cour.
  Pompadour en vendant son amant au plus riche,
Rend la France en nos jours esclave de l'Autriche;
Le Canada bientôt est en proie aux Anglais;
Mais qu'importe à Louis la gloire des Français?
  Thérèse, après ces coups, l'ame de l'alliance,
Veut par de grands exploïts signaler sa puissance.
Aussitôt tout s'émeut en ses vastes États,
Et l'Autriche en travail enfante des soldats.
La Bohème opprimée et saignant de ses pertes,
Voit par des camps nombreux ses campagnes couvertes,
Le trouble, la terreur, le désordre s'accraît;
La paix s'envole aux cieux, l'équité disparaît;
On respire le sang; le meurtre, les alarmes:
Les champs restent déserts, tout peuple est sous les armes.
  Cet Ange qui préside au destin des combats,
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,
Arrache la fortune ou soudain la ramène,
Soutenait nos drapeaux d'une main incertaine;
Il permet que le nombre accable la vertu.
  L'Autrichien souvent par nos coups abattu
Sur des monts escarpés s'assied plein d'arrogance;
Provoque nos soldats et brave leur vaillance.
Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,
Parut en ce combat: les assauts se succèdent,
Les monts sont emportés, déjà nos rivaux cèdent;

Mais le nombre nous manque; en ce moment fatal
La Victoire s'envole au camp impérial.
  De la Prusse aux abois on crut la chûte sûre;
On présageait sa mort d'une faible blessure.
Ce qu'il restait de rois jusqu'en ces jours d'horreurs,
De nos combats sanglans tranquilles spectateurs,
L'esprit préoccupé de frivoles attentes,
Flattés de partager nos dépouilles sanglantes,
Des triumvirs vainqueurs grossissent le parti.
  Ce peuple confiné vers le pôle applati,
Sous des rois belliqueux si redouté naguère,
Qu'avilit maintenant un sénat mercenaire,
La Suède trop long-temps l'émule des Germains,
S'arme pour profiter de leurs maux intestins.
  Que dis-je? mes parens, pour combler la mesure,
En outrageant leur sang étouffent la nature,
Ou séduits, ou craintifs, entraînés ou trompés,
Dans ce complot d'horreurs de meme enveloppés,
Couvrant la trahison de voiles hypocrites,
Des heureux triumvirs se font les satellites.
  O décrets inconnus de la fatalité!
Qui prescrivez un terme à la prospérité,
O fortune inconstante! ô Déesse légère!
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère,
On ne m'entendra point profanant l'art des vers
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.
Je sais que je suis homme et né pour la souffrance,
Je dois à tes rigueurs opposer ma constance.
  Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,
O toi! que par devoir je devais rendre heureux,
Ton danger que je vois, ton destin lamentable
Me perce au fond du cœur; c'est ton sort qui m'accable.

J'oublîrai ſans regret le faſte de mon rang,
Mais pour te relever j'épuiſerai mon ſang.
Oui, ce ſang t'appartient, oui, mon ame attendrie
Immole avec plaiſir ſes jours à ma patrie.
Long-temps ſon défenſeur, j'oſe du même front,
Ranimer nos guerriers à venger ſon affront,
Défier le trépas au pied de ſes courtines,
Vaincre, ou m'enſevelir couvert ſous ſes ruines.
Tandis que je m'apprête à braver mon deſtin,
Dieux! quels lugubres cris s'élèvent dans Berlin?
A travers les ſanglots d'une douleur amère
Se diſtingue une voix... la mort frappe ta mère,
Les ombres du trépas, que dis-je?... c'en eſt fait.
Ah! du ſort irrité voilà le dernier trait.
Tous genres de malheurs ſur moi fondent en foule,
Ma vie en vains regrets funeſtement s'écoule,
J'ai trop vécu, hélas! pour un infortuné.
Malgré moi de vos bras, ô ma mère! entraîné,
Que ce dernier congé dans ces momens d'alarmes,
Par mes preſſentimens fut arroſé de larmes!
Mon cœur, mon triſte cœur, facile à s'attendrir,
Ne m'annonçait que trop ce cruel avenir.
J'eſpérais qu'Atropos, flexible à ma prière,
Contente de mon ſang, reſpecterait ma mère.
Hélas! je me trompais, la mort fuit mes malheurs,
Pour étendre ſur vous ſes livides horreurs
Ce ſombre monument eſt donc ce qui conſerve,
Vos reſtes précieux, mon auguſte Minerve?
Je vous devais le jour, je vous devais bien plus;
Votre exemple inſtruiſait à ſuivre vos vertus:
Malgré l'affreux trépas je les reſpecte encore,
Votre tombe eſt pour moi le lieu ſaint que j'honore.

Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords,
Les ſoupirs des vivans pénètrent chez les morts,
Si la voix de mon cœur de vous ſe fait entendre,
Permettez que mes pleurs arroſent vôtre cendre,
Et qu'empliſſant les airs de mes triſtes regrets,
Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.

Du déclin de mes jours la fin empoiſonnée
D'un tiſſu de tourmens remplit ma deſtinée.
Le préſent m'eſt affreux, l'avenir inconſtant.

Quoi! ſerais-je formé par un Dieu bienfeſant?
Ah! s'il était ſi bon, tendre pour ſon ouvrage,
Un ſort égal et doux ferait notre partage.
Maintenant promoteurs de menſonges ſacrés,
D'un long amas d'erreurs organes révérés,
Egarez des humains l'eſprit rempli de crainte
Dans les détours obſcurs de votre labyrinthe.
L'enchantement finit, le charme diſparaît.

Je vois que du deſtin tout homme eſt le jouet.
Mais s'il ſubſiſte un Etre inexorable et ſombre,
D'un troupeau mépriſé laiſſant groſſir le nombre,
D'un œil indifférent il voit dans l'univers
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,
Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la guerre,
Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.

Ainſi, mon ſeul aſile et mon unique port,
Se trouve, chère ſœur, dans les bras de la mort.

# EPITRE II.

## À

## MA SŒUR DE BAREUTH.

Enfin, chère ſœur, je reſpire,
Et ne reſpire que pour vous;
Le ſort eſt las de ſon courroux,
La Fortune vient de me rire.
Ces fiers Autrichiens de nos deſtins jaloux,
Dans les champs de Liſſa diſſous,
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,
Et vont dans la Bohème oublier leurs dégoûts.
Recevez de mon cœur cette offrande futile,
La ſeule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.
O mon ſupport! ô mon aſile!
Ma divinité, mon appui!
C'eſt vous dont l'amitié ſi ferme et ſi durable
Me tendit un bras ſecourable,
Lorſque nos combattans paraiſſaient terraſſés,
Et d'un empire formidable
Les fondemens bouleverſés.
Mes parens, mes amis, timides et glacés,
M'abandonnaient déjà dans ce péril extrême;
Le ſeul qui me reſta, ma ſœur, ce fut vous-même.
Fort de cet appui précieux,
Je ne redoutais plus le ſort injurieux.

O céleste amitié! divine et pure flamme!
Suprême bien d'une belle ame,
Dont la main avare des Dieux
Daigne si rarement favoriser la terre!
Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,
Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la guerre?
Ah! faut-il voir d'ingrats un corps associé,
Monarques arrogans du bruit de leur tonnerre,
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pitié,
Et l'intérêt avide, étincelant de rage,
Convertir l'univers, à lui sacrifié,
En théâtre sanglant de meurtre et de carnage,
Où la destruction naît de l'inimitié?
Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,
Parmi ces horribles scandales,
Votre cœur conserva, quoiqu'il fût épié,
Le feu sacré de l'amitié,
Ce feu cent fois plus pur que celui des Vestales.
En vain les mortels corrompus
De l'infidélité vous ont tracé l'exemple;
Leurs perfides regards, honteux et confondus,
Sont forcés d'avouer que votre ame est le temple,
Le refuge sacré des antiques vertus.
C'est vous qui rendez véritable
Tout ce qu'a rapporté la fable
D'Oreste, de Pylade et du tendre Nisus.
Si j'avais le pinceau d'Apelle,
Je peindrais votre cœur fidelle,
Et la constance et la ferveur
Dont, ô mon adorable sœur!
Vous avez combattu ma fortune cruelle.
Voyez, parens ingrats, quelle est votre noirceur.

Comparez-vous à ce modèle,
Vous tous qui pour votre malheur
Ne ſentîtes jamais ſi vous aviez un cœur.
Que cet exemple vous rappelle
Tout le ſublime et la grandeur
De la tendreſſe fraternelle.
Ah! mon auguſte ſœur, pour chanter votre nom,
Je laiſſe aux eaux de l'Hipprocrène
Les ſoins de ranimer une vulgaire veine,
Et les Muſes de l'Hélicon
Ne ſont pas les Dieux que j'invoque
Plein d'une amitié réciproque,
Mon cœur me tient lieu d'Apollon;
Pour exprimer comme il vous aime,
Pour s'ouvrir ou ſe dévoiler,
Le ſentiment ſuffit, il ſe peint de lui-même,
Et c'eſt à lui ſeul de parler.
Eclatez, doux tranſports de ma reconnaiſſance;
Portez au bout de l'univers
Le récit des complots de tant de rois pervers
Qui préparaient ma décadence,
Et le récit de la conſtance
D'une ſœur qui pendant mes plus affreux revers
De tous mes ennemis a bravé la puiſſance,
Et voulut par perſévérance
Partager avec moi le triomphe, ou les fers.
Publiez ſes vertus au-delà des déſerts,
Où le guèbre à genoux adore
Les rayons naiſſans de l'aurore,
Les portant au-delà des mers
Où Neptune étend ſon empire,
Juſqu'aux lointains climats où le ſoleil expire;

Et que d'un pôle à l'autre on entende en tous lieux
Qu'un mérite aussi grand, si digne qu'on l'admire,
L'élève jusqu'au rang des Dieux.
Ces sentimens, ma sœur, avec des traits de flamme
Sont gravés au fond de mon ame.
Vainqueurs de l'absence et du temps
Ils seront fermes et constans,
Jusqu'au terme fatal, où vers la triste rive,
Caron transportera mon ame fugitive
Dans le sombre séjour où l'univers s'enfouit,
Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus vive,
Nos peines, nos plaisirs, où tout s'évanouit.

A Striegau le 28 Décembre 1757.

# EPITRE III.

## A
## MA SŒUR DE BAREUTH,

*Sur ſa maladie.*

CHERE ſœur, de tout temps l'homme peu raiſonnable
Languit ſtupidement ſous le joug de ſes ſens.
Le tonnerre gronda, la crainte formidable
Erigea les autels, alluma ſon encens.
Le grand, le merveilleux lui parut adorable.
Sa peur lui fit des Dieux de tous les élémens:
L'on conſacra des bois au culte des Furies,
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers.
L'éther devint Saturne, et tant d'idolâtries
Durent leur origine aux terreurs des enfers.
Ceux que l'ambition embraſa de ſa rage,
Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,
Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
Jouirent des honneurs deſtinés aux héros.
Dès-lors l'apothéoſe eut des routes aiſées:
Le ciel tout étonné de ces cultes nouveaux
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux,
Et ſi quelques vertus furent divinisées,
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévôts.
Mais parmi tant de Dieux que s'était forgé l'homme,
Auxquels ſa folle erreur avait ſacrifié,

L'encens ne fuma point dans Athènes, ni Rome,
Pour le premier de tous, le Dieu de l'amitié,
Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples.
Tant le vulgaire faible, et fait pour s'égarer,
Confond ce qu'il doit craindre ou qu'il doit adorer.
Sans doute l'univers manquait de grands exemples:
Le fidelle Euryale et le tendre Nifus,
Et Théfée et Pirithoüs,
Leurs héroïques faits, leurs faftes refpectables,
N'étaient que d'anciennes fables.
Pour donner du luftre aux vertus,
Il faut des héros véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine fœur, que j'honore et révère,
Dont mon orgueil féduit fe vante d'être frère,
Si Delphes, fi Colchos, en des temps fortunés,
Avaient pu rencontrer dans leurs murs étonnés
Un cœur comme le vôtre, une vertu fi rare,
Les temples, les autels de feftons couronnés,
Le peuple, le pontife, à vos pieds profternés,
La victime tombant fous un glaive barbare,
Tout vous eût affuré l'hommage des mortels.
Leur amour, leur reconnaiffance,
Du prix de l'amitié connaiffant l'excellence,
Vous auraient fous fon nom confacré des autels.
Qui fentit mieux que moi fa bénigne influence?
Dans mes jours fortunés et dans ma décadence
Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.
Ah! pourrai-je oublier cette amitié conftante,
Senfible, courageufe, et toujours agiffante,
Qui a fu compenfer les maux que j'ai foufferts?
Lorfque ma fortune expirante

Offrait ma dépouille ſanglante
Aux tigres de carnage et de ſang affamés;
Lorſque mon propre ſang, rebelle à la nature,
Dans ces jours déſaſtreux et de malheurs ſemés,
Joignit les triumvirs, pour aigrir ma bleſſure;
Lorſque j'étais enfin, proſcrit, infortuné,
De tout ſecours abandonné,
O vous, mon ſeul refuge! ô mon port, mon aſile!
Votre amitié calmait ma douleur indocile,
J'oubliais dans vos bras mes oppreſſeurs altiers,
Mon cœur dans votre ſein épanchait ſes complaintes,
Votre tendre pitié partageant mes revers,
Diſſipait par un mot mes mortelles atteintes,
Et fort de vos vertus, je bravais l'univers.
A combien de dangers votre ame généreuſe
S'expoſa pour me ſecourir,
Moi, qui préférais de périr
A l'image trop douloureuſe
Des maux que je craignais de vous faire ſouffrir!
Jamais on ne vit de modèle
D'une tendreſſe auſſi fidelle
Que celle que vous m'accordez.
Si la vertu rend immortelle,
Ses lauriers vous ſont deſtinés.
Qu'un cœur pétri de boue, ame vile et commune,
Fermée au ſentiment, inſenſible à l'honneur,
Place le ſouverain bonheur
A poſſéder ces biens, jouets de la fortune,
Recherchés, pourſuivis avec trop de chaleur,
Et dont la jouiſſance eſt toujours importune;
Pour qui poſſède votre cœur,
Eſpoir ſur lequel je me fonde,

Le doit préférer, chère sœur,
A tous les tréſors de ce monde.
Si ces ambitieux, ces ſuperbes eſprits
Qui trament ma ruine et pourſuivent ma vie,
Pouvaient de ce grand cœur connaître tout le prix,
Mon trône ceſſerait d'attirer leur envie,
Ils ne combattraient plus, ils ne feraient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
Mais quel trouble ſoudain me coupe la parole ?
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours ſereins,
Quand pour adoucir mes chagrins,
Votre ſouvenir me conſole,
Des cris lugubres et perçans
Me font frémir d'effroi, me glacent tous les ſens.
Mes yeux chargés de pleurs ſe couvrent de ténèbres;
Les Grâces, les Vertus, ſous des voiles funèbres,
Font retentir ces lieux de longs gémiſſemens;
L'œil éploré, baiſſé, négligeant tous leurs charmes,
Elles vont publier, ſe baignant dans leurs larmes,
Et vos dangers et mes tourmens.
La mort, l'affreuſe mort menace votre vie;
Les Dieux jaloux de leurs bienfaits
A mon bonheur portent envie,
Et le trépas, d'un bras impie,
S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits!
Les vertueux liens de deux amis parfaits.
Non, jamais la nature avare
N'avait de ſes fécondes mains
Vu ſortir un préſent plus parfait, ni plus rare,
Que celui qu'elle fit, vous donnant aux humains.
Peut-être le ſéjour où l'audace et le crime

Ne cesse de se déborder,
Est indigne de posséder
Un cœur si généreux, une ame si sublime,
Hélas! quand je voyais l'univers infecté
De perfides complots, de trahisons atroces,
Malgré de sages lois des mœurs toujours féroces,
Je m'étais cent fois révolté
Contre tant de scélératesse,
Et souvent de l'austérité
Poussant à l'excès la rudesse,
Ma haine confondait sans cesse
Le crime avec l'humanité;
Mais par un retour de sagesse
Mon esprit rappelait, pour sortir de l'ivresse,
De vos rares vertus la divine splendeur,
Et pardonnait en leur faveur
A tous les vices de l'espèce.
Dieux protecteurs des malheureux,
Dieux sensibles et pitoyables,
Qui recevez les pleurs des humains misérables;
Toi, qui de l'amitié forma les premiers nœuds,
Mes Dieux, soyez-moi favorables,
Entendez mes cris douloureux,
Et ne permettez pas qu'en vain je vous implore.
Dérobez au trépas une sœur que j'adore;
Agréez mon encens, mes larmes, mes soupirs.
Si jusques dans les cieux ma voix se fait entendre,
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardens désirs
Le seul bien qu'à jamais de vous j'ose prétendre.
Conservez les précieux jours
De votre plus parfait ouvrage;

Que la ſanté brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal ſoit toujours leur partage.
Si l'inflexible ſort qui nous donne la loi
Demande un ſanglant ſacrifice,
Daignez éclairer ſa juſtice;
Que ſon choix rigoureux ne tombe que ſur moi.
J'attends ſans murmurer, victime obéiſſante,
Que l'inexorable trépas,
De ma ſœur détournant ſes pas,
Veuille émouſſer ſur moi ſa faux étincelante.
Mais ſi tant de faveurs que j'oſe demander
Sur un faible mortel ne peuvent ſe répandre,
O mes Dieux! daignez m'accorder
Que nous puiſſions tous deux au même jour deſcendre
Dans ces champs ombragés de myrthes, de cyprès,
Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau renferme notre cendre.

# EPITRE

## A

## MA SŒUR DE BRUNSWIC.

*Qu'il eſt des plaiſirs pour tout âge.*

DANS le monde, ma ſœur, tout ce qui naît périt.
Une éternelle loi tour à tour y proſcrit
Ces générations qui conſtamment renaiſſent,
Et ſous la main du temps auſſitôt diſparaiſſent.
Si la rapidité d'un ſi prompt mouvement
Ne ſe fait pas pour nous ſentir à tout moment,
C'eſt qu'on fait chaque jour une perte inſenſible,
Que chaque homme, entraîné par quelque ſoin pénible,
Ou rempli d'un deſſein dont l'eſpoir le ſéduit,
Laiſſe échapper le temps qui loin de nous s'enfuit.
Mais à peine le cours de deux luſtres s'achève,
Que nos jours écoulés paraiſſent moins qu'un rêve.
Quand l'âge irrévocable a ſillonné nos fronts,
Alors nos yeux ſurpris découvrent ſes affronts.
   Comment a diſparu le feu de ma jeuneſſe?
De mes ſens enchantés l'impétueuſe ivreſſe,
Ce fonds inépuiſable et fertile en déſirs,
Ces ailes pour voler de plaiſirs en plaiſirs?
J'exiſte, et cependant je ne ſuis plus le même.
   O vérité cruelle, humiliant problème,

Qui dévoilant les lois de la fatalité
Aggrave encor mes maux par leur néceſſité !
Offuſqué des vapeurs de la miſantropie,
Las de perdre en détail les reſtes de ma vie,
Au point de renoncer à l'eſpoir du bonheur,
L'amour-propre auſſi-tôt s'empare de mon cœur ;
De ce flatteur adroit le diſcours me conſole.
Appaiſe, me dit-il, ce murmure frivole,
Ecarts ſéditieux de tes ſens révoltés ;
Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en eſt reſtés.
Le printemps de tes jours fait place à leur automne ;
Flore en fuyant tes pas te confie à Pomone ;
Tu promettais jadis, à préſent tu produis,
Et dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.
Dans ta maturité la raiſon te décore ;
Ton goût, ton jugement, vient à peine d'éclore :
Ce fil guida jadis Ariſtide et Platon,
Trajan, les Antonin, Titus et Scipion.
Que la raiſon t'éclaire en cet affreux dédale
Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie et la cabale
S'empreſſent d'égarer tes pas mal aſſurés.
Elle ſauva tes jours de périls entourés.
Ta jeuneſſe a bien pu jeter des étincelles ;
Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles,
A la ſageſſe enfin, à ce don précieux
Dont Minerve elle-même a fait trophée aux cieux.
J'attendais ſon diſcours en répandant des larmes.
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes,
Diſais-je, et faut-il donc qu'inſenſible à jamais,
Mes organes uſés rejettent tes bienfaits ;
Mais cent plaiſirs nouveaux s'offrent à ma penſée,
Plus vrais, plus aſſortis à ma courſe avancée.

Plions,

Plions, puiſqu'il le faut, ſous les lois du deſtin;
Du couchant d'un jour ſombre embelliſſons la fin;
Près de frapper au but d'une pénible courſe,
Cherchons pour nos déſirs encor quelque reſſource;
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon;
J'en veux le front paré traverſer l'Achéron.
Juſqu'au temps où des morts le nocher me réclame;
Que la ſérénité ſe maintienne en mon ame.
Je renonce au fracas de ces plaiſirs fougueux,
Si peu ſatisfeſans et toujours dangereux.
Vous, molle oiſiveté. chanſons, douceurs futiles,
Je vous quitte en faveur d'amuſemens utiles.
Je vis avec les morts; leurs doctes monumens
A d'auſtères leçons joignent les agrémens.
Au coin de mon foyer, tranquille et ſolitaire,
Je converſe avec Lock, Tacite, ou bien Homère.
Si quelque ſage vient, je me plais à l'ouïr;
Les talens ſont un bien dont l'eſprit doit jouir.
Mes organes flattés des ſons de l'harmonie
Chériſſent tous les arts qu'a produit le génie,
J'aime ſur le théâtre à voir Sémiramis
Frémir au ſouvenir de ſes crimes commis;
Ou dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage;
L'amoureuſe Didon, dans l'excès de ſa rage,
Pour un amant ingrat, mais qui ſut la toucher,
Abandonner le trône et courir au bûcher.
Je me plais dans les traits de la vive peinture
Des ſentimens qu'en nous a gravés la nature;
Sur-tout ſi le poëte a l'excellent ſecret
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt;
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes;
De m'attendrir au point de répandre des larmes.

Si je n'habite plus cette orageuse cour
Où tant d'illusions environnent l'amour,
Un sentiment plus fin, plus noble et plus solide,
De ce bonheur perdu fait remplacer le vide.
O divine Amitié! présent chéri des cieux!
Ce n'est que dans ton temple où vivent les heureux.
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon ame
Tu daignas allumer cette pudique flamme;
Ton doux contentement n'est jamais combattu
Par les étroits devoirs qu'impose la vertu.
C'est toi, fille du ciel, dont l'appui secourable
Du déclin de mes jours rend la fin supportable
Par le cœur dont ta main m'a rendu possesseur.

Ce noble sentiment vous l'éprouvez ma sœur.
Ce cœur que je chéris, quel est-il? c'est le vôtre:
Lui seul il me suffit, je renonce à tout autre,
Qui volage, indiscret, habile à m'imposer,
De la vertu se pare, afin d'en abuser.

Je trouve tout en vous, esprit, vertu, tendresse,
Et l'indulgent support qu'exige ma vieillesse;
A vous à cœur ouvert je puis me confier.
Quel malheur quand d'amis il faut nous défier!
On sent, on vit en eux, c'est un autre soi-même;
J'existe doublement dans une sœur que j'aime.
Que la jeunesse, aveugle en ses égaremens,
Se livre au tourbillon de ses plaisirs bruyans;
Que de cent nouveautés la lanterne magique
Réveille son ennui d'un sommeil léthargique;
Je vois sans l'envier prospérer ses beaux jours.
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autres secours;
Vous avez vu, ma sœur, jusqu'où s'étend leur nombre.

Ainsi, sans que les ans me rendent morne ou sombre,

Des faveurs que fur moi le ciel daigna jeter,
En bornant mes défirs, je fais me contenter,
Votre amitié, ma fœur, en eft la principale.
C'eft un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale.
Daignez me conferver ce tréfor précieux
Et de tous les mortels je fuis le plus heureux.
Que m'importe dès-lors que mes fens s'affaibliffent,
Que mon ardeur s'éteigne et mes cheveux blanchiffent?
Je renonce à l'amour, j'embraffe l'amitié,
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,
J'ai fu trouver, ma fœur, des plaifirs en tout âge.

# EPITRE I.

A

## MA SŒUR AMELIE,

*En paffant la nuit fous fa fenêtre pour aller en Siléfie.*

SOMMEIL, auteur du doux repos,
Reftaurateur divin de la fanté perdue,
Répands et jette tes pavots
Sur les yeux de ma fœur dans fon lit étendue.
Fais voltiger fur fon chevet
Les rêves les plus agréables;
Qu'elle entende en rêvant les voix, fur fon duvet,

O 2

Des Nymphes d'Apollon, des Sirènes aimables,
Chantant en chœur et d'un ſon net
La tablature chromatique,
Du *Contrapunto* pathétique,
Mêlé des plus ſavans motets,
Tous harmoniques et bien faits.
Qu'aucun rêve effrayant n'altère
Ou n'échauffe ſon ſang en ſa courſe ordinaire;
Que la ſanté, dès ſon réveil,
Et la vigueur, ſa ſœur cadette,
L'accompagnent à ſa toilette,
Demain dès que le jour finira ſon ſommeil;
Pour moi, que le deſtin lutine,
Dans des travaux peſans, toujours forcé d'errer,
De fatigues ſans fin ayant pris la routine,
Je conſens que Morphée oſe encor me fruſtrer
Du doux repos, ma ſœur, que mon cœur vous deſtine;
Et ſi vous en jouiſſiez,
Mes veilles et mes ſoins feraient tous oubliés.
Puiſſiez-vous donc dans votre aſile,
Loin du fracas, loin de l'ennui,
En conſervant l'ame tranquille,
Paſſer des jours heureux, et de plus douces nuits?
Penſant, ma ſœur, que partout où je ſuis
En quelque temps que ce puiſſe être,
Abſent, ou bien à vos genoux,
L'attachement ne peut s'accroître
Que juſques au tombeau je conſerve pour vous.

# EPITRE II.

## A

## MA SŒUR AMELIE.

Vous souffrez donc aussi de nos cruelles guerres?
Et le Français fougueux, insolent et pillard,
Conduit par un obscur César,
A, dit-on, ravagé vos terres,
Tandis que sans raison, guidé par le hasard,
Un ennemi cent fois plus dur et plus barbare,
Par le fer et le feu signalant ses exploits,
Par le Cosaque et le Tartare
A réduit la Prusse aux abois.
Effaçons de notre mémoire
Des objets révoltans qui doivent lui peser;
Nous rappeler toujours notre funeste histoire,
Serait aigrir des maux que l'on doit appaiser.
Moi, dont les blessures ouvertes,
Saignent encor de tant de pertes,
M'approchant du bord du tombeau,
Pourrai-je en rimes enfilées
Peindre d'un languissant pinceau,
Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures écoulées,
Et de nos pertes signalées
Renouveler l'affreux tableau?
Lorsque de l'occident amenant les ténèbres,
Etendant sur l'azur des cieux

Les crêpes épaissis de ses voiles funèbres,
La nuit vient cacher à nos yeux
De l'astre des saisons le globe radieux;
Philomèle au fond d'un bocage
Ne fait plus retentir de son tendre ramage
Les échos des forêts alors silencieux:
Elle attend le moment que la brillante Aurore,
Versant le nectar de ses pleurs,
Avec l'aube nous fasse éclore
Le jour, les plaisirs, et les fleurs.
Ma sœur, en suivant son exemple,
Muet dans ma douleur, sensible à nos revers,
Laissant pendre mon luth, laissant dormir les vers,
J'attends que la fortune, à la fin, de son temple
Me rende les sentiers ouverts.
Mais si je vois que la cruelle
D'un caprice obstiné me demeure infidelle,
Du fond de ses tombeaux et des urnes des morts
Je n'entonnerai point la plaintive élégie,
Dont l'artifice et la magie,
Par ses lamentables accords,
Versant sur les esprits sa triste léthargie,
Les endort sur ses sombres bords.
Ah! plutôt sur le ton de la vive allégresse
J'aimerais à monter mon luth;
Suivre des ris la douce ivresse,
Au plaisir payer mon tribut.
Qui se trouve au milieu de fleurs à peine écloses,
Respirant leurs parfums, contemplant leurs attraits,
Choisit l'œillet, les lis, les jasmins, et les roses,
En se détournant des cyprès:
Tandis que ces rians objets

A moi se présentent en foule,
Emporté d'un rapide cours,
Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,
Et m'approche déjà de la fin de mes jours:
Pourrai-je encor sur le Parnasse
Me traînant sur les pas d'Horace,
Monter en étalant mes cheveux blanchissans?
Quand neuf lustres complets dont me chargent les ans,
Me montrent la frivole audace
D'efforts désormais impuissans,
Les Muses, on le sait, choisissent leurs amans
Dans l'âge de la bagatelle;
Hélas! j'ai passé ce bon temps.
Si pourtant m'honorant d'une faveur nouvelle,
Calliope daignait, en réchauffant mes sens,
M'inspirer par bonté des sons encor touchans,
Rempli des feux de l'immortelle,
Croyant mes beaux jours renaissans,
Je chanterais vos agrémens,
Votre amitié tendre et fidelle,
Vos grâces, vos divers talens.
Par les accords de l'harmonie,
De l'émule de Polymnie
Je pourrais attirer les regards indulgens.
Trop promptement hélas! de cet aimable songe
Se dissipe l'illusion.
Déjà le réveil me replonge
Dans la triste réflexion.
Qu'importe qu'une Muse folle
M'égare par légéreté?
Heureux, quand l'erreur nous console
Des ennuis de la vérité!

# EPITRE III.

## A

## MA SŒUR AMELIE.

*Sur le Hazard.*

NON, vous ne croyez point que l'humaine misère
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire,
Et c'eſt avec raiſon : de la félicité
Rien ne peut altérer l'impaſſibilité.
Ce Dieu, ſourd à nos vœux, ignore nos demandes,
Et lorſque ſes autels fument de nos offrandes,
Inſenſible aux parfums dont on vient l'encenſer,
Sans daigner nous punir, ſans nous récompenſer,
A d'auſſi vils objets loin d'attacher ſa vue,
Ne gouvernant qu'en grand cette maſſe étendue,
Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,
Aux primitives lois il ſoumet l'univers.
Mais quelle eſt, direz-vous, la ſource ſi féconde
Des deſtins différens que l'homme a dans le monde?
Si Dieu ne prévoit rien, s'il n'a rien réſolu,
S'il n'étend point ſur nous ſon pouvoir abſolu,
De ce nombre infini de fortunes diverſes,
De ſuccès, de revers, de grandeurs, de traverſes,
Qui de nos triſtes jours rempliſſent le courant,
L'homme ſerait-il ſeul le puiſſant artiſan?

Nous a-t-on bien prouvé ce qu'avance Voltaire,
*Où l'imprudent périt, le prévoyant prospère ?*
Je ne veux pas, ma sœur, misantrope fâcheux,
Outrant de notre état le destin malheureux,
Ravaler devant vous avec trop de rudesse
Les lueurs que souvent accorda la sagesse.
La nature aux humains dispensant ses faveurs,
Fut avare en tout temps de dons supérieurs;
Cependant l'on a vu l'art et la politique
Préparer des succès au vainqueur du Granique,
César joignant l'audace à ses prudens desseins,
Par son puissant génie asservir les Romains.
A côté des héros que leurs exploits signalent,
Mahomet ou Vasa peut-être les égalent.
De ces âges nombreux avant nous écoulés,
Parmi tant de grands faits sans choix accumulés,
Il est bien peu de noms dignes qu'on les rappelle.
La vertu rarement a le bonheur pour elle.
N'apercevez-vous pas la foule d'inconnus
De fous, d'extravagans aux honneurs parvenus,
Sans grâces, sans talens, sans esprit, sans mérite,
Passer étourdiment à leur grandeur subite,
Les regards éblouis d'un éclat emprunté,
Dédaigneux, arrogans, ivres de vanité,
Des peuples prosternés mépriser les hommages,
Tandis que le malheur persécute les sages?
Le monde est donc, ma sœur, l'empire du hasard;
Il élève, il détruit: bizarre à notre égard,
Il usurpe les droits de notre prévoyance.
Ne vous figurez point cette aveugle puissance,
Ce Dieu du paganisme, émule du Destin,
Qui dispose de tout sans choix et sans dessein.

Le hasard est l'effet de ces causes secondes
Dont les ressorts couverts de ténèbres profondes
Sous leur déguisement sachant nous échapper,
Par leur fausse apparence ont l'art de nous tromper.
Le philosophe sait que dans toutes les choses
Les effets sont produits du sein fécond des causes;
D'un pas sûr, mais tardif, par le raisonnement
Il remonte au principe après l'événement.
L'insolent politique, ambitieux et sombre,
Porte d'un bras hardi sa lumière en cette ombre;
Il perce l'avenir sans l'avoir aperçu;
Il règle, embrouille tout, et se trouve déçu.
L'aveugle en tâtonnant prend pour des certitudes,
La trompeuse apparence et les vicissitudes,
Et dans ce labyrinthe ardent à pénétrer,
Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,
Bronchant à chaque pas au bord des précipices.
Qui peut lui révéler les bizarres caprices
De tant de faibles rois pétris d'illusions,
Changeans dans leurs faveurs, jouets des passions?
Quels seront les devins, ou quels esprits sublimes
Pourront lui désigner l'espèce de victimes
Que l'Ange destructeur, armé par le trépas,
Moissonnera l'hiver au sein de tant d'Etats?
Qu'un roi soit emporté, que son fils le remplace,
Le monde politique en prend une autre face;
Par d'autres passions se laissant dominer,
Sur un plan différent ce roi va gouverner;
De nouvelles erreurs chassent les anciennes,
Et changent les motifs des faveurs ou des haines.
Mais que dis-je? au conseil un moindre choc suffit.
Qu'on exile un ministre, une femme en crédit,

Jamais les fucceffeurs dans ces premières places
N'ont de leurs devanciers daigné fuivre les traces,
Et fouvent dans les cours pour un moindre fujet
Tout prend une autre forme et change de projet.
Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues horribles,
Des révolutions les fecouffes terribles,
C'eft l'océan en proie aux aquilons fougueux:
De leur contraire effort le choc impétueux
Fait foulever les flots, les enfle, les irrite,
Les pouffe avec fureur, les rompt, les précipite,
Et la mer mugiffante en frappant à fes bords,
Y jette en reculant des débris et des morts.
Notre frèle vaiffeau, fans mâts et fans bouffole,
Flotte fans avirons au gré du vague Eole,
Il range des écueils, il défire un abri;
L'un trouve fon falut où l'autre avait péri:
La prudence n'eft donc qu'un art de conjecture.
L'exemple prouve bien cette vérité dure.
Etait-ce fon mérite, était-ce fa beauté
Qui du rang le plus bas et de l'obfcurité
Quand fes attraits flétris touchaient à leur automne,
Eleva Catherine et la mit fur le trône!
Si d'un œil amoureux le lubrique regard
Ne l'eût dans fes tranfports fait convoiter au Czar,
A fon deftin obfcur à jamais condamnée,
Le Pope dans Mofcow ne l'eût pas couronnée.
Mais confultons fans choix les faftes de l'amour;
Entre mille beautés qui brillaient à fa cour,
Pour remplacer trois fœurs qui furent fes maîtreffes,
Louis n'adreffa point fes vœux à des ducheffes;
L'indigne rejeton d'un financier profcrit
Devint l'heureux objet dont fon cœur fe nourrit.

Toujours plus amoureux et resserrant ses chaînes,
En ses mains de l'Etat Louis remit les rênes.
Ce d'Amboise en fontange est l'Atlas des Français,
A son bureau se vend et la guerre et la paix.
Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,
C'est l'indolent Bourbon que l'habitude enchaîne;
Et ces charmes divins que nous n'aurions connus
Qu'en quelque temple obscur, sous les lois de Vénus,
Décident à présent des destins de l'Europe.
  Dites-moi quel devin habile en horoscope,
En consultant les cieux et son astre en naissant,
Pouvait lui présager ce destin florissant?
Elevée en exil depuis sa tendre enfance,
De son ambition l'orgueilleuse espérance
N'avait osé former des vœux aussi hardis
D'Etiol en l'épousant la mit en paradis.
Nous, que l'expérience instruisit dans les brigues,
Qui connaissons les cours et leurs sourdes intrigues,
L'artifice commun à tous les courtisans,
Qui pour mieux supplanter des rivaux tout-puissans
Flattent des souverains les passions secrètes,
Les charment au moyen d'aimables marionnettes
Dont ils font avec art jouer tous les ressorts,
Et maîtres de leurs cœurs en règlent les transports;
Nous voyons l'intérêt, les ruses, les adresses,
Qui font naître ou baisser le crédit des maîtresses,
Et dans ce vil emploi qui dégrade les grands,
Ils semblent tour à tour esclaves ou tyrans.
  Parmi ces demi-Dieux, entre ces personnages,
Que la faveur créa, l'Europe a vu des pages,
Des brigands de finance, arbitres des humains,
Des reclus tonsurés, devenus souverains,

Et des greffiers poudreux, en France connétables.
Ces exemples récens, ma sœur, sont innombrables.
L'occasion sert mieux que ne font les projets.
 Mais pour en revenir à de grands objets,
Abandonnons des cours l'habitant idolâtre.
La guerre me fournit un plus vaste théâtre.
C'est là que la fortune étale avec orgueil
Et son mépris bizarre et son flatteur accueil.
Parmi tant de guerriers dont le nombre l'assiége,
Ses dons sont prodigués à ceux qu'elle protége;
Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,
Et noircit les talens de leurs compétiteurs.
 Dans la noble carrière où le héros s'élance,
Son génie au hasard dispute l'influence;
Mais il épuise en vain ses soins et ses efforts,
Il dépend malgré lui des plus faibles ressorts.
 Ces hommes ramassés dont se forme une armée,
Sont les vils instrumens qui font sa renommée;
La crainte, le désordre, ou l'ardeur du soldat,
Fixent l'incertitude et le sort du combat.
Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,
Ses solides projets attestent son mérite:
C'est d'eux qu'on doit juger, et non sans fondement
L'applaudir, le blâmer, selon l'événement.
Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.
 Eugène, dont le nom présageait la victoire,
Parut trop confier ses succès aux hasards,
Alors qu'il insulta les fameux boulevards
Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade;
Il brave les périls, son cœur le persuade
Qu'il peut forcer ses murs et renverser ses tours,
Avant que l'ennemi lui porte des secours.

Le Visir indigné vient l'assiéger lui-même,
Il envoie aux Chrétiens la disette au teint blême;
Le désespoir, la mort s'offrent à leurs regards.
Pressés par le Visir, accablés des remparts,
Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine:
Tout conspirait enfin à la perte d'Eugène.
Il faut mourir ou vaincre: un noble désespoir
L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout prévoir.
Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées:
Tout cède; des mourans les campagnes jonchées
Laissent un libre cours aux vainqueurs empressés;
Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.
Long-temps le vieux Visir tint par sa résistance
Le sort des deux Etats en égale balance;
De ses nobles desseins les beaux commencemens
Furent mal secondés par les événemens;
Le Germain couronné des mains de la Victoire,
En emporta lui seul l'avantage et la gloire.
Ah! si jamais, Eugène, un de tes hauts projets
Aux yeux d'un guerrier sage annonça des succès,
Ce fut près de Luzare, où tes soins et ta ruse
Ont préparé le piège au Français qui s'abuse.
Te dérobant tu pars, et plus prompt que l'éclair
Des digues du Zero, ton camp est à couvert.
A ces bords dangereux, sans nulle défiance,
Vendôme conduisait les guerriers de la France.
Eugène attend l'instant que le soldat mutin
Sorte du camp français pour courir au butin:
Pendant tout ce désordre il veut par la surprise
Fixer en sa faveur la fortune indécise.
Quel fut l'effet d'un plan si bien imaginé?
Un Français curieux, par la digue borné,

Y monte ſans deſſein ; il voit dans la campagne
Eugène et ſes héros vengeurs de l'Allemagne :
Il vole en rapporter la nouvelle en ſon camp ;
Bientôt on ſe raſſemble , on combat ſur le champ.
Eugène fut battu. Tel eſt le ſort des armes.
  Dans ce métier ſi dur, et pourtant plein de charmes,
Souvent un rien peut nuire, et dérober le fruit
Du plus ſavant deſſein preſque à ſa fin conduit.
  Eugène l'éprouva lorſqu'il ſurprit Crémone,
Par un canal ſecret que ne connaît perſonne,
Il entre dans la ville, il borde le rempart.
On l'en croit déjà maître. Admirez le haſard.
Un Irlandais actif, qui veillait pour la France,
Accourt auprès du Pô, prépare ſa défenſe;
La garniſon l'apprend, tout ſe joint à ſon corps,
On combat, on repouſſe, on redouble d'efforts ;
Le Français enhardi que le ſort favoriſe,
Force enfin le héros d'abandonner ſa priſe.
  Le haſard rit ainſi de l'orgueil des humains,
En ſe jouant dérange et confond leurs deſſeins ;
Injuſte dans ſes choix, capricieux, volage,
Il ſert le téméraire et ſe refuſe au ſage.
En vain de l'avenir l'eſprit eſt occupé :
Quel homme à ſon deſtin jamais eſt échappé ?
Il eſt bien des malheurs qu'un inſenſé s'attire ;
Bornons-nous aux revers qu'on ne ſaurait prédire.
  Marlborough que l'Anglais a ſi bien déſigné,
Qui livrant des combats les avait tous gagnés,
Qui n'aſſiégea jamais de place ſans la prendre,
Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,
Marlborough, le héros, l'ame du parlement,
S'eſt vu précipiter par Madame Maſſan,

Qui d'Anne jusqu'alors suivante peu connue,
Anima contre lui la Reine prévenue;
Cette intrigue de cour pour un frivole objet
De vingt rois alliés dérangea le projet.
 Vous parlerai-je encor de la flotte invincible
De ce grand armement, formidable et terrible,
Dont l'immense appareil couvrant le sein des mers
Aux Bretons d'un tyran allait porter des fers.
L'Angleterre frémit et parut confondue:
Un grain de vent s'élève et la flotte est perdue.
 Mais où vit-on jamais plus de calamités;
L'enchaînement fatal de plus d'adversités,
Q'en fournit des Stuarts la malheureuse histoire?
J'en rappelle à regret la sanglante mémoire.
Ces peuples descendus des Pictes indomptés,
Contre leurs souverains sourdement irrités,
A l'abri de leurs lois ont exilé leur Reine:
Auprès d'Elisabeth, Marie a fui leur haine;
Elle y cherche un asile, elle y trouve un cachot;
Et l'Anglais son vengeur la traîne à l'échafaud.
Mais après son trépas à sa famille illustre
Le trône des Bretons rendit son premier lustre:
Ce théâtre sanglant, entouré de dangers,
Lui laissa du bonheur des momens passagers.
 Aux transports turbulens d'un peuple fanatique
On voit Charle opposer sa faible politique;
Il trouve un ennemi cruel et factieux,
Profond, entreprenant, sage, artificieux,
Qu'aucun travail n'abat, qu'aucun danger n'étonne,
Qui d'un bras téméraire ose saper le trône,
Abuse le vulgaire, écrase le puissant,
Et couvre ses forfaits du nom du Dieu vivant.

Cromwel

Cromwel de tous côtés ayant tendu ses piéges,
Dans le sang de son Roi teint ses bras sacriléges,
Et Charle souffre enfin pour comble d'attentats
Un supplice inoui, digne des scélérats.
Ainsi finit ce prince, exemple mémorable,
Que la grandeur mondaine, un rang si respectable
Ne garantissent point contre un dur ascendant.
 Bientôt Jacques second, plus faible et moins prudent,
Tremblant, déconcerté par sa fille et son gendre
De ce trône sanglant fut contraint de descendre.
 Et ce jeune Edouard que nous avons tous vu,
Au rang de ses aïeux à demi parvenu,
En héros vagabond courir à sa ruine,
Prouve par ses destins sa funeste origine.
 Sans aller parcourir l'histoire du levant,
Que ne dirai-je pas du sort du jeune Iwan?
D'un monarque déjà poursuivi dès l'enfance,
Une nuit renversa son trône et sa puissance;
Une femme tremblante, ivre de voluptés,
Rassemble des soldats à la hâte ameutés,
Enchaîne le monarque au sein de sa patrie,
Et le fait transporter captif en Sibérie.
Quels faits humilians pour l'orgueil des humains
Que de vils instrumens ont d'étonnans destins!
 J'ai souvent reconnu par mon expérience
Combien peu sert le fil de la vaine prudence.
Quand j'entrai dans le monde en ma jeune saison,
Je dus tout au hasard et rien à la raison.
Ardent, présomptueux, je m'en souviens encore,
Je brûlais d'imiter des héros que j'honore:
Du centre des plaisirs et des bras du repos

Sur les traces de Mars je volais aux travaux.
Un vieux Sertorius de l'école d'Eugène,
Pour traverser mes vœux, fut envoyé de Vienne.
Tout ce que peut fournir l'expérience et l'art,
Fut employé par lui pour fixer le hasard.
Dans ma sécurité Neuberg m'allait surprendre.
J'ignorais ce qu'un sage était près d'entreprendre;
J'ignorais jusqu'aux lieux où s'assemblaient ses corps,
Son approche, et sur-tout ses desseins, ses efforts.
Un transfuge arrivé découvrit le mystère.
On se prépare, on marche, on joint son adversaire,
La Victoire pour nous décida des combats.
La Fortune en ces temps accompagnait mes pas;
Sous sa protection mon esprit devint sage,
Depuis, par son penchant inconstant et volage,
Désertant nos drapeaux, prompte à m'abandonner,
Chez Daun et sur ses camps nous la vîmes planer.
La perfide, en marquant sa barbare allégresse,
Persécute à présent ma prochaine vieillesse;
Les dangers, les écueils remplissent mes chemins,
Et la plume et l'épée échappent de mes mains.
Vous avez vu, ma sœur, dans des jours que j'abhorre,
De l'audace et du crime insensément éclore
Ce monstre politique, insolent, égaré,
De rapines, de sang, de meurtres altéré,
Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,
Qui rassemble en ses flancs d'éternels adversaires,
Caresse avec fureur ses dangereux serpens,
Prêt à se déchirer tient sa rage en suspens,
Pour assurer ma chûte et presser ma ruine.
Apprenez à présent quelle est son origine,
Par combien de forfaits des peuples ignorés

L'enfer de tant de rois a fait des conjurés.
Quel myſtère odieux faut-il que je découvre ?
De Vienne à Pétersbourg, et de Stockholm au Louvre;
La fraude, l'impoſture, et l'intrigue de cour,
Font ſervir à leur but et la haine et l'amour.
L'Autrichien répand l'or et la calomnie.
Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conſeillés,
De ſes vrais ennemis ſe fait des alliés.
Sa fière ambition, ſa vengeance infernale,
Au fond de leur palais introduit la cabale.
D'un paiſible automate on aigrit les eſprits;
Là pleure une princeſſe, ici des favoris.
Il communique ainſi ſes fureurs politiques
Aux dociles eſprits des princes pacifiques,
Qui ſans s'apercevoir de leur égarement,
Vienne, de ta grandeur deviennent l'inſtrument.
Je reſſens les effets du crime qui les lie;
C'eſt moi qui ſuis puni de leur vague folie;
Perſécuté, vaincu, mon ſort m'a fait la loi,
Ou de vivre en eſclave, ou de mourir en roi.
C'eſt en vain que l'on penſe éviter ſon naufrage.
L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage,
Et comment détromper des princes aveuglés,
Par des fourbes chéris ſans ceſſe enſorcelés ?
Pouvais-je enfin gagner des maîtreſſes perfides,
Ou réchauffer le cœur de nos amis timides ?
Pouvait-on préſager que jamais les humains
Verraient marcher enſemble et Français et Germains,
Et Ruſſes et Suédois, tous étouffant leurs haines,
Réunis et d'accord pour me charger de chaînes ?
Que l'Empire entraîné par ce fougueux torrent,

Contre ſon protecteur s'armât pour ſon tyran ?
  Mais quittons ces faux Dieux qui font gémir la terre.
Retournons aux haſards que j'éprouve à la guerre.
  De nos fleuves germains tous les bords ſont couverts
De peuples raſſemblés des bouts de l'univers.
A leur nombre accablant il faut que je m'oppoſe,
Si je couvre un pays, c'eſt l'autre que j'expoſe;
Je vole à l'ennemi le plus audacieux,
Je l'atteins, une voix m'appelle en d'autres lieux.
Luttant de tous côtés contre une hydre de princes,
Mon bras ſeul ne peut plus garantir nos provinces.
Tandis que mon État par eux eſt envahi,
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs ames?
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames,
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir leurs vœux,
L'opprobre et le mépris de nos derniers neveux?
  Lorſque de tant de maux mon ame eſt oppreſſée,
Un Démon des ſoldats dérange la penſée;
Ce qui me paraît blanc à leurs yeux paraît noir.
Leurs chefs auſſi troublés n'ont plus des yeux pour voir;
Un brouillard triſte et ſombre offuſque leurs idées.
Je ſuis environné d'ames intimidées,
J'attiſe les lueurs de leur faible raiſon;
J'oppoſe, mais en vain, l'antidote au poiſon.
Le nombre d'ennemis, le danger qui s'augmente,
Des revers tout récens accroiſſent l'épouvante.
  Cependant l'ennemi remuant, inquiet,
Roule dans ſon eſprit un dangereux projet.
Il faut ou le combattre, ou ſuccomber ſur l'heure;
Il faut que d'un héros l'ame ſupérieure
Donne l'exemple en tout, du dernier au premier.

Ainſi près de l'Euphrate un antique palmier
Elève les rameaux de ſa ſuperbe tête,
Brave, ſans s'ébranler, l'aſſaut de la tempête,
Tandis que l'aquilon au bord des vives eaux
Courbe les tendres joncs et briſe les roſeaux.
Mais ces roſeaux, ma ſœur, de nos combats décident,
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'intimident?
Ainſi dans les palais, ou dans les champs de Mars,
En ce monde maudit il n'eſt que des haſards.
Malgré tous les calculs qui règlent ſa conduite,
L'orgueilleuſe raiſon ſe trouve enfin réduite
A confeſſer ici que l'homme en tout borné
Suit le torrent du ſort dont il eſt entraîné.
Mais à quoi, dira-t-on, peut ſervir la prudence,
Si ſes ſecours ſont vains, ſes efforts ſans puiſſance?
Autant nous vaudrait-il dans nos jours mal ourdis
En ſecouant ſon joug agir en étourdis.
La prudence n'eſt point, il eſt vrai, panacée,
Qui chaſſe tous les maux dont l'ame eſt oppreſſée;
Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heureux,
Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.
Elle cède aux rigueurs du ſort qui ſe ſoulève;
C'eſt un fil qui conduit, mais ce n'eſt pas un glaive
Propre à trancher les nœuds de la difficulté.
De tant d'écueils où l'homme aurait été jeté,
Des maux qu'on aperçoit ſon ſecours nous préſerve;
Sa circonſpection qui veille, et nous conſerve
A travers les dangers d'un pas prémédité,
Nous guide, entre la crainte et la témérité,
Par une route étroite aux humains peu commune.
Souvent ſa patience a laſſé la fortune.
Elle attend tout du temps, mais ſans le prévenir,

Et jamais son orgueil ne régla l'avenir.
Laissons donc le destin dans ses demeures sombres
Nous voiler ses arrêts d'impénétrables ombres;
En souffrant les revers, sans en être abattu,
Il faut s'envelopper, ma sœur, dans sa vertu.

A O. Pretschendorf, le 7 Janvier 1760.

# EPITRE IV.

## A

## MA SŒUR AMELIE,

*Sur une négociation de paix qui échoua.*

VOLEZ, mes vers, à Magdebourg,
Allez chez ma sœur pour lui dire
Que de sa troisiéme Hégire (*)
Nous attéignons le dernier jour.
Cè fier triumvirat qui voulait me proscrire,
Paraît agonisant, et sa fureur expire.
Du très-Chrétien battu les guerriers affaiblis,
Revenus d'un profond délire,
Ne feront plus flotter les lis
Parmi les aigles de l'Empire.
Mais après leur défection
L'orgueil, l'acharnement, l'extrême ambition
Dont brûle l'implacable Reine,
Le formidable apprêt joint au puissant effort

(*) Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre, la cour se retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

De la fouveraine du nord,
Feront encor rougir l'arène
D'un fang dont leur rage inhumaine
Voudrait défaltérer l'infatiable mort.
Ainfi nos vœux fervens ont adouci le fort.
Jouet des aquilons et des fureurs de l'onde,
Dans peu notre nef vagabonde
Sur les flots appaifés pourra voguer au port.
Mais qu'il en coûtera de travaux cette année,
Avant d'avoir atteint cette heureufe journée,
Où la paix amenant la joie et les plaifirs,
Arrêtera le cours des pleurs et des foupirs!
Courez, volez, heures trop lentes,
Surpaffez, s'il fe peut, mes rapides défirs;
Conduifez fur nos bords ces Déités charmantes,
Les Mufes, Minerve et Thémis.
Que Mars au front d'airain de fes flèches fanglantes
N'atteigne que nos ennemis,
Et que nos demeures riantes
Dans leurs retraites innocentes
Nous raffemblent enfin avec tous nos amis.
Alors loin de ces champs que Bellone défole,
Au bout de mon pénible rôle,
Déteftant ce théâtre où fouvent j'ai monté,
Et fouvent mal repréfenté
D'un tragique héros le faftueux fymbole,
Je pourrai vivre en liberté,
Sacrifiant avec gaieté
Au bonheur d'un peuple frivole
L'ambition cruelle et folle
Et l'ennuyeufe gravité.

De Meiffen, 1760.

# EPITRE
## AU
## PRINCE FREDERIC
## DE BRUNSWIC.

Les fruits nés dans les fols arides,
De Berlin et de Sans-Souci,
Quand tout a le mieux réuffi,
Ne valent pas les fruits fplendides
Du beau jardin des Hefpérides:
Ils étaient d'or, et leurs appas
Eblouiffaient les cœurs avides
Qui préféraient ces biens folides
A des fruits bien plus délicats.
  Virgile aux chants de l'Enéide
Nous peint d'un trait de fon pinceau
Enée, ayant Vénus pour guide,
A peine hors de fon vaiffeau,
Qu'il trouve au milieu des bois fombres
La pomme d'or et le rameau;
Il le faifit: un don fi beau
Fut pour le Roi des pâles ombres.
  Pour moi, fi par faveur du fort
Je cueillais un fruit auffi rare,
Je n'offrirais pas ce tréfor,
Au noir fouverain du Ténare,
Mais vous auriez la pomme d'or,

# EPITRE

## A MES NEVEUX LES PRINCES FREDERIC ET GUILLAUME DE BRUNSWIC.

QUE tout mortel, hélas! facilement s'abuse,
  Quand la paffion le conduit!
  L'illufion, l'erreur l'amufe,
  Ce qui le flatte le féduit.
  J'ai foutenu que la vieilleffe
Alors qu'elle a profcrit l'amour, les jeux, les ris
  Et les grâces de nos efprits,
  Se confolait par la fageffe.
  Chimères d'un vieux radoteur,
  Mal-adroit, ennuyeux, fophifte,
  De la perte de fon bonheur
  Tout étourdi, rêveur, et trifte.
Quoi! fon orgueil bleffé veut dans fa folle ardeur
Elever un trophée à fa propre faibleffe?
Ah! croit-il dénigrer par fon ton de docteur
La foule des plaifirs dont jouit la jeuneffe?
  Tes beaux jours fe font écoulés,
Sur les ailes du temps les plaifirs envolés,
Par le fatal pouvoir de la viciffitude
Abandonnant ton corps à la décrépitude.
En perdant tous tes fens tu viens hors de faifon
Vanter les vains progrès qu'aura fait ta raifon.

Pour moi, plus franc et plus ſincère,
Je porte avec ingénuité
Un hommage tout volontaire
Au trône de la vérité;
Je prends en pitié la ſageſſe
Qui choiſit pour ſon fondement
Un corps tout uſé de vieilleſſe.
Notre gaîté, notre triſteſſe,
Tout nous vient ou de l'âge, ou du tempérament;
Quand on n'a plus l'eſprit volage,
Quand on n'a plus de ſentiment,
C'eſt malgré ſoi que l'on eſt ſage.
Il n'eſt point de Neſtor auſtère à nous tranſir
Qui ne rappelle avec plaiſir
Les jours de ſa naiſſante aurore,
Et qui ne brûle du déſir
De retourner, s'il peut, encore
Sous l'empire charmant de Vénus et de Flore.
Ses regrets importuns vous doivent avertir
Que malgré lui, par impuiſſance,
Il renonce à la jouiſſance
Des bienfaits que vous poſſédez.
Les deſtins rigoureux ont de plus décidé
Qu'il n'en garderait point la plus frêle eſpérance.
Vous voyez donc, mes chers neveux,
Que votre âge eſt le ſeul où l'on peut être heureux.
Uſez de ce tréſor avec poids et meſure:
Partout l'abondante nature
Vous fournit des plaiſirs nouveaux.
Le Ciel en dépit des dévots
Prodigue ſes faveurs aux enfans d'Epicure,
Et la volupté la plus pure,

Comme une immenſe mer en répandant ſes flots,
Les déſaltère de ſes eaux.
De ſa liqueur enchantereſſe
Abreuvez-vous, jeunes héros;
Mais gardez-vous de ſon ivreſſe.
On ne ſent pas dans la chaleur,
Dans le tranſport, dans le délire
Des paſſions que l'on reſpire,
Juſqu'où peut aller leur fureur.
Croyez-en mon expérience.
Aſſociez la tempérance
Aux goûts de ces plaiſirs charmans.
Vous êtes dans votre printemps,
Et le conſeil de la prudence
Eſt de vous ménager pour en jouir long temps.
Les deſtins ont borné les facultés de l'homme;
Le prudent ſeul, bon économe,
En garde encor pour ſes vieux ans.
Ce n'était pas ainſi que d'une voix tremblante,
J'exerçais ma Muſe naiſſante
A chanter, jeune encor, les ſuccès de l'amour;
Le temps, de ſa main malfeſante,
D'une voix naguère brillante
Eteint le charme ſans retour.
Adieu gaîté, plaiſir, et ſanté floriſſante!
Le ſort inexorable et ſourd
S'obſtine à vouloir dès ce jour
Que la raiſon, cette pédante,
Sur mon eſprit règne à ſon tour.
Vous voyez maintenant quelle eſt la différence
De l'hiver de nos ans et de l'adoleſcence;
L'une jouit de tout, l'autre n'uſe de rien.

Selon le sentiment d'un fameux moraliste,
Le jeune est un fou gai, le vieillard un fou triste;
    Cependant le Leibnitzien
Dans l'école à grands cris obstinément persiste
    A soutenir que tout est bien.

# EPITRE I.

## AU

## COMTE HODITZ,

*Sur Roswalde.*

O SINGULIER Hoditz! vous qui né pour la cour,
Avez fui, jeune encore, ce dangereux séjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,
Vous riez de ces fous dont l'esprit mercenaire
N'amasse des trésors que pour les dépenser;
De ces fats dont l'orgueil sait si bien s'encenser;
Se dresse, se rengorge, et se mire en ses plumes;
Et de ces sombres fous qui dans les amertumes,
Toujours pour leur grandeur occupés de projets,
S'épuisent en travaux sans réussir jamais,
Mécontens du présent à leurs vœux peu sortable,
Cherchent dans l'avenir un sort plus favorable.
Vous avez rejeté ce dangereux poison;
Vous bornez vos désirs à suivre la raison.

Etre heureux en effet, c'eſt bien la grande affaire:
L'orgueil eſt à mes yeux une triſte chimère.
A quoi vous eût ſervi que valet grand ſeigneur,
Vous euſſiez quarante ans déchauſſé l'Empereur?
Il eſt beau d'approcher de près du diadême;
Mais il vaut mieux encor dépendre de ſoi-même:
Ainſi vous avez ſu d'un choix prémédité
Préférer aux grandeurs l'heureuſe liberté:
Sans faſte et ſans apprêts, guidé par la nature,
Même ſans y penſer diſciple d'Epicure.
Roſwalde en héritage entre vos mains paſſé
Le diſputa bientôt au palais de Circé,
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre,
Grâces à vos talens eſt devenu célèbre:
Ce n'eſt plus ce donjon ſombre et peu fréquenté
Qu'à peine on tolérait pour ſon antiquité;
C'eſt un ſéjour divin; les yeux et les oreilles
S'étonnent d'y trouver cent charmes, cent merveilles;
Le Taſſe et l'Arioſte en deviendraient honteux,
S'ils voyaient vos travaux les ſupaſſer tous deux.
Là des enchantemens l'ingénieux preſtige
Produit à chaque inſtant prodige ſur prodige;
Tout reſpire, tout vit, tout être eſt animé.
Par un charme ſoudain ce bois eſt transformé;
C'eſt un jardin ſuperbe, et là-bas par miracle
Vous liſez dans un puits les arrêts d'un oracle.
La nature paraît obéir à vos loix;
Tout s'arrange, ſe fait, ſe plie à votre choix.
Tandis qu'en avançant, on examine, on cauſe,
L'œil eſt ſoudain frappé d'une métamorphoſe:
En fuyant Apollon, plus prompte qu'un courſier,
Daphné ſubitement ſe transforme en laurier.

Là j'aperçois Renaud dans le palais d'Armide,
Ici ſont tous les Dieux célébrés par Ovide,
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure et le Dieu de l'enfer.
Ces Dieux, qui n'exiſtaient qu'au code poétique,
Ont retrouvé chez vous autels et culte antique:
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux
Amènent la victime, et puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux Dieux en ſacrifice;
Ils aſpergent l'autel du ſang de la géniſſe;
Ils invoquent ces Dieux, l'encens fume pour eux.
Que l'ombre de Symmaque approuverait vos jeux,
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules
Dont on charge à plaiſir les peuples trop crédules,
Il voyait par vos ſoins reſſuſciter le ſien!
Mais vous aimez la fable en reſtant bon chrétien,
Sans même que la foi puiſſe en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pigmée:
Je crus dans leur cité, quand leur eſſaim parut,
Etre avec Gulliver tombé dans Lilliput:
Je ſemblais un géant envers cette peuplade,
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade,
Et la cité bâtie à leur proportion
N'avait point de clocher qui m'atteignit au front.
Telle Virgile a peint la naiſſante Carthage,
Où tout un peuple actif s'empreſſait à l'ouvrage,
Et travaillait aux murs qu'avait tracé Didon.
Bientôt d'autres objets nous font diverſion:
De voix et d'inſtrumens la douce mélodie
Par un plaiſir nouveau change et diverſifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédens:
Tant l'eſprit des humains ſe plaît aux changemens!

Tantôt c'eſt l'opéra, tantôt la tragédie,
Ou bien le pantomime, ou bien la comédie,
Qui viennent tour à tour par leur variété
Ecarter les ennuis de l'uniformité.
Mais ferai-je muet au ſujet des actrices,
Ces Veſtales qu'encor je ne crois pas novices,
Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de paſſer dans vos bras?
Ce ſérail de beautés qui forment les ſpectacles,
N'aiment que leur Sultan, reſpectent ſes oracles,
Sa volonté décide et marque leur devoir;
Il fixe leur deſtin en jetant ſon mouchoir.
Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connaître,
De ces lieux enchantés n'eſt-ce pas l'heureux maître?
Génie infatigable, inépuiſable, égal,
Et qui toujours nouveau demeure original,
Ainſi vos jours heureux ſans embarras s'écoulent,
Les Amours enfantins et les plaiſirs les moulent.
Lorſque dans vos jardins, vers la fin d'un beau ſoir,
La rivale du jour vient de ſon crèpe noir,
Obſcurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, et d'abord reparaît la lumière.
Tel Dieu créant ce monde auquel il ſe complut,
Dit: que le jour paraiſſe, et la lumière fut.
A Roſwálde auſſi-tôt cent raquettes s'élancent,
Et rempliſſent les airs des feux qu'elles diſpenſent,
De leur gerbe brillante éclairent l'horiſon
Et ſemblent ſuppléer au char de Phaëton.
Vos preſtiges de l'art égalent la nature.
Mais ce jour fortuné penche vers ſa clôture.
Pour le finir ainſi qu'il avait commencé,
Mon Comte va choiſir dans ſon peuple empreſſé

Un tendron de quinze ans : grands Dieux qu'elle était belle!
Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,
En elle auraient cru voir une Divinité;
Si ce n'était Vénus, c'était la Volupté;
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pétrie.
Elle doit cette nuit lui tenir compagnie;
L'Amour qui l'aperçoit, en rit malignement;
Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.

Ah! qu'il est difficile en un sérail de belles
De contenter son goût sans causer des querelles!
Toutes comme Vénus, et Pallas, et Junon,
S'attendaient au mouchoir: chacune avait raison.
Le plus sage des rois en entretenait mille;
S'il pouvait y suffire, il était plus qu'habile:
Mais mon Comte après tout peut bien être aujourd'hui,
Sans qu'il soit Salomon, plus Hercule que lui.

Comment pourrai-je enfin tout conter, tout décrire?
Les mots me manqueraient pour peindre et vous redire
Les plaisirs différens qu'on savoure en ces lieux;
Vous n'en approchez pas, tristes plaisirs des cieux!
C'est ainsi qu'au-dessus des pompeuses chimères
Qui flattent les mortels de destins plus prospères,
Vous vous êtes choisi le plus fortuné sort,
Et libre de soucis, tranquille au sein du port,
O Comte! vous savez jouir, penser, produire;
Aussi des voluptés l'ingénieux délire
Par-tout sème de fleurs les traces de vos pas.

C'est dans ce choix sur-tout qu'on distingue ici-bas
Le jugement du fou du jugement du sage.
Dans les jours fugitifs d'un court pélérinage,
L'un s'accablant de soins, de peines, d'embarras,
Est toujours projettant surpris par le trépas;

L'autre

L'autre voit des objets le néant, la folie,
Profite des plaifirs et jouit de la vie.
C'eft votre lot, cher Comte, il faut vous y tenir :
Le plaifir eft le Dieu qui vous fait rajeunir.
Puiffiez-vous en fanté, dans le fein de la joie,
Paffer encor long-temps des jours filés de foie !

# EPITRE II.

## AU COMTE DE HODITZ,

*Sur fa mauvaife humeur de ce qu'il a 70 ans.*

Je vous ai vu, cher Comte, accablé de trifteffe.
Vous voulez fecouer le joug de la vieilleffe,
Vous voulez être tel que vous avez été.
Mais on regrette en vain la vigueur, la fanté ;
Ce temps ne revient plus, il s'envole, il s'envole.
L'amour-propre en gémit, le fage s'en confole.
Dix luftres furchargés de vingt hivers complets
Rangeraient Mars lui-même au rang des **** :
Hercule à feptante ans ne ferait plus Hercule,
Sa maffue ornerait le bras de fon émule.
Rien n'eft ftable, et le temps abforbe et détruit tout,
Vous vivez cependant et vous êtes debout.
Combien peu de mortels ont atteint à votre âge ? ...

Vous en avez joui, que faut-il davantage?
Remerciez plutôt le ciel de ses bienfaits.
Si vos sens épuisés ne trouvent plus d'attraits
Dans le sein des plaisirs, au milieu de ces fêtes
Où vous entassiez conquêtes sur conquêtes,
Songez donc que Voltaire et même Richelieu
Ne vont plus à Paphos en invoquer le Dieu.
Ce sérail si peuplé, ce séjour de délices,
Devient à vos regards un gouffre de supplices.
Vous avez consumé ces feux dont le retour
De désirs renaissans attisait votre amour,
Et d'un corps languissant la vigueur affaiblie
Vous livre aux noirs soupçons, même à la jalousie.
De ces serpens cruels votre cœur est rongé.
Ah! cher Comte, à ce point peut-on vous voir changé?
Qu'un Espagnol jaloux, possédé de colère,
Qu'un fier Napolitain, cruel et sanguinaire,
De leur amour trahi brûlent de se venger;
Ce n'est pas sur leurs pas qu'il faut vous engager.
La jeunesse a des droits, et peut au moins prétendre;
Mais qui ne jouit plus, doit savoir condescendre,
La jalousie enfin doit-elle consumer
Un cœur que la nature a formé pour aimer?
Philis est inconstante et Chloé trop volage:
De quoi vous plaignez-vous, et qu'importe à votre âge,
Si l'amour à leurs pas enchaîne des amans?
Gardez-vous de troubler leurs doux embrassemens:
Vous eûtes votre tour; que d'autres en jouissent.
Ces sentimens si vifs, trop tôt s'évanouissent.
Quel Roi pourrait lier par son autorité
Au vieillard décrépit la naissante beauté?
Ni l'amour ni les goûts ne sont point à commande;

Et chacun de ſon cœur fait librement l'offrande.
Mais, Comte, examinez nos cheveux blanchiſſans,
Nos fronts cicatriſés et nos membres tremblans;
Qui penſera qu'encor ces déteſtables charmes
Puiſſent porter aux cœurs le trouble et les alarmes?
Oui, nos vœux doivent être à coup ſûr rejetés.
Quittons plutôt un Dieu, puiſqu'il nous a quittés,
Et d'un cœur magnanime abandonnons à d'autres
Ces plaiſirs enchanteurs qui ne ſont plus les nôtres.
La nature abondante et prodigue en ſes dons
Nous en a diſpenſé pour toutes les ſaiſons.
Au printemps de nos jours, heureux temps d'innocence,
La joie eſt dans les pieds, on court, on ſaute, on danſe,
Bientôt le plaiſir monte, et les adoleſcens
Au centre de leur corps ont le ſiége des ſens.
Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes;
Le gain, l'ambition y cauſent des tempêtes.
Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur,
La raiſon nous enchante et fait notre bonheur.
Ainſi par une loi conſtante, irrévocable,
La nature a voulu que tout fût variable.
Tout ce qui naît, s'accroît, ſe mine et ſe détruit;
Le plus beau jour ſe voit ſuccédé par la nuit.
Le ſage à cette loi ſe ſoumet ſans murmure;
Il profite en paſſant des dons de la nature;
Il ne peut en hiver exiger le printemps.
Mais vous, que la nature a comblé de préſens,
Soyez reconnaiſſant, à ſes faveurs ſenſible.
Qu'un fou préſomptueux, ingrat, incorrigible,
Lui demande à grands cris d'augmenter ſes bienfaits;
Que la volupté ſeule ait pour lui des attraits,

Comment peut-il toujours nager dans les délices
L'homme eſt à chaque inſtant au bord des précipices.
Affaibli, décrépit, et ſurchargé de jours,
Qu'il laiſſe loin de ſoi folâtrer les amours.
Que vois-je? ah, quel regard! et qu'eſt-ce que m'indique
Ce viſage allongé, cet air mélancolique?
Votre eſprit accablé ſe livre au déſeſpoir.
Avouez franchement que ſans vous émouvoir
La mâle auſtérité de la philoſophie
Répugne à votre eſprit, l'abat, le mortifie.
Au lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,
Afin d'autoriſer, d'aigrir votre douleur,
Je voudrais la guérir, en arracher le germe,
Et rendre votre eſprit plus tranquille et plus ferme.
Les temps qui ſont paſſés ne ſauraient revenir,
Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeûnir.
N'eſt-il d'autres plaiſirs que dans la ſource impure
Où s'en vont ſe vautrer les pourceaux d'Epicure?
Voyez ces partiſans des ſales voluptés,
N'en ſont-ils pas enfin et las et dégoûtés?
Il eſt, il eſt, croyez, des plaiſirs pour tout âge.
Ecoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai ſage,
Ce ſauveur des Romains, l'immortel Cicéron;
Déchu de ſes honneurs, paiſible en ſa maiſon,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Déteſtant les tyrans, gardant l'eſprit tranquille,
Voici comme il s'exprime en parlant aux Romains:
Les lettres ſont, dit-il, le bonheur des humains:
La jeuneſſe à leurs ſoins doit ſa courſe brillante,
Par elles la vieilleſſe eſt moins ſombre et peſante;
L'heureux extravagant y reprend ſa raiſon,
Le miſérable y voit ſa conſolation;

Chez nous, chez nos voiſins, exilés, ſolitaires,
Leur ſecours en tout temps adoucit nos miſères.
Quel plus noble plaiſir que d'apprendre à penſer?
Tout ce que vous perdez, ne peut le compenſer.
Le temple des beaux arts vous ouvre ſon aſile;
C'eſt-là qu'eſt réuni l'agréable à l'utile,
C'eſt-là que vous pourrez à l'abri des ſoucis
Voir d'un ſoleil couchant les rayons éclaircis,
Contempler le néant des vanités du monde,
De vos plaiſirs paſſés l'illuſion profonde,
Reſter inébranlable aux divers coups du ſort
Et jouir du préſent ſans redouter la mort.
L'unique et le ſeul bien digne qu'on le réclame,
Eſt la ſanté du corps et le repos de l'ame.

# EPÎTRE I.

## AU

## BARON DE PŒLLNITZ,

*Sur ſa réſurrection.*

Ah! vous voilà reſſuſcité, Baron!
Et près d'entrer dans la fatale barque,
Heureuſement repouſſé par Caron
Des bords du Styx, des rives d'Achéron,
Vous vivrez donc en dépit de la Parque.
Avouez-nous que vous êtes plus fin
Que Caron, joint avec l'eſprit malin.
Il eſpérait d'un Baron bonne aubaine;
Il ſe flattait qu'il viendrait la main pleine
De bons ducats, louis, frédérics d'or,
Pour lui payer tous les frais du tranſport.
Mais le Baron poliment lui proteſte
Qu'il n'eſt venu qu'en équipage leſte,
Que mépriſant l'or et les vils métaux,
Et que n'ayant ſu payer de ſa vie
Les créanciers qui ſervaient ſa folie,
Il n'eſt ſéant de payer ſes bourreaux.
Tout auſſi-tôt de ces morts qui paſsèrent
Aux ſombres bords, mille voix s'élevèrent;
Ils diſaient tous: nous lui fîmes crédit,
Et notre argent jamais il ne rendit.

Diſtinctement, la mine refrognée,
Le vieux Caron ces propos entendit,
Et d'un grand coup de ſa rame empoignée
Qui durement ſur votre dos fondit,
Vous repouſſa de ſa barque et de l'onde;
D'un ſoubreſaut vous revintes au monde,
Et notre vieux Baron il nous rendit.
Qu'on eſt heureux, quand domptant ſes faibleſſes
On ſe refuſe à l'appât des richeſſes!
Un avare eſt un faux calculateur,
Qui ſe méprend ſur le fait du bonheur,
Qui ſans jouir, ſournois dans ſa cellule,
Sans ceſſe amaſſe et ſans ceſſe accumule.
Un ruſtre enfin, dont l'eſprit ſot et lourd
Ne connut point les charmes de l'amour,
Des beaux eſprits les fines gentilleſſes,
Et les plaiſirs des princes, des princeſſes,
Qui, hors Plutus, pour tout le reſte eſt ſourd.
Mais vous, Baron, peu ſoucieux d'eſpèces,
Vos jours ſont purs, et votre eſprit ſerein
N'eſt point diſtrait des ſoins du lendemain;
Vous ignorez et calcul et finance,
Et ne vivez que de bonne eſpérance.
Ainſi penſait la grave antiquité.
Souvenez-vous qu'en Grèce les ſept ſages
Ont reconnu de plus grands avantages
Dans l'humble état d'honnête pauvreté,
Qu'à poſſéder de vaſtes appanages,
Les vils objets de la cupidité.
Votre Mentor vous a dans la jeuneſſe
Souvent parlé du puiſſant Roi Créſus
Nageant dans l'or, plongé dans la molleſſe,

Et d'un manant nommé le pauvre Irus.
L'orgueil du roi se fondait sur Plutus;
Il s'égalait aux Dieux par sa richesse,
Quand tout-à-coup le conquérant Cyrus
Dans des combats détruisit son armée.
L'ame du Roi, de douleur abymée,
Ne sentait plus qu'horreur, que désespoir;
Tandis qu'Irus, insensible et tranquille,
Vit l'ennemi s'emparer de la ville,
Voler, piller, brûler, sans s'émouvoir.

La pauvreté, qui nous met hors d'atteinte,
Nous met encore à l'abri de la crainte.
Sans bien on a l'esprit toujours égal;
Tandis qu'on voit ces grands, ces ames vaines,
Se consumer en d'inutiles peines,
Pour se soustraire à leur destin fatal.

Loin des chagrins qui rongent ces illustres,
Vous avez su, pour avoir mieux choisi,
Sur votre chef rassembler seize lustres,
Vivant toujours joyeux et sans souci.

Ne changez point, cher Baron, de conduite,
Dépensez tout, soyez bon parasite,
Et vous vivrez satisfait et content,
Toujours heureux et toujours jouissant
Des biens qu'enfin vous laissa la fortune.
Lorsque vos yeux sont chargés de pavots,
Un rêve affreux d'une image importune
Ne troublera jamais votre repos.

Permettez donc encor que je compare
Votre destin au sort d'un vieil avare.
Quand le jour vient, ce jour tant odieux,
Qu'il lui faudra dénicher de ces lieux,

Ce gros richard qu'on dit homme de mise!
Tout moribond péniblement s'épuise
A fabriquer un ample testament.
Aux tribunaux, quoiqu'on s'en formalise,
Vingt avocats affamés, disputant,
Trouvent pour eux ses biens de bonne prise,
Et vont réduire en vous le commentant,
Ses volontés et ses dons à néant.
Vous êtes sûr, en perdant la lumière,
Qu'exactement on exécutera
Et codicille et volonté dernière;
Car, vieux Baron, rien ne vous restera,
Et vous serez votre héritier vous-même.
Que j'applaudis encor sur ce point-là,
Ainsi qu'en tout votre prudence extrême!
Mais je m'égare en n'apercevant pas
Que ce n'est point, ô Pœllnitz! votre cas;
Car si Caron veut que notre séquelle
Du noir Pluton n'habite les Etats
Qu'en lui payant le fret de sa nacelle,
Exempt, Baron, à jamais du trépas,
Vous jouirez d'une vie éternelle.

# EPITRE II.

## AU

## BARON DE PŒLLNITZ,

*Sur sa Convalescence.*

Ah! vous voilà, mon vieux Baron,
De retour des bords du Cocyte
Et du redoutable Achéron,
D'où le nocher du noir Pluton
Renvoya votre ombre maudite;
En contrebande, au doux canton
Que votre serviteur habite.
Vous fites frissonner Caron;
Il craignit tout pour Proserpine,
Femme de réputation,
Qui n'aime point qu'on la badine,
Il sait que vous avez le don
De turlupiner du bon ton
Amis, parens, voisins, voisine.
Tout l'enfer était attentif,
Comme il apprit votre venue;
Tisiphone en fut éperdue,
Minos même en parut craintif;
Tous deux avec un ton plaintif
Ils vinrent chez le noir monarque,
En pleurant ils dirent: „ Seigneur,

„ Ne souffrez point que dans sa barque
„ Caron passe un perturbateur,
„ Qui des mortels le persifleur,
„ Serait ici notre Aristarque ;
„ Renvoyez-le en tout honneur,
„ Bien vîte, et s'il se peut sans langue.
„ Car si là-haut en belle humeur
„ Il jase, pérore, ou harangue,
„ Nous allons mourir de douleur
„ Des traits perçans de ce railleur.
Ayant reçu cette requête,
Pluton fit un signe de tête ;
L'enfer en parut ébranlé,
Mégère en rit par ironie,
Et le Baron fut exilé
Au fin fond de la Germanie.
Demeurez donc chez les vivans!
Ils sont de bonne compagnie,
Moins cruels et plus endurans
Que ce Pluton que je renie ;
Et de vos propos médisans
Ils connaissent depuis long-temps
Le sel attique et la folie.
Restez donc toujours confiné,
Vieux Baron, sous notre tropique,
En vous gardant de la colique.
Déjà par Minos condamné,
Attendez, damné pour damné,
Que sa majesté diabolique,
Pour ragoûter l'engeance inique
De son grand peuple infortuné,
Peuple pervers à cœur de roche,

Lui ſerve un jour pour déjeûner
D'un chambellan cuit à la broche,
Bien apprêté, dûment offert
Par les marmitons de l'enfer,
Juſqu'aux temps que le jour approche
Où vous irez chez Lucifer
Paſſer joyeuſement l'hiver,
Dans un reſte de jouiſſance
Réveille votre médiſance.
Vous n'irez que trop tôt là-bas
Auprès de l'infernale engeance;
Ne hâtez pas votre trépas.
Et que gagneriez-vous au change?
Ici vous vivez comme un ange,
Chacun vous porte ſur les bras.
Dans l'enfer un vieux ſatirique
Eſt plongé par un vieux Démon
Au fond d'une chaudière antique,
Et bout aux eaux du Phlégéton
Dans ſa cuve mélancolique:
On lui donne pour compagnon
Juvenal, ou bien Hamilton.
Tout ceci, Baron, vous engage
A ne point hâter ce voyage.
Jouiſſez donc, comme à crédit,
Des jours heureux que dans votre âge
Le Ciel encor vous départit.

Fait à Berlin, 1767.

# EPITRE

## A

## MONSIEUR MITCHEL,

### *Sur l'origine du mal.*

MINISTRE vertueux d'un peuple dont les lois
Ont à leur ſage frein aſſujetti les rois,
Chez vous la liberté reſpire auprès du trône,
Et contient le tyran s'il fulmine et s'il tonne.
Vos princes jouiſſant d'un droit vraiment royal,
Sont libres s'ils ſont bien, enchaînés s'ils ſont mal;
Que leur ſort eſt heureux! qu'ils ſont dignes d'envie!
Ils ſont à la vertu liés toute leur vie;
La juſtice et les lois ont réglé leur devoir,
Et leur caprice en vain réclame leur pouvoir.
Pourquoi, mon cher Mitchel, pourquoi l'Etre ſuprême
N'a-t-il donc pas daigné nous enchaîner de même?
Nous garderions empreint le ſceau de ſa bonté,
Nous n'aurions point, hélas! la triſte liberté
De quitter la vertu pour embraſſer le vice:
Pourquoi nous expoſer au bord du précipice?
Moins libres dans nos choix, nous ſerions plus heureux,
Et la néceſſité nous rendrait vertueux:
L'innocence et la paix habiteraient la terre,
Plus de deſtruction, d'aſſaſſinats, de guerre.
Quel grand ſujet, Mitchel, à nos réflexions?

Comment concilier ces contradictions ?
L'Etre fuprême eft bon, et l'homme eft miférable?
Pour nos faibles efprits abyme impénétrable,
Mais fecret important loin de nos yeux placé,
Auquel tout notre fort fe trouve intéreffé.
D'où vieut le mal moral, d'où vient le mal phyfique?
Votre Locke profond, fi fage et méthodique,
Et Clarcke et Shaftsbury n'auraient ofé rifquer
De toucher cette énigme et de nous l'expliquer.
J'écarte de vos yeux ces vifions trop folles
Dont la Grèce égarée inondait fes écoles;
Elle attribuait tout au pouvoir du hafard.
Un fyftême lié par la fageffe et l'art,
Dont l'ordre, le rapport, le but fe manifefte,
Démontre ouvertement un ouvrier célefte.
Le hafard n'eft qu'un mot, fans rien fignifier,
A l'orgueil ignorant il fert de bouclier.
Voulez-vous de Manès adopter le fyftême,
Concevoir de deux Dieux l'égalité fuprême?
L'un eft l'auteur des biens, l'autre répand les maux.
La difcorde auffitôt rendra ces Dieux rivaux.
Si Rome fuccomba quand Céfar et Pompée
Luttaient pour s'arracher leur puiffance ufurpée,
Quel ferait, penfez-vous, le fort de l'univers,
Si le ciel combattait le pouvoir des enfers?
Du trouble et du défordre obligés de s'accroître
Un chaos plus confus aurait donc dû renaître.
Pour foutenir ce monde, et pour le protéger,
Un Dieu fuffit; fon bras ne peut fe partager.
Ce Dieu dont la nature a publié la gloire,
Dont chaque aftre en fon cours rappelle la mémoire,
Eft non-feulement grand, éternel et puiffant,

Mais clément, débonnaire, et fur-tout bienfefant;
Ce font ces attributs que l'univers adore.
N'eft-ce pas fa bonté que tout mortel implore?
Tels font les traits frappans qu'il grava dans nos cœurs.
Un être mal-fefant, objet de nos terreurs,
Ne peut être le Dieu que des antropophages;
L'unique auteur du bien reçoit l'encens des fages.
  Venons au nœud gordien où gît tout l'embarras;
Pope en le maniant ne le dénoua pas.
Comment, me direz-vous, un Dieu fi débonnaire
De maux accumulés accabla-t-il la terre?
Quel eft l'auteur du mal? Je ne vous réponds rien.
Le mal peut-il venir de l'auteur de tout bien?
  De ce fujet abftrait les ténèbres fublimes
Effrayant ma raifon, découragent mes rimes;
Moi qui chez faint Thomas n'ai point pris mes degrés,
Modefte adorateur des myftères facrés,
Je crains d'être profane en touchant ce problême.
  Paffe pour votre Roi de Henri le huitième,
Poffeffeur du favoir de nos loyaux aïeux,
Plein de fa fcolaftique et d'auteurs ténébreux,
Qui verfa fur Luther pour la gloire papale
Tous les flots érudits d'horreur théologale;
De fon travail ingrat dont Léon dix fit cas,
L'écrit au Vatican fut rongé par les rats.
  Si, cependant, Mitchel, vous défirez d'apprendre
Ce qu'ont dit des auteurs qu'on ne faurait entendre,
Sur leurs pas hafardeux ofons nous effayer;
Mais, hélas! ces docteurs n'ont pu que bégayer.
  Nous devons convenir, ignorans que nous fommes,
Que l'Etre tout-puiffant ne devait rien aux hommes;
Rien n'ayant pu gêner fon pouvoir abfolu,

Il a pu les former ſelon qu'il a voulu.
L'éternel artiſan débrouillant la nature,
Ne fit point de contrat avec la créature.
Sans qu'elle y conſentît, il lui donna le jour.
Nous fûmes condamnés à vivre en ce ſéjour,
Pour qu'on verſât ſur nous de deux tonneaux céleſtes
Des biens ſi paſſagers et des maux ſi funeſtes.
Mais d'autres animaux ſont auſſi malheureux;
Tout être éprouve ici des deſtins rigoureux.
L'homme ne tient-il pas à la nature entière?
Il eſt un compoſé des corps, de la matière.
Voyez ces élémens en guerre et diviſés,
Par leur choc éternel l'un à l'autre oppoſés,
La chaleur et le froid, et le ſec et l'humide
Prêts à briſer le frein qui les retient en bride,
Et vous vous étonnez du choc des paſſions,
Enfans ſéditieux de nos ſenſations?
L'homme étant le jouet de la viciſſitude,
Joint à quelques vertus beaucoup de turpitude.
Si dans ce tourbillon il ſe change en effet,
Il ne pouvait pas être impaſſible et parfait;
C'eſt de l'éternel ſeul l'attribut légitime.
Mais quel eſt le principe enfin qui nous anime?
Vous le voyez, tout corps vit par le mouvement;
Rien ne peut ſe mouvoir que par le changement.
Tandis que notre ſort par néceſſité change,
Nous ne pouvons jouir d'un bonheur ſans mélange;
Nos parens, nos amis doivent naître et mourir,
Nous devons pleurer, rire, eſpérer et ſouffrir.
Mais pourquoi, direz-vous, l'homme eſt-il dans le monde?
Ces êtres qu'enfanta la nature féconde,
La chaîne qui deſcend de l'homme aux végétaux,

Du

Du ſublime Newton aux moindres vermiſſeaux,
De la profuſion accidens néceſſaires
Sont produits pour orner les plaines ſublunaires ;
Peut-être l'Eternel voulut qu'en ce ſéjour
Tout atôme jouit de la vie à ſon tour.
Voyez dans vos jardins ſous un tas de pouſſière
Les fourmis à l'écart creuſer leur fourmilière,
Pourraient-elles penſer que la faveur des Dieux
Créa pour les fourmis, l'eau, la terre et les cieux ?
Sans les voir, en paſſant, le maître du domaine
Ecraſe ſous ſes pieds leur engeance hautaine.
L'auteur de la nature eſt au-deſſus des lois.
Il n'eſt point notre eſclave, il eſt libre en ſes choix :
Dans un des moins parfaits des univers poſſibles,
D'un bonheur paſſager il nous fit ſuſceptibles.
S'il eſt des ſcélérats opprobres des humains,
Nous avons des Catons et des Marc-Antonins.
Soyons contens, ce monde à nos vœux doit ſuffire.
A moins que d'être enfer il ne ſerait pas pire ;
Répond le philoſophe avec ſimplicité :
Pénétrez donc au fond de la difficulté ;
Je veux ſavoir comment un Dieu juſte, équitable,
Fait ſouffrir l'innocent ainſi que le coupable.
J'éprouve un ſort affreux, mais l'ai-je mérité ?
Et Dieu contre un mortel peut-il être irrité ?
S'il eſt injuſte, ô ciel! quelle penſée horrible !
L'ignorance ou l'erreur eſt mon lot infaillible.
Le mal ne peut venir d'un être tout parfait ;
Quelle origine a-t-il ? d'où vient-il ? qui l'a fait ?
Eſſayons cependant s'il n'eſt aucune route
Moins fertile en écueils pour nous tirer de doute.
Suppoſez avec moi, ſans toucher aux autels,

Que l'univers et Dieu font tous deux éternels;
L'homme animal penfant et le reptile infecte
Sont tous deux compofés d'une matière abjecte;
Cette imperfection n'a pu fe démentir,
Et les êtres divers ont dû s'en reffentir.
Dès qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,
Le mal eft néceffaire et devient mon partage.
On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer,
Quand je vois la vertu gémir et foupirer,
Et le crime infolent dans fa cruelle ivreffe
De fon triomphe injufte accabler la faibleffe.
Sans doute un créateur s'y devait oppofer;
Mais Dieu jufques à nous ne peut fe rabaiffer,
Il borne fon pouvoir à des lois générales,
A la fécondité dont fes mains libérales
Raniment l'univers dans fon épuifement,
Au principe inconnu de ce grand mouvement
Qui pouffe et qui retient dans fa courfe rapide
Ces globes enflammés qui nagent dans le vide.
En fcellant fes travaux du fceau de fa grandeur,
Dieu feul de ce grand tout eft le confervateur:
Les faifons et les jours, c'eft lui qui les difpenfe;
Mais de lui jufqu'à nous l'intervalle eft immenfe.
Peut-être la matière, indocile à traiter,
Rebelle à fes deffeins a fu lui réfifter.
Deux caufes exiftant égales en puiffance,
L'agent n'a pu fur l'autre emporter la balance;
De deux mauvais partis il lui reftait le choix,
Et fur le moins mauvais il a réglé fes lois.

Peut-être en me voyant étaler ce fyftême,
Votre raifon, Mitchel, n'y foufcrit pas de même;
Vous cherchez l'évidence en ces fujets obfcurs.

Mais l'art conjectural a-t-il des côtés sûrs ?
La matière éternelle et pourtant imparfaite,
Loin de vous contenter, vous choque et vous arrête.
A ces objections, que répondrai-je, hélas !
Aucun objet parfait ne me frappe ici-bas.
L'homme a contre l'erreur des armes offensives ;
Mais ses opinions manquent de défensives.
Le mal est dans le monde, il n'est que trop certain ;
On ne peut l'en bannir, on le déguise en vain ;
Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,
J'en charge la matière, elle en est la victime ;
Je défends la bonté, l'honneur de l'Eternel ;
Je puis mal deviner, sans être criminel.
 Mais on me presse encor, on s'efforce à me dire
Que nous sommes heureux ; hélas ! je le désire,
Mais pour me le prouver, ne pleurez donc jamais,
Que je n'entende plus ni soupirs ni regrets.
Notre sort, me dit-on, ne paraît point étrange ;
Dieu plaça les humains entre la brute et l'ange.
Je sais qu'aux animaux l'homme est supérieur,
L'ange est plus inconnu ; mais je serais d'humeur
De laisser à Milton les anges et les diables,
Pour ce bisarre auteur sujets inépuisables.
 On me répète encor que l'homme limité
Ne peut concevoir Dieu ni son immensité ;
D'un point dans l'univers dont il a quelque indice,
Il juge en souverain de ce vaste édifice ;
Ce qu'il critique enfin et qu'il appelle un mal,
Est admirable et bien conçu dans le total.
 Je n'escalade point des lieux inaccessibles.
Le crime et la douleur sont des objets sensibles,
Je sais que mon esprit est très-faible et borné ;

En fuis-je moins à plaindre et moins infortuné?
Le vice eft mon tyran, mes vertus font reftreintes;
Quel cœur affez cruel peut condamner mes plaintes?
La douleur me pénètre en déchirant mon corps,
Le chagrin de l'efprit ufe enfin les refforts,
L'avenir me prédit des maux d'une autre efpèce,
Dont la caducité menace ma vieilleffe;
De périls renaiffans, de maux environné,
Je fuis dans des tourmens à vivre condamné.
Ah! quel mortel voudrait, dans la nature entière,
Renaître et parcourir de nouveau fa carrière?
Voilà la vérité; mais un docteur d'Oxfort
M'anathématifant vous dira que j'ai tort,
Qu'il fait tout, et qu'il peut, aidé de fa fcience,
D'un roi pyrrhonien accabler l'ignorance;
Il croit qu'en ce féjour on nous veut éprouver,
Que nous portons la croix afin de nous fauver,
Que l'ame au défefpoir, contrite, infortunée,
De gloire dans les cieux fe verra couronnée.
Mais fur trois millions à jamais réprouvés
A peine deux mortels en tout feront fauvés;
Puiffiez-vous être admis parmi leur petit nombre!
Je hais, je vous l'avoue, un docteur dur et fombre
Qui veut que Dieu créa jadis le genre humain
Pour brûler dans le gouffre où gît l'efprit malin,
Et prétend me prouver par fon jargon bifarre
Que mon maître eft injufte autant que lui barbare.
Laiffons cet infenfé que l'erreur a féduit,
Des décrets éternels profondément inftruit,
Dans fes égaremens, imbu de fes chimères,
Sans fcrupule au Démon affigner tous fes frères;
Tandis que le bourru fe plaît à difputer,

La modeste raison me condamne à douter.
D'un esprit curieux la vive intempérance
Croit par la conjecture aller à l'évidence ;
Mais au lieu de pouvoir atteindre aux vérités,
Elle égare, elle induit en cent absurdités.
C'est le conte du pauvre accablé de détresses:
Pour sortir du besoin il chercha des richesses,
Un trésor qu'on disait caché sous son foyer ;
Mais il fut confondu d'y trouver du fumier.

A Breslau, le 28 de décembre 1761.

# EPITRE

## A

## MADAME DE MORIAN,

*Sur le trop et le trop peu.*

O vous ! qu'en mon printemps je connus sous le nom
De la folâtre Tourbillon,
Est-ce vous qui voulez dans une cour polie
Que les disciples d'Uranie,
Le compas à la main, du trop et du trop peu
Vous marquent le juste milieu ?
Rappellez-vous ce temps où sans philosophie
Un tissu de plaisirs enchaînait votre vie,
Où sans souci du lendemain,
Vous confiant aux soins de la naissante aurore,

Vous ſaviez qu'à chaque matin
Pour vous elle ferait éclore,
Avec les riches dons de Flore,
La foule des plaiſirs naiſſans ſous votre main.
Ah ! trop aimable créature,
Que vous étiez, Morian, gaie et ſage autrefois,
Vous qui teniez de la nature
L'inépuiſable fonds d'une joie ſi pure,
Qui ſans jamais bleſſer les lois
Dont la pudeur fixa le choix,
Vous laiſſait ſavourer le plaiſir ſans meſure !
Par quel enchantement eſt-ce donc que je vois,
Qu'en quittant les ſentiers où marchait Epicure,
Vous voulez qu'une raiſon mûre
Pèſe les plaiſirs à ſon poids.
Toute erreur, croyez-moi, dont l'attrait nous fait plaire,
Vaut mieux que le triſte flambeau
De la raiſon qui nous éclaire.
Et qu'apprendrez-vous de nouveau
Par l'œil de la raiſon qui voit tout ſans bandeau,
Si non qu'en général ce que le monde enſerre,
Tout n'eſt que vanité, ſéduction, chimère ?
Nous ſommes ici tous ſous la ſujétion,
Du ſceptre de l'illuſion.
Choiſiſſons donc la plus aimable,
Et qu'avec ſon air vénérable
L'importune réflexion
N'arrive qu'au ſortir de table.
Allons, mettons à part toute prévention :
Trouveriez-vous hors de ſaiſon,
Que ſi je rencontrais un plaiſir ſur ma route,
Ma main le cueillît ſans façon ?

Vous me répondriez sans doute
Que votre serviteur l'a fait avec raison.
Retournez donc aux jeux, aux ris, à l'allégresse,
Aux hochets de votre printemps;
Qu'ils remplissent tous vos momens,
C'est le conseil de la sagesse.
Et sur le trop et le trop peu
Du temple d'Epidaure interrogez les Dieux,
Vous apprendrez par leur prêtresse,
Que tout paraît trop peu dans la verte jeunesse,
Et tout est trop quand on est vieux.

Fait au mois de mars 1765.

# EPITRE

## A

## MADEMOISELLE DE KNESEBECK

*Sur le saut qu'elle fit de son carrosse lorsque ses chevaux prirent le mors aux dents.*

Qui m'aurait dit qu'un jour sur ma guitare,
Dont les accords sont peu mélodieux,
Je chanterais, à l'envi de Pindare,
Des Prussiens les exploits glorieux;
Non ces combats qui renversent les trônes,
Mais les hauts faits d'illustres Amazones,
Plus beaux, plus grands et bien plus merveilleux.

Viens Calliope, il faut que tu m'inspires,
Pour bien chanter ces exploits étonnans.
Ah ! je te vois, en me rebutant, rire
Qu'un vieux soudard, chargé du poids des ans,
Le front ridé, les cheveux blanchissans,
Se croie encor dans l'âge du délire,
Et d'Apollon veuille toucher la lyre.
Hé bien ! sans toi, sans tes puissans secours,
Pour réveiller cette flamme divine,
Il suffira que ma Muse mesquine
Se représente avec tous ses atours
La Knesebeck, ce vrai phénix des cours,
Et de nos temps la plus grande héroïne :
Oui, je la vois ; son air est assuré,
Son front serein ; son esprit ferme et calme,
Qu'aucun péril n'a jamais altéré,
Est toujours sûr de remporter la palme.
Telle autrefois, défendant les Latins,
Près de Turnus parut cette Camille,
Tant célébrée autrefois par Virgile,
Dont la valeur retarda les destins
Du bon Enée et des guerriers troyens.
Notre Nymphe est plus belle et plus jolie,
Peut-être aux champs de Mars moins aguerrie,
Moins sanguinaire en livrant des combats ;
Mais préférable en pudeur, en appas,
A ce qu'était la Nymphe d'Italie.
Aurai-je assez de force en mes poumons
Pour vous chanter sans abaisser mes sons,
Sans verbiage, en rapporteur fidelle,
Ce qui rendit cette fille immortelle ?
Non, ce n'est point l'adresse des coursiers

Qui triomphaient aux joutes olympiques,
Et dont Pindare en ſes vers héroïques
Peint les héros couronnés de lauriers;
Mais ce ſeront des efforts de courage
Qu'Hercule aurait eu peine d'égaler:
Voir de la mort la redoutable image,
Et cependant agir ſans s'ébranler.
Venons au fait; tableau d'après nature
N'a pas beſoin d'être orné de bordure;
Ceci n'eſt point la légende d'un ſaint,
Mais un grand fait reconnu pour certain.
La Kneſebeck, ſur un beau char portée,
Se promenait au parc près de Berlin;
D'un ciel tout clair l'aſpect l'avait tentée
De reſpirer un air pur et ſerein,
Qu'en toute ville opulente, habitée,
Il faut chercher dans les champs au lointain.
Son char à peine a paſſé la limite
De nos remparts, que ſes courſiers ardens
Trop reſſemblans aux chevaux d'Hyppolite,
Bientôt fougueux prennent le mors aux dents;
Mais aucun monſtre à gueule flamboyante,
Le dos couvert d'écaille jauniſſante,
Du fond des eaux ſur eux ne s'élança;
Un haſard ſeul ainſi les courrouça.
Mon héroïne, en gardant contenance,
Vit ſans pâlir, la grandeur, l'éminence,
Du ſort affreux qui ſes jours menaça,
Là ſe préſente à ſon ame aſſurée
Les flots profonds des rives de la Sprée.
Ah! quel ſpectacle affreux et plein d'horreur,
D'être expoſée à ſe voir bien mouillée,

Et qui pis eſt, engloutie ou noyée !
Quand à la cour on eſt Dame d'honneur,
Que faire hélas ! en un pareil malheur ?
Déſeſpérer eſt choſe fort commune;
Mon héroïne avait un plus grand cœur :
Elle ſut bien gouverner la fortune,
Et ſe ſauver par excès de valeur.
Tel et moins fier parut le grand Eugène,
Quand de Belgrad à demi ruiné
Accélérant la conquête prochaine,
Il fut ſoudain des Turcs environné;
Il ſoutint bien l'honneur du diadème,
Prenant d'abord un parti déciſif,
Il marche au Turc dans ce péril extrême,
Le bat, le force, et le rend fugitif.
Mon héroïne agit en tout de même,
Sans s'émouvoir, lamenter ou pleurer,
Hors de ſon char, ſans ſe déſeſpérer,
L'air aſſuré, le maintien toujours libre,
Elle s'élance, et connaiſſant à fond
Les lois qu'obſerve un corps en équilibre,
Elle retombe heureuſement à plomb ;
Tandis qu'au loin, d'une courſe rapide,
Ses ſix courſiers entraînèrent leur guide.
Tout était grand ; la réſolution,
Et le projet, et l'exécution,
Qui délivra notre illuſtre héroïne
Du ſoin fâcheux, plus qu'on ne l'imagine,
De préſenter ſes charmes à Pluton,
Ou d'aſſiſter dans ce gouffre profond
Au grand couvert de Dame Proſerpine,
Ce qui n'eſt plus à préſent du bon ton.

Que Rome encor avec faste publie
La fermeté, l'audace de Clélie,
Dont le cheval rapidement nagea,
En la sauvant du camp de Porséna;
Au quadrupède en est tout le mérite;
Mais la Romaine ainsi prenant la fuite,
A sa parole indignement manqua.
La Knesebeck n'était point en ôtage;
Elle pouvait selon sa volonté
Sauter d'un char dont la rapidité
Près de quitter les dunes du rivage
Allait noyer elle et son équipage.
Plus d'un guerrier a partagé l'honneur
De ses exploits avec toute l'armée;
Quand d'un beau feu sa troupe est animée,
Ce feu peut rendre un ignorant vainqueur.
Mais notre belle a le noble avantage
Plus recherché, plus rare et plus flatteur,
Que ses exploits lui sont dûs sans partage;
Par sa valeur surmontant le danger,
Elle dédaigne un secours étranger.
Si tout concourt à sa solide gloire,
Il manquera pourtant à son histoire
Un grand poëte, un célèbre artisan,
Comme il en fut aux bords de l'Eridan.
Combien de noms, bien dignes de mémoire,
Sont peu connus dans ce vaste univers?
Un exploit perd, s'il n'a pour le répandre
Un fier prôneur qui le vante en beaux vers.
A tout propos on nous cite Alexandre,
Sans rappeler les faits d'un conquérant
Aussi rapide, et dans le fond plus grand,

Qui ſubjugua lui ſeul l'Aſie entière.
Si l'on néglige à ce point Tamerlan,
C'eſt qu'il ne put trouver dans le levant,
Pour relever ſa vertu guerrière,
Un Quinte-Curce, un Virgile, un Homère.
  Ce Tamerlan ſe trouvait dans le cas
Où vos exploits ſeront réduits, ma chère;
Pour les chanter vous ne trouverez pas
Un Arioſte, un Dryden, un Voltaire.
  De ces grands ſaints, je ſuis l'humble valet,
Et leur trompette en mes mains eſt ſifflet.
Quel prix auront des vers velches, tudeſques,
Sans élégance, encor moins pittoreſques,
Et réprouvés par l'Abbé d'Olivet.
Un rimailleur rebuté d'un puriſte
A devant lui la perſpective triſte,
Qu'étant beaucoup rabaiſſé ſous Brébeuf,
Il eſt chanté par le coq du Pont-neuf.
  Mais en dépit des talens que refuſe
Le Dieu des vers à mon ingrate Muſe,
Je puis pourtant, ſans trop m'aventurer,
A l'univers prouver et démontrer
Qu'on trouve ici parmi nos pruſſiennes
Autant et plus que n'a ſouvent vanté
La très-bavarde et docte antiquité
Dans les hauts faits de ſes concitoyennes;
J'honore fort Homère et ſes Sirènes,
Mais quoi qu'ait dit ce grand poëte grec,
Je lui ſoutiens que ſa Pentéſilée
Ne peut en rien jamais être égalée
A notre illuſtre et brave Kneſebeck.

# EPITRE

A

# MILORD MARECHAL,

*Sur la mort de ſon fière.*

Vous pleurez, cher Mylord; votre douleur amère
Redemande un héros, un ami tendre, un frère.
La gloire qui l'ombrage aux portes du trépas,
Quoiqu'illuſtrant ſon nom, ne vous conſole pas.
Cette noble union que le ſort a détruite,
Fut moins l'effet du ſang que l'effet du mérite.
J'ai vu de ſes beaux jours éteindre le flambeau
Et j'ai de ſes lauriers couronné ſon tombeau.
Dans ce combat affreux, s'il eût encor pu vivre,
Son bras aurait forcé la victoire à le ſuivre;
Mais de l'airain tonnant les foudres en courroux
Prêt à triompher d'eux l'abattent ſous leurs coups.
Fatale ambition, que d'illuſtres victimes,
Que d'amis, de héros moiſſonnés par tes crimes!
Nos hameaux, nos cités, tous nos Etats ſont pleins
De parens éplorés, de veuves, d'orphelins,
Qui réclament en vain par leurs cris, par leurs larmes,
Nos vengeurs moiſſonnés par le tranchant des armes.
Ah! la gloire s'achète au prix de trop d'horreurs;
Mes lauriers teints de ſang ſont baignés dans mes pleurs.
Dans ces calamités, dans ces douleurs publiques,

Je me vois accablé de malheurs domeftiques:
En moins de deux hivers, tel eft mon trifte fort,
Sur tout ce que j'aimais j'ai vu fondre la mort:
Elle enleva ma mère, et fon fils et fa fille.
O jours de défefpoir! Quel coup pour ma famille!
Une mère, l'efpoir, l'honneur de notre fang,
Un frère jeune encor, l'héritier de mon rang,
Une fœur, vrai héros, vafte et puiffant génie,
A laquelle à jamais mon ame était unie.
Pour ne point fuccomber fous de pareils tourmens,
Il faut un cœur d'airain, privé de fentimens,
Aux cris de la nature obftinément rebelle,
Qui ne connut jamais d'amitié mutuelle.
  Dans l'abyme des maux où le fort m'a plongé,
Le cœur rongé d'ennuis et l'œil de pleurs chargé,
D'une réflexion mille fois repouffée
La ténébreufe horreur occupe ma penfée.
On nous dit que ce Dieu qu'au ciel nous adorons
Eft doux, jufte et clément: et Milord, nous fouffrons.
Comment concilier fes entrailles de père
Avec l'homme accablé du poids de fa misère?
Jeune, faible, imprudent, éperdu, fans repos,
Dès ma première aurore en butte à tous les maux,
Les vices, la douleur, et le péril m'affiége.
J'ignore mon deftin: d'où viens-je? fuis-je? où vais-je?
J'éprouve en parcourant ce cercle étroit des ans
De fouffrance et de maux les douloureux tourmens;
Quand je touche à la fin de ma trifte carrière,
La fille d'Atropos vient clore ma paupière,
Et la vertu divine et le crime infernal
Dans ce monde maudit ont un deftin égal.
Rien ne fléchit ce Dieu, ni le prix des offrandes,

Ni l'odeur des parfums ; il eſt ſourd aux demandes
Des mortels écraſés par ſes cruels décrets.
Les voilà révélés, ces importans ſecrets.
Milord, qu'importe donc la triſte connaiſſance
De ce bras qui m'accable et cauſe ma ſouffrance,
Si la mort de mes maux peut ſeule me ſauver?
Il eſt, il eſt des maux qu'un mortel doit braver;
La ſtoïque raiſon dont le flambeau m'éclaire
M'apprend à me roidir contre un malheur vulgaire,
A calmer le chagrin, à diſſiper l'effroi
D'un déſaſtre qui peut n'influer que ſur moi.
On a vu des mortels dont l'ame peu commune
Foule aux pieds la grandeur, mépriſe la fortune,
D'un infame intérêt déchire les liens,
Tranquille, inébranlable en perdant les faux biens,
Et dans ſa décadence, aux trahiſons en butte,
Oppoſe un front ſerein aux apprêts de ſa chûte.
Ne croyez pas, Milord, que j'emprunte le ton
De l'homme chimérique inventé par Platon:
Loin de vous étaler l'emphaſe ſcolaſtique,
C'eſt moi qui parle, inſtruit par ma dure pratique.
J'ai vu mes ennemis ſaccager mes Etats,
J'ai vu mes vœux trahis par le ſort des combats:
Près de mes oppreſſeurs ſe ſont rangés mes proches,
Sans m'emporter contre eux en de juſtes reproches;
J'ai vu ſouvent la mort prête à fondre ſur moi,
Sans qu'un trouble ſecret m'ait fait pâlir d'effroi.
Dans nos calamités la commune épouvante
N'a pu rendre un moment ma conſtance flottante;
Le pouvoir abſolu, le faſte, la ſplendeur
Etaient des objets vils pour mon ſuperbe cœur.
Prêt à perdre cent fois la vie et mes provinces,

Le ſort qui contre moi réunit tant de princes,
N'a pu me rendre encor un objet de pitié.
Mais s'il touche aux ſaints nœuds que forme l'amitié
Par cet endroit cruel, cher Milord, il m'accable.
Achille au talon près était invulnérable:
A tout autre malheur on trouve des ſecours;
Le temps après l'orage amène de beaux jours.
Mais qui peut réparer des pertes éternelles?
Quand la mort a bleſſé de ſes flèches cruelles
Ces parens, ces amis, objets de nos ſouhaits,
On s'en voit ſéparé, cher Milord, pour jamais:
Réclamez-les aux cieux, évoquez l'enfer même;
L'Achéron ne rend plus ceux qu'on pleure et qu'on aime;
L'irrévocable loi de la fatalité
A ce terme arrêta notre témérité.
Pour toujours, chère ſœur, je vous ai donc perdue!
La main d'un Dieu cruel ſur ma tête étendue,
Par des coups redoublés à me perdre occupé,
Au plus ſenſible endroit à la fin m'a frappé.
Avec mille regrets, ô manes que j'adore!
Je rapelle les jours de ma première aurore,
Où ſitôt que mon cœur a paru s'animer,
Mes premiers ſentimens furent de vous aimer.
De l'amour des vertus l'heureuſe ſymphatie
Forma notre union par l'eſtime nourrie,
Et bientôt la raiſon développée en nous
Conſacra pour jamais des ſentimens ſi doux.
De notre attachement telle était l'origine:
Dès notre berceau même il a pouſſé racine;
Nous croiſſions ainſi ſous l'auguſte pouvoir
De parens dont les mœurs dictaient notre devoir;
Nous n'avions entre nous ni ſecret ni myſtère,

Et

Et la fœur ne fefait qu'une ame avec le frère.
Dès-lors combien de fois, fenfible à mes douleurs,
Ses généreufes mains ont effuyé mes pleurs?
Comme dans les jardins on voit de jeunes plantes
S'entre-prêter l'appui de leurs tiges naiffantes,
Pour éluder les coups des vents impétueux;
Nous nous prêtions ainfi des fecours vertueux.
Depuis, dans les dangers d'un plus terrible orage,
Son héroïque exemple affermit mon courage.
Combien de fois enfin, facile à m'égarer,
Du piége où je tombais elle fut me tirer?
Le vice à fon afpect n'ofait jamais paraître;
De mes fens mutinés elle m'a rendu maître:
C'était par la vertu qu'on plaifait à fes yeux.
Une auffi fage amie eft un bienfait des cieux.
Les avis, les fecours s'y rencontrent en foule,
Tandis qu'au premier choc fe diffipe et s'écoule
L'hypocrite ramas d'amis fans probité,
Parafites rampans de la profpérité.
Quand au bruit d'un revers leur troupe m'abandonne,
Je fens le prix d'un cœur qui chérit ma perfonne,
Qui dans l'adverfité redouble de ferveur,
Confole, agit, s'empreffe, affronte mon malheur.
Rare félicité, trop courte et peu goûtée,
Que le deftin barbare a trop peu refpectée!
O jour rempli d'horreurs! ô fouvenir affreux!
Sur mon front pâliffant fe dreffent mes cheveux.
Je crois le voir encor l'exécrable miniftre,
Organe et meffager de ce trépas finiftre,
Quand en perçant mon cœur il penfa m'immoler.
La force me manqua, je ne pus lui parler.
Stupide, inanimé, fans voix et fans penfée,

Tout d'un coup éclata ma douleur oppressée.
La mort n'égale point tout ce que j'ai souffert;
C'est un pire tourment que celui de l'enfer.
Je détestais le jour, je fuyais la lumière,
Et j'aurais de ma main abrégé ma carrière,
Quand pour comble de maux la voix de mon devoir
Me força d'arrêter le cours du désespoir.
Vains songes de l'orgueil, ô majesté suprême!
Un roi moins que le peuple est maître de lui-même.
L'Etat presque abattu, colosse chancelant,
Ne conservait d'appui que mon bras languissant:
Il fallait s'opposer à l'Europe en furie;
Il fallut m'immoler au bien de la patrie,
Voler dans les combats, vivre pour la venger.
Je respirais la mort, j'appelais le danger.
Mais quel cruel emploi pour une ame égarée,
Dans un chagrin mortel au désespoir livrée,
De porter dans l'horreur qui dévorait mes jours
Aux places en danger de rapides secours,
D'opposer aux essaims que vomissait la terre,
De peuples ramassés dévoués à la guerre,
En cent endroits lointains les mêmes défenseurs,
De prévoir, calculer, conjurer les malheurs?
Je sens que ce fardeau m'accable et m'importune.
Heureux qui dégagé du joug de la fortune,
Inconnu, mais tranquille en son obscurité,
S'afflige sans témoins et pleure en liberté.
Quand pourrai-je briser mes entraves dorées,
Quand pourrai-je quitter ces funestes contrées,
Et hâter ce moment, à mes chagrins si doux,
Qui me réunira, divine sœur, à vous?
Nos ombres, dès ce jour des Dieux favorisées,

Parmi le peuple heureux des plaines élysées,
Sans craindre le destin qui ne peut les troubler,
De tant de maux soufferts pourraient se consoler;
Et nos deux cœurs brûlant de flammes éternelles,
Aux respectables loix de l'amitié fidelles,
Cultiveraient en paix cette tendre union.
Quoi! ma raison s'égare, ah! quelle illusion
Me dépeint de ces lieux l'image mensongère?
D'un songe séduisant la vapeur passagère
Sur nos sens engourdis règne dans le sommeil;
L'austère vérité le dissipe au réveil.
Oui, la raison détruit par sa clarté réelle
Le fantôme chéri d'une vie immortelle.
Tout ce qu'on se promet du ciseau d'Atropos,
C'est un oubli profond, un durable repos.
L'irrévocable loi met nos cendres éteintes
Hors du pouvoir des Dieux, à l'abri des atteintes.
Là nous ne craindrons plus ces troubles orageux,
D'un aveugle destin enfans impétueux.
De cent rois conjurés les armes triomphantes
Contre des corps détruits deviennent impuissantes.
Le chagrin dévorant qui nous ronge le cœur,
Et l'abreuve à longs traits d'une amère douleur,
En de froids ossemens ne trouve plus sa proie.
Du ciel en vain sur eux le courroux se déploie:
On ne viole point l'asile de la mort;
Elle est des malheureux le refuge et le port.
C'est donc un bien réel que de cesser de vivre.
Ce moment fortuné de nos maux nous délivre:
Dès que nous avons bu des sources du Léthé,
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.
Tant d'illustres Romains, dans des revers extrêmes,

Ont ſu par le trépas s'en délivrer eux-mêmes.
Que d'exemples fameux, ſoutenus de grands noms,
Les Catons, les Curius, les Brutus, les Othons !
On les imite à Londres, et l'Anglais libre et ferme
Aux rigueurs du deſtin preſcrit lui-même un terme.
Qu'un miſérable eſclave, encor flétri des fers,
Redoute plus la mort que des affronts ſoufferts,
Il peut vivre en infame et mourir comme un lâche;
Sa baſſe ignominie à nos regards ſe cache;
Par la honte avili, par l'opprobre écraſé,
Son exemple odieux eſt par-tout mépriſé.
L'école des héros fournit d'autres maximes;
La gloire en recueillit les ſentences ſublimes:
Son crayon nous traça les chemins de l'honneur,
Nous apprit à dompter la faibleſſe et la peur,
Et nous dit que ſouffrir quand le ſort nous outrage,
C'eſt moins humilité que défaut de courage.
Les Dieux, par un accord conforme à nos ſouhaits,
Promirent à nos jours d'attacher leurs bienfaits.
Si ce bien corrompu un bien ne peut plus être,
On doit y renoncer, tout homme en eſt le maître:
Rompant le fil fatal de ſes jours déſaſtreux,
On leur rend tout le bien que l'on a reçu d'eux.
Voilà, dans les horreurs du deſtin qui m'accable,
Les ſentimens ſecrets d'un cœur inébranlable,
Qui ſans importuner le Ciel par ſon encens,
Sans mendier de lui ni faveurs, ni préſens,
De ſon joug dégoûté, déſabuſé du monde,
Vit par l'unique eſpoir ſur lequel il ſe fonde,
Que s'il ſauve l'Etat, quitte de ſon emploi,
Il pourra diſpoſer en liberté de ſoi.

De Breslau, en Décembre 1758.

# EPITRE

## AU

## SIEUR NOEL,

*Maître d'hôtel.*

Je ne ris point, vraiment, Monſieur Noël,
Vos grands talens vous rendront immortel.
Sans doute il eſt plus d'un moyen de l'être;
Qui dans ſon art ſurpaſſe ſes égaux,
Qui s'applanit des chemins tout nouveaux,
Eſt dans ſon genre un habile, un grand maître;
Des cuiſiniers vous êtes le héros.
  Vous poſſédez l'exacte connaiſſance
Des végétaux ; et votre expérience
Aſſimilant diſcrétement leurs ſucs,
Sait les lier au genre de ſes ſauces,
Au doux parfum des jaſmins et des roſes,
Qui font le charme et des rois et des ducs.
  Si quelque jour il vous prend fantaiſie
D'imaginer un ragoût de momie,
En l'apprêtant de ce goût ſûr et fin,
Et des extraits produits par la chimie;
L'illuſion, le preſtige et la faim
Nous rendront tous peut-être antropophages.
  Mais non, laiſſons ces repas aux ſauvages;
Même épargnons la chair des animaux;

Prodiguez-nous plutôt les végétaux,
Ils ſont plus ſains, plus faits pour nos uſages.
Que de filets par vous imaginés,
Que de pâtés par vos mains façonnés,
Que de hachis, de farces délectables,
Dont nos palais ſouvent trop enchantés
Sont mollement chatouillés et flattés !
Auteur fécond de ces mets admirables,
Que cent feſtins ne ſauraient épuiſer,
Vous inventez et ſavez compoſer
Ce que jamais aucun de vos ſemblables
Ne produiſit pour s'immortaliſer.
Auſſi jamais, croyez-moi, la cuiſine
Egyptienne, ou grecque, ou bien latine,
Ne put atteindre à la perfection
Où la porta votre eſprit qui combine,
Et votre vive imagination.
Ce Lucullus, fameux gourmet de Rome,
Dans ſes banquets au ſalon d'Apollon,
Feſtins fameux que Cicéron renomme,
Ne goûta rien d'auſſi fin, d'auſſi bon
Que cette bombe à la Sardanapale,
Ce mets des Dieux qu'aucun ragoût n'égale ;
Dont vous m'avez régalé ce midi.
Si l'on pouvait ranimer Epicure,
Si la vertu de quelque ſaint hardi
Pouvait encor le rendre à la nature,
Ah ! que Noël en ſerait applaudi !
Il choiſirait Noël pour ſon apôtre ;
Il l'eſt déjà, car ſon travail vanté
A tout palais prêche la volupté ;
A nous tenter plus ſéduiſant qu'un autre,

Il est vainqueur de la frugalité,
Et surpassant le philosophe antique,
Noël réduit ses leçons en pratique;
Ses mets exquis amorçant les Prussiens
Les ont changés en Epicuriens.

Au temps passé la volupté grossière,
Sans méditer sur des mets délicats,
Se contentait de surcharger les plats,
Pour assouvir sa dent carnassière;
On était loin de nos raffinemens,
On ignorait nos assaisonnemens,
On recherchait la viande la plus rare;
Ce qui coûtait le plus, passait pour bon.

Pétrone ainsi peint le festin bizarre
Que lui donna certain Trimalcion.
On y servit avec profusion
Des animaux entiers de toute espèce;
D'un porc sur-tout le cadavre hideux
Si révoltant, si choquant à nos yeux,
Fut étalé, rôti tout d'une pièce;
Dès que ses flancs furent tranchés en deux,
On en tira l'oiseau brillant du Phase,
Chapons, dindons, becs-figues et perdrix:
Les conviés tous ravis, en extase,
A cet aspect jetèrent de grands cris;
Le cuisinier fut loué par bêtise,
Chacun mangea selon sa friandise,
On dévora le porc et ses débris.

Qui servirait à présent à ses hôtes
Un tel repas? Au lieu d'être loué
Des successeurs des Térences, des Plautes,
En plein théâtre on serait bafoué.

Les fins gourmets à table délicate
Ne souffrent point qu'un chétif gargotier
Grossièrement travaille à la Sarmate.
On veut sur-tout qu'habile en son métier,
Par des ragoûts dont la saveur nous flatte;
L'artiste ait l'art de nous rassasier.
Il faut encor, et j'allais l'oublier,
Que toute table élégamment servie,
Evite en tout l'air d'une boucherie;
Qu'un rôt coupé ne soit jamais sanglant:
Un tel objet d'horreur est révoltant.
Un cuisinier qui brigue la louange,
Doit déguiser les cadavres qu'on mange;
En cent façons il peut les disséquer,
D'ingrédiens il compose un mélange,
La farce enfin lui sert à tout masquer.
Voilà par où le fameux Noël brille.
Il imagine et jamais il ne pille
De vieux menus d'autre maîtres d'hôtels;
C'est un Newton dans l'art de la marmite,
Un vrai César en fait de lèchefrite,
Et surpassant nos héros actuels,
Il les vaut tous aux palais sensuels.
Mais si ces vers tombaient à l'improviste
Entre les mains d'un bourru jansséniste,
Zélé dévot et prompt à s'enflamer,
Je crois d'ici l'entendre déclamer
Contre ce monstre impie et sibarite
Qui prône trop la volupté maudite,
Et vous loger l'auteur, sans le nommer,
Au gouffre affreux que Lucifer habite.
Tout doux, tout doux, Monsieur le cénobite.

Plus de bon ſens, de grâce, moins d'humeur;
Entre nous deux c'eſt la raiſon, docteur,
Qui ſeule doit juger notre querelle.
A ſes décrets ne ſoyez point rebelle;
Elle vous dit, ſi vous pouvez l'ouir,
Prétends-tu donc laiſſer évanouir
Les dons du ciel qu'il verſe en abondance?
S'il les donna, ſelon toute apparence,
Ce fut afin que l'on pût en jouir.
  Uſer de tout, c'eſt le conſeil du ſage;
Savoir jouir ſans abuſer de rien,
Souffrir le mal, s'il vient, avec courage,
Et bien goûter l'avantage du bien.
  Hâtez-vous donc, Noël, ſervez la table:
Je ſens déjà le parfum délectable
De vos ragoûts, on vient me les offrir.
Allons goûter de vos métamorphoſes;
Car puiſqu'enfin, ſi l'on ne veut mourir,
Tout homme doit chaque jour ſe nourrir,
Ne nous donnez que d'excellentes choſes.

# EPITRE I.

## A

## VOLTAIRE,

*Qui voulait négocier la paix.*

C'EST donc vous qui croyez m'exhorter à la paix.
Elle a fait de tout temps le but de mes souhaits;
J'espère vainement d'en célébrer la fête.
Neptune, et non pas moi, peut calmer la tempête;
C'est aux antiques Dieux, de l'Olympe habitans,
A réprimer les mers, à renfermer les vents.
Pour moi, nouveau sevré dans la troupe céleste,
Je dois borner mes soins à quelque avis modeste;
Mais je connais des Dieux, doux, sages, bienfesans,
Qui toujours modérés, toujours concilians,
Déplorant dans leur cœur les souffrances publiques,
Occupent leurs vertus de projets pacifiques.
 Pour l'altière Junon, Virgile vous l'a dit,
De nos cruels débats son orgueil s'applaudit;
Souvent dans l'univers répandant les alarmes,
Des Dieux trop aveuglés pour elle ont pris les armes.
C'est elle que l'on vit sur les bords phrygiens,
Persécuter Hector, Priam et les Troyens;
Et sur des fugitifs sa colère acharnée
Poursuivit par les mers Anchyse avec Enée.

L'Europe assez long-temps trop docile à ses lois,
Ouvre un œil fascine, pour la première fois,
Et d'un regard hardi confond son imposture.
On s'élève, on s'indigne, on éclate, on murmure:
„ Faut-il, *dit-on*, flexible à ses impressions,
„ Fomenter nos malheurs et nos dissentions?
„ En vils gladiateurs, pour assouvir sa rage,
„ Nous baigner dans des flots de sang et de carnage,
„ Et toujours des combats contempler l'appareil? "
La raison assoupie est au jour du réveil
Par de vains préjugés dans le trouble engagée;
Dans peu de l'imposture elle sera vengée;
Le tourbillon fougueux qui poussait tous ces corps,
A par sa violence épuisé ses efforts;
Il s'appaise en grondant, essoufflé, hors d'haleine,
Et ne fatigue plus les sables de l'arène.
Le stupide habitant de ces vastes forêts
Auquel le Dieu du jour a refusé ses traits,
Dans le fond ténébreux d'un repaire sauvage
Déteste par instinct la guerre qu'il partage.
Jusqu'aux lieux entourés par d'éternels glaçons
La voix de l'équité parle au cœur des Lapons.
Que dis-je?... vos Français, qui sous différens titres
Des droits des nations s'érigeaient en arbitres
Votre Dieu de la Seine et vos rois plébéiens,
Depuis que la fortune échappe à leurs liens,
Répriment en secret cette fougue effrénée
Qui prétendait des rois dicter la destinée:
L'étonnement succède à ces bruyans transports.
Voyez votre patrie en proie à ses remords;
Elle sort à la fin d'un rêve fantastique,
Et libre des ardeurs d'un accès frénétique,

Recouvrant ſes eſprits, le jour et la ſanté,
La France ouvre les yeux et revoit la clarté,
D'un rayon de bon ſens l'éclatante lumière
Abat les préjugés qui couvraient ſa paupière.
Ces fantômes qu'un ſonge engendre avec l'erreur,
Dont un ſang bouillonnant nourriſſait la vapeur,
Se diſſipent ſoudain, et la vérité nue
Par cent objets fâcheux vient occuper ſa vue.
A ſes regards ſurpris quel odieux coup-d'œil!
Elle voit le faux Dieu (*) créé par ſon orgueil,
Ce monſtre qu'engendra ſa haine dévorante,
Au ſacrilége ſein de la diſcorde ardente,
Dont les membres divers ſont autant de tyrans,
Prêts à ſe déchirer pour leurs vains différens,
Qui prompts à la ſervir, prompts à tomber ſur elle,
Sont l'appui dangereux de ſa triſte querelle.
Elle-même s'étonne en trouvant en tous lieux
Les effets qu'ont produits ſes tranſports odieux,
Terribles monumens de cruauté, de rage,
D'un orgueil inſenſé trop déplorable ouvrage;
De la Viſtule au Rhin cent pays déſolés,
Leurs murs encor fumans, leurs peuples immolés,
Toute l'horreur qui ſuit une infernale guerre.
C'eſt elle enfin qui ravagea la terre.
Hélas! on ne ſent point dans ſon égarement
Juſqu'où peut entraîner un fougueux ſentiment;
Elle-même en rougit, elle a peine à le croire:
Voltaire effacera ce trait de ſon hiſtoire,
Et ſon Roi dégoûté d'inutiles forfaits,
Las de tant d'embarras, reſpirera la paix.

(*) Le triumvirat.

Cette paix lui devient utile et néceſſaire;
Ses peuples opprimés périſſent de misère,
Ses tréſors par l'Autriche ont été épuiſés,
Ses héros par l'Anglais vaincus ou diſperſés,
Ses vaiſſeaux ſouverains d'Eole et de Neptune,
Echoués ou battus, maudiſſent leur fortune.
Un vaſte Etat fondé dans un climat lointain,
Qui portait pour tribut du bord américain
Ces poiſſons recherchés du zèle apoſtolique,
D'abſtinence et de jeûne aliment catholique,
Ce Canada conquis par ſes fiers ennemis,
Aux hérétiques mains des Bretons eſt ſoumis.
La France ſans tréſors, ſans vaiſſeaux, ſans ſyſtême,
Sans Québec, eſt réduite à manquer au carême.
La paix, la ſeule paix, peut enfin la tirer
Du malheur que le temps doit encor empirer.
Dans ſon accablement, ſon orgueil plus flexible
Aux maux du genre humain entr'ouvre un cœur ſenſible,
Et parait s'empreſſer d'en terminer le cours;
Le modération éclate en ſes diſcours;
De ſon eſprit altier les funeſtes maximes
Font place aux ſentimens des ames magnanimes.
Le peuple qu'éblouit ce généreux effort,
Penſe qu'il va jouir des biens de l'âge d'or,
Qu'étouffant la diſcorde ainſi que la vengeance,
Son bonheur et la paix lui viendront de la France.
Mais ce peuple imbécille eſt dupé par les grands,
Oppreſſeurs des Etats, du monde ſous-tyrans,
Qui ſans ceſſe abſorbés dans des projets ſiniſtres
Des attentats fameux ſont les cruels miniſtres.
Que de leurs ſons flatteurs la douce impreſſion
Ne vous détrompe point de leur ambition;

Leur dehors eſt couvert du fard de la juſtice,
Leur cœur impénétrable eſt rempli d'artifice.
Vainement ſous un maſque ils penſent ſe cacher;
D'une main aſſurée il le faut arracher,
Il faut, en découvrant leurs paſſions iniques,
Expoſer au grand jour ces démons politiques.
Ces farouches mortels ſi durs et ſi hautains;
Tendres pour l'intérêt, pour nous pleins de dédains,
Si ſouvent arroſés des pleurs des miſérables,
N'ont jamais amolli leurs cœurs imp oyables.
Trop hauts dans le ſuccès, trop bas dans le malheur,
Le deſtin règle ſeul leur haine et leur faveur.
S'ils ſont compâtiſſans, c'eſt qu'ils ſont ſans reſſource,
Et l'amour de la paix n'eſt qu'au fond de leur bourſe.
Non, le Sphinx qui dans Thèbe exerçait ſa fureur,
Ces monſtres qui d'Hercule éprouvaient la valeur,
Les maux contagieux, les famines, les peſtes,
Sont moins à redouter, ſont cent fois moins funeſtes,
Que tous ces ſcélérats dont les complots pervers
Juſqu'en ſes fondemens ébranlent l'univers.
Craignez l'infection et le poiſon que verſe
Dans un cœur ſimple et pur leur dangereux commerce.
D'abord on les obſerve, on craint d'être trompé,
Tôt ou tard dans leur piége on eſt enveloppé;
Il faut joûter contr'eux, l'artifice a ſes charmes,
Et l'on ſe ſert enfin de leurs perfides armes.
Ah! paſſons dans le ſein du repos et des arts
La fin d'un jour obſcur troublé par les haſards;
Et bornant nos déſirs au charme d'être juſte,
Fuyons Tigellius, et Néron, et Locuſte.

A Freyberg, ce 13 Décembre 1759.

# EPITRE II.

## A

## VOLTAIRE.

### *Sur la lecture du Salomon.*

Hé bien, j'ai vu dans Salomon
Que l'enchantement de ce monde
La gloire, l'intérêt, l'amour, l'ambition,
Le charme séducteur où mon bonheur se fonde
Qu'enfin tout est illusion.
Si l'homme est malheureux, c'est par réflexion.
Dans son égarement par pitié qu'on le laisse.
Quand Salomon sur moi s'affaisse,
Quoique sans doute il ait raison,
Il me remplit de sa tristesse,
Il exagère encor le destin qui m'oppresse;
Cet impitoyable docteur
Même en la réveillant irrite ma douleur.
Non, son hypocondre sagesse
Ne vaut point l'agréable ivresse
Où me plonge une douce erreur;
Et si la vérité n'est faite pour personne,
S'il faut être trompé, qu'ainsi le ciel l'ordonne,
J'aime mieux, puisqu'il faut choisir,
(Que Salomon me le pardonne)
Ne l'être que par le plaisir.

# EPITRE III.

## A

## VOLTAIRE.

*Toujours sur la paix.*

PEUPLE charmant, aimables fous,
Qui parlez de la paix sans songer à la faire,
A la fin donc résolvez-vous:
Avec la Prusse et l'Angleterre
Voulez-vous la paix ou la guerre?
Si Neptune sur mer vous a porté des coups,
L'esprit plein de vengeance et le cœur en courroux,
Vous formez le projet de subjuguer la terre;
Votre bras s'arme du tonnerre.
Hélas! tout, je le vois, est à craindre pour nous:
Votre milice est invincible,
De vos héros fameux le Dieu Mars est jaloux,
La fougue française est terrible,
Et je crois déjà voir, car la chose est plausible,
Vos ennemis vaincus tremblant à vos genoux.
Mais je crains beaucoup plus votre rare prudence,
Qui par un fortuné destin,
A du souffle d'Eole, utile à la finance,
Abondamment enflé les outres de Bertin.

Vous parlez à votre aise de cette cruelle guerre. Sans doute les contributions que votre seigneurie

ſeigneurie de Ferney donne à la France, nourriſſent la conſtance des miniſtres à la prolonger. Refuſez vos ſubſides au très-Chrétien et la paix s'enſuivra. Quant aux propoſitions de paix dont vous parlez, je les trouve ſi extravagantes, que je les aſſigne aux habitans des petites maiſons, qui ſeront dignes d'y répondre. Que dirai-je de vos miniſtres?

Ou ces géans ſont fous, ou ces géans ſont dieux.

Ils peuvent s'attendre de ma part que je me défendrai en déſeſpéré: le haſard décidera du reſte.

De cette affreuſe tragédie
Vous jugez en repos parmi les ſpectateurs,
Et ſifflez en ſecret la pièce et les acteurs;
Mais de vos beaux eſprits la cervelle étourdie
En a joué la parodie.
Vous imitez les rois, car vos fameux auteurs
De ſe perſécuter ont tous la maladie.
Nos funeſtes débats font répandre des pleurs,
Quand vos poétiques fureurs
Au public né moqueur donnent la comédie.
Si Minerve de nos exploits
Et des vôtres un jour fefait un juſte choix,
Elle préférerait, et j'oſe le prédire,
Aux fous qui font pleurer les peuples et les rois
Les inſenſés qui les font rire.

Je vous ferai payer juſqu'au dernier ſou, pour que Louis du moulin ait de quoi me faire la guerre. Ajoutez dixième au vingtième, mettez des capitations nouvelles, créez des charges pour avoir de

l'argent : faites en un mot ce que vous voudrez. Nonobſtant tous vos efforts, vous n'aurez la paix ſignée de mes mains qu'à des conditions honorables à ma nation. Vos gens bouffis de vanité et de ſottiſe peuvent compter ſur ces paroles ſacramentales.

Cet oracle eſt plus sûr que celui de Chalcas.

Adieu, vivez heureux. Et tandis que vous faites tous vos efforts pour détruire la Pruſſe, penſez que perſonne ne l'a jamais moins mérité que moi, ni de vous, ni de vos Français.

De Freyberg, ce 20 de mars 1760.

# EPITRE IV.

A

# VOLTAIRE.

De Chaulieu l'épicurien
Je n'eus point en don le génie,
Mais la goutte qui me retient
Sur mon grabat à l'agonie,
Vient par ſa généalogie
De la même dont fut atteint
Cet aimable Sybaritain.
Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plus tôt ou plus tard ; les reſſorts ſont uſés :
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux bleſſés ;

De ſourds et de perclus la gente moribonde
Tranſportent en ballots par bonne occaſion
Leur gros bagage en l'autre monde,
Juſqu'à la diſſolution
Qui raſſemble le tout dans le ſéjour immonde.
Pour moi je ſens déjà crouler le bâtiment;
Mes pieds eſtropiés perdent leur mouvement;
Couvert de mes débris, je me fais une fête
Que de maux conjurés l'implacable tempête
Par haſard juſqu'en ce moment
Ait encor épargné ma tête.

# EPITRE I.

*Pour être envoyée par un Suiſſe à certaine Demoiſelle ULRIQUE dont il était amoureux.*

Je vois ici comment on prend des villes;
Leurs défenſeurs, pareils à des Achilles,
Mènent grand bruit et nous réſiſtent bien;
Ces beaux exploits, en lauriers ſi fertiles,
Toujours cruels, ne me touchent en rien.
J'aimerais mieux le beau ſecret de prendre
Un jeune cœur enclin à ſe défendre,
Sur-tout lui plaire et par mon entretien
Faire paſſer mon amour dans le ſien.
A mon avis cet art eſt difficile;
Je le croirais toutefois plus utile
Que les travaux funeſtes des guerriers
Couverts de ſang, de fange et de lauriers.

Quel trifte jeu d'abymer des murailles,
Vieux monumens d'habiles ouvriers,
De s'acharner dans le fort des batailles
Et de caufer nombre de funérailles!
Que fi j'étais auprès de vos foyers,
Je l'avoûrai, j'aurais plutôt envie
De m'occuper à procurer la vie,
En retirant des cachots du néant
De l'univers un futur habitant.
S'il fe pouvait que celle que j'adore,
En concourant à ma félicité,
De fon beau fein quelque jour fit éclore
Un rejeton de ma fécondité,
Ce trait parfait ajouterait encore
A fes vertus, qu'on ne peut trop prifer;
C'eft, croyez-moi, (foit dit fans métaphore)
Le vrai moyen de s'immortalifer.
Le Dieu d'hymen autorife ces gages.
Le bien de voir croître et multiplier
N'eft point celui de ces ames fauvages,
Des Iroquois et des antropophages;
C'eft un plaifir qu'on peut concilier
Avec les mœurs que prefcrivent les fages,
Et la vertu doit le juftifier.
Voilà pourquoi Mars, ce Dieu fi terrible,
Me vit révêche, inexorable et fourd,
Quand il voulut m'engager à fa cour;
Vous le favez, mon cœur tendre et fenfible
Sous vos drapeaux et fous ceux de l'Amour
S'était naguère enrôlé fans retour.
Ce Dieu charmant m'a tenu lieu de père;
Dans fon école à Paphos, à Cythère,

De ſes ſecrets il daigna m'informer:
Retenez bien, dit-il, que l'art de plaire
Doit en tout temps précéder l'art d'aimer.
Il me montra ſon arſenal, ſes armes;
Je ne vis point de tonnerres d'airain,
Mais de beaux yeux brillans de mille charmes,
Dont la tendreſſe exprimait quelques larmes,
Et qui des Dieux feraient l'heureux deſtin.
  Tous ſes ſujets vivent en aſſurance:
Les travaux ſont exempts de violence;
Attentions, ſentimens délicats,
Soupirs, doux ſoins, égards et complaiſance,
De tendres vers écrits ſans embarras;
Pour leurs exploits, ce ſont baiſers de flamme,
Qui font couler la volupté dans l'ame,
Qu'il faut ſentir, mais qu'on n'exprime pas.
  Vous le voyez, j'ai l'ame trop humaine
Pour me complaire au danger, à la peine,
Que dans les camps au Dieu Mars départis
Egalement ſouffrent les deux partis.
  Habitant doux des rives d'Hippocrène,
Toujours ſoumis à ma belle, à ma reine,
Je voudrais fort, ſi j'avais à choiſir,
En lui donnant recevoir du plaiſir.
  A ce propos, ma divine maîtreſſe,
Je vous dirai le mot d'un ancien;
Ruſſe n'était, non plus qu'Autrichien:
„ Dieu me fit homme, ainſi je m'intéreſſe
„ Aux biens, aux maux de toute notre eſpèce. „

A Dittmansdorf 1762.

# EPITRE II.

*Pour l'amoureux Suisse. Réponse à Demoiselle* ULRIQUE.

AH ! que j'estime les monarques,
Sur-tout lorsque c'est vous qui les faites parler !
Oui, s'ils pouvaient vous ressembler,
Les cours n'entendraient plus la voix des Aristarques
En vaines plaintes s'exhaler ;
La vérité dans ses remarques
N'aurait rien à dissimuler ;
Ces rois auraient le don de plaire,
Et l'art plus précieux de régner sur les cœurs ;
Par-là cent fois supérieurs
A tout souverain arbitraire
Qui sur un peuple tributaire
Etablit son pouvoir à force de rigueurs.
Mais votre empire est doux, votre ame est débonnaire,
Vous m'avez subjugué, mon joug est volontaire,
Et ce serait pour moi le comble des malheurs,
Si jamais le destin contraire
Entreprenait de me soustraire
A la douce rigueur de mes fers enchanteurs,
Tandis que grand nombre d'esclaves,
Foulés par le sceptre des rois,
S'efforcent vainement de rompre leurs entraves,
Pour se gouverner à leur choix ;
Tandis que le peuple de Corse,
Toujours obstinément se ranime et s'efforce

A briſer les fers des Génois ;
Mon cœur ne veut d'autre avantage
Qu'à vos attraits de rendre un éternel hommage,
Et pour vous, ma Divinité,
Je renonce à ma liberté,
D'un Suiſſe le ſeul héritage,
Qui fait des humains en tout âge
La ſuprême félicité.
Idole de mon cœur, vous l'ame de mon ame,
Vous détruiſez en moi l'eſprit républicain.
J'abhorrais autrefois le nom de ſouverain.
Que le conſeil des cent de nos Bernois me blâme,
Que l'eſprit du grand Tell dans ſon tombeau s'enflamme,
Qu'il m'appelle parjure, eſclave de Tarquin,
Vous ſerez, quoiqu'il me réclame,
Souveraine de mon deſtin.
Prenez donc déſormais les rênes de l'empire
Sous ſes auſpices fortunés.
Songez, en me voyant à vos pieds proſterné,
Que des Brutus, ces forcenés,
Déteſtant à vos yeux le ſtoïque délire,
Je ſerai, j'en fais le ſerment,
Fidelle et dévoué juſqu'au dernier moment
Au monarque nouveau que mon cœur vient d'élire.

A Dittmansdorf. Août 1762.

# EPITRE III.

*Du Suiſſe au cabinet de Mademoiſelle* ULRIQUE.

RECEVEZ, charmant cabinet,
Ce tas de rimes inſenſées ;
Déſormais confident ſecret
De mes amoureuſes penſées,
Soyez prudent, ſage et diſcret.
  Combien je vous porte d'envie !
Vous êtes dans l'appartement
De celle par qui vivement
Mon ame en extaſe eſt ravie ;
Vous la voyez à tout inſtant,
Elle vous touche en écrivant.
Si par un beau trait de magie
Je me pouvais pour un moment
Transformer à ma fantaiſie,
Je ſerais, non en Siléſie,
Mais à Berlin aſſurément
Le cabinet de mon amie.
  La nuit, lorſqu'elle dormirait,
Toujours vigilant auprès d'elle,
Je me tiendrais en ſentinelle ;
Lorſqu'elle ſe réveillerait,
L'objet premier qu'elle verrait,
Ce ſerait ſon amant fidelle.
  Si le matin elle traçait
Sur moi, bureau, quelque billet,
Je baiſerais, brûlant de zèle,

Cette main ſi blanche et ſi belle.
  Qu'avec plaiſir je porterais
Ce beau ſein de neige et d'albâtre!
Qu'amoureuſement idolâtre
Doucement je le preſſerais;
Que ſi j'oſais je lui dirais
Tout ce qu'Antoine à Cléopatre
A dit ſur de pareils ſujets.
  Que j'aurais de cuiſans regrets,
Si trop vîte et ſans me rien dire
Elle achevait trop tôt d'écrire:
Mais du moins en me renfermant
Elle toucherait ſon amant;
Cette faveur ſans conſéquence
Pour moi ſerait d'un prix immenſe.
  Au lieu de ce bruit ſourd que fait
En ſe fermant tout cabinet,
Je m'écrirais, C*** vous adore,
Et ſitôt qu'on me heurterait,
Je le répéterais encore.
  Mais la triſte réalité,
A l'œil plein de ſévérité,
Diſſipe de ma douce ivreſſe.
La fiction enchantereſſe,
Et de colère tranſporté,
Je me trouve ici rejeté
Dans un camp loin de ma maîtreſſe.
  Je le vois, la félicité
N'eſt pour nous qu'un aimable ſonge:
Il vaut donc mieux, tout bien compté,
Etre trompé par le menſonge
Qu'éclairé par la vérité.

A Dittmansdorf, Août 1762.

# EPITRE IV.

## D'UN SUISSE.

A la divinité mère du tendre Amour
J'osais, me recueillant un jour,
Du fond d'une antique chaumière
Adresser humblement ma dévote prière ;
Je lui disais tout doucement :
O déesse aimable ! en qui brille
Ce qu'on imagina jamais de plus charmant,
Je vous en conjure ardemment,
Daignez protéger votre fille ;
C'est votre sang, votre famille,
C'est de l'aimable Cupidon
La compagne et la sœur cadette ;
C'est elle dont l'amour, dit-on,
En m'embrasant me fit poëte,
Dont vous connaissez bien le nom,
Qui rime richement en ique ;
Sur elle répandez, versez sur ses destins
Tous les biens que des Dieux la faveur magnifique
Peut distribuer aux humains :
Qu'autant elle est charmante et belle,
Elle soit, s'il se peut, aussi tendre et fidelle ;
Que ni l'absence ni le temps
N'éteignent dans son cœur de nos feux innocens
La flamme pure et mutuelle,
Ainsi que vos appas digne d'être immortelle.

Qu'elle connaiſſe bien le cœur
D'un certain Suiſſe qui l'adore,
Qui paſſe jour et nuit à compter chaque aurore
Dont l'éclat importun diffère ſon bonheur.
Puiſſiez-vous, ô Vénus! acceptant mon hommage,
Bénir le deſtin qui l'engage
A former ce nœud ſolennel!
Et puiſſe-t-elle enfin dans cette union ſainte,
En n'éprouvant jamais de la lune d'abſinthe,
N'y goûter pour toujours que la lune de miel.

A Péterswalde, Septembre 1762.

# EPITRE

## A

## PHYLLIS,

*Faite pour l'uſage d'un Suiſſe.*

UN certain Dieu qu'on adore à Cythère
M'avait, Phyllis, engagé ſous vos lois.
Je ſoupirais, je me flattais de plaire,
Et mon bonheur paſſait celui des rois,
Lorſqu'un Démon au regard ſanguinaire,
Démon cruel qui sème le trépas,
Au ſein affreux des fureurs de la guerre,
M'entraîna loin de vos divins appas.
Hélas! Phyllis, quelle eſt la différence
Du ſort heureux et de la jouiſſance

Qu'un tendre amour m'offrait entre vos bras,
Au ſort affreux qu'à préſent votre abſence
Me fait trouver ici dans la licence
D'un camp où Mars remplit tout de fracas.
Je vois ici la brillante Victoire
Mener gaiement dans l'horreur des combats
Cent jeunes fous que Mars de ces climats
S'en va dans peu plonger dans la nuit noire.
Hélas ! Phyllis, tout ce peuple d'ingrats
Au tendre amour a préféré la gloire.
Que vois-je encor ? de rapides repas,
Remplis d'ennui, ſans qu'un mot d'allégreſſe
Oſe égayer le front de la ſageſſe.
Pour s'eſcrimer on engloutit les plats.
Tels ſont mes jours, mes ennuis, ma détreſſe.
Ah ! qu'ils ſont loin de la délicateſſe,
Et des plaiſirs qui naiſſent ſur les pas
De mon aimable et charmante maîtreſſe !
Quand même ici parmi tous ces ſoldats
On donnerait des banquets d'Epicure,
Où prodiguant les dons de la nature
On ſervirait des piles d'ananas,
Sans ma Phyllis dont je fais tant de cas,
Ce luxe exquis et tout ce qu'il procure
Non, par l'amour, ne me toucherait pas.
Pour achever cette noble peinture,
Sachez qu'ici l'on couche ſur la dure;
Point de repos, l'on trotte nuit et jour.
Au lieu de voir ces beaux yeux d'où l'amour
Lance le trait dont je ſens la bleſſure,
Je vois des yeux avides de capture,
Au regard dur, et dont le maintien fier

Paraît peu fait à ſupporter l'injure,
Mais bien plutôt ſelon la conjoncture
A défier et Thérèſe et l'enfer.
Quand tout ému mon cœur ſe repréſente
Le beau corail d'une lèvre charmante
Qui m'invitait à des baiſers ardens,
Voilà-t-il pas, dans un gros d'inſolens,
De vieux ſoudards retrouſſant leur mouſtache,
Dont le petun tient lieu d'odeur, d'encens.
Tout auſſitôt de ces lieux je m'arrache,
Et dépité, plein d'horreur pour les camps
De mon amour la bleſſure rouverte
Me renouvelle à chaque inſtant la perte
De vos appas et de vos agrémens.
Ainſi Vénus punit un cœur volage,
Qui ſans raiſon imprudemment s'engage
Chez la fortune, au camp, dans les haſards,
Fuit de Cythère, et porte ſon hommage
Malgré l'amour à l'homicide Mars.
Ainſi ſouvent, ſans qu'il ſe le propoſe,
Suivant l'inſtinct d'une inconſtante ardeur,
Le papillon s'envole de la roſe,
Et voltigeant ſans fin de fleur en fleur,
Sur un muguet l'inſenſé ſe repoſe,
Et par dépit en ſuce la liqueur.
Je crois, Phyllis, à la métempſycoſe;
Et votre amant trop léger et mutin,
En s'éloignant de vos attraits ſans cauſe,
Du papillon a ſubi le deſtin.
Si toutefois un repentir ſincère
Pouvait, Phyllis, fléchir votre colère,
Si j'eſpérais qu'un être tout divin

Ne souffrît pas qu'on l'implorât en vain,
Je jurerais que fidelle et plus tendre,
Et dégoûté de Bellone et de Mars,
A tout jamais je renonce à prétendre
Aux lauriers d'Eugène ou d'Alexandre,
Pour mériter un seul de vos regards.

# EPITRE

## AU

## SIEUR GELLERT.

Le Ciel en dispensant ses dons
Ne les prodigua point d'une main libérale,
Il nous refuse plus que nous ne recevons.
Pour tout peuple à-peu-près sa faveur est égale.
Les Français sont gentils, les Anglais sont profonds,
Mais s'il dénie à l'un ce qu'il accorde à l'autre,
Notre orgueil fait changer en roses nos chardons:
Au talent du voisin nous préférons le nôtre.
A Sparte régnait la valeur;
Mars se plut d'y former de fameux capitaines,
Tandis que la molle douceur
Des beaux arts enchanteurs respirait dans Athènes.
De Sparte nos vaillans Germains
Ont hérité l'antique gloire.
Combien de grands exploits ont rempli leur histoire?
Mais s'ils ont trouvé les chemins
Qui vont au temple de mémoire,
Les fleurs se fanent en leurs mains.

Dont ils couronnent la victoire.
C'eſt à toi, Cygne des Saxons,
D'arracher ce ſecret à la nature avare;
D'adoucir dans tes chants d'une langue barbare
Les durs et déteſtables ſons.
Ajoute par les vers que ta Muſe prépare,
(Sur les pas du divin Maron,)
Aux palmes des vainqueurs dont le Germain ſe pare,
Les plus beaux lauriers d'Apollon.

# EPITRE
## SUR LE PRINTEMPS.

ENFIN le triſte hiver précipite ſes pas,
Il fuit enveloppé de ſes ſombres frimats;
Le ſoleil vient dorer le ſommet des montagnes,
Ses rayons renaiſſans ont fondu les glaçons,
Les torrens argentins tombent dans les vallons,
Et leurs flots ſerpentant humectent les campagnes.
Les autans rigoureux, les fougueux aquilons,
Dans les antrés du nord ont cherché leur aſile.
Le printemps vient, tout rit, le ſouffle des zéphirs
Rend le ſein de la terre abondant et fertile;
Il ramène aux mortels la ſaiſon des plaiſirs.
La nature aux abois, ſans force et décrépite,
Que l'hiver a pendant ſix mois
Enſevelie ſous ſes lois
Triomphe du tombeau et d'un ſommeil ſtupide,
Comme l'inſecte cryſalide
Reſſort de ſon cocon plus brillant qu'autrefois.

La jeune, la charmante Flore,
Profitant de ces jours ſereins,
Inceſſamment va faire éclore
Ses fleurs, l'ornement des jardins.
Les doux parfums de l'air, la chaleur, tout conſpire
A ranimer l'eſſor de nos ſens morfondus,
A nous réunir aux élus,
Sous le voluptueux empire
Qu'étend ſur tout ce qui reſpire
Le preſtige enchanteur des charmes de Vénus.
Déjà ſon feu divin inſpire
L'amour qu'en gazouillant expriment les oiſeaux;
Elle échauffe l'inſtinct des habitans des eaux;
Par elle le berger pour ſa Phyllis ſoupire,
Tandis qu'un même amour enflamme ſes troupeaux;
Reine de la nature, elle amollit et touche
Le cœur ſanguinaire et farouche
Des tigres, des lions, des cruels léopards;
Les accens de ſa belle bouche
Ont ſu fléchir juſqu'au Dieu Mars.
Mais lorſque toute la nature.
S'abandonne à l'inſtinct d'une volupté pure,
Que l'amour de ſes feux paraît tout ranimer,
Que l'air retentit du murmure
Des amans qui ſous la verdure
Chantent le doux plaiſir d'aimer;
Un auſtère devoir m'ordonne de m'exclure
Des charmes enchanteurs que je viens de nommer.
L'honneur parle, la gloire altière
Va m'entraîner dans la carrière,
Où l'implacable Mars, au regard inhumain,
Parmi des tourbillons de flamme et de pouſſière

Fait

Fait dans des flots de ſang rouler ſon char d'airain.
L'eſprit eſt occupé par des exploits rapides,
Il n'eſt plus là d'Amour, de Cinyre, ou d'Iris;
On ne voit que des Euménides,
Parmi le meurtre et les débris,
Exciter, animer, par l'éclat de leurs cris,
Dans l'effort du combat ces guerriers homicides,
Du vif déſir de vaincre et de la gloire épris;
Et l'on n'aperçoit d'autre image
Que rapt, violence et carnage.
Tandis que l'univers ne paraît aſpirer
Qu'au noble emploi de réparer
L'immenſe et mémorable perte
Que l'eſpèce humaine a ſoufferte,
Quand la nature enfin va partout s'occuper
Du doux plaiſir de reproduire,
Une fatale loi nous condamne à détruire
Tous ceux que Mars a tardé d'extirper.
Eh quoi! la nature féconde
Dans ſa profuſion n'a pu nous départir
Qu'un moyen pour entrer au monde;
Il en eſt cent pour en ſortir.
Ne devrions-nous pas diminuer le nombre
De ces chemins ſemés de douleurs et de maux?
Mais l'homme atrabilaire et ſombre
En invente avec ſoin chaque jour de nouveaux.
Ah! quelle fureur nous enivre,
Pour t'immoler, ô Mars, nos plus tendres déſirs!
Qu'il en coûte, ô gloire, à te ſuivre!
Nous avons deux momens à vivre,
Qu'il en ſoit un pour les plaiſirs.

De Freyberg, Avril 1760.

# EPITRE

## SUR LES DISCOURS DU VULGAIRE.

DANS ce vaste univers, le globe où nous vivons,
Lui sert à mon avis de petites maisons.
De fous, d'extravagans, la bizarre cohue
De Lisbonne à Peckin offre en grand à ma vue
Un pré de mille fleurs richement émaillé:
Sur cette ample pâture, un esprit éveillé
Saisit malignement la fleur du ridicule,
L'extrait et l'assaisonne au fond de sa cellule.
Un Quaker me dira d'un air sombre et chagrin
Qu'il faut toujours couvrir les défauts du prochain:
Mais lorsqu'un fat abonde en traits de balourdise,
Loin d'en verser des pleurs, je ris de sa sottise.
J'aime à rire, il est vrai, même aux dépens des rois;
Je hais le misantrope et les fronts trop sournois.
Je préfère à ce fou que l'on nomme Héraclite,
Ce fou plus gai que lui, l'enjoué Démocrite:
Sans se fâcher de rien, il s'amusait de tout;
De nos frivolités il avait vu le bout.
Et qu'importe en effet qu'un esprit sot et louche
D'un flux de pauvretés jaillissant de sa bouche
M'étourdisse un moment, bavardant sans esprit?
Cet arbuste est restreint à porter un tel fruit:
A m'amuser de lui mon penchant me convie,
Son ridicule est fait pour égayer ma vie.
Oui, je te le confesse ici, mon cher Damon,

Ma rate qui ſans toi riſquait l'obſtruction,
T'entendant pérorer d'une mine effrontée,
En riant cet hiver, s'eſt ſi bien dilatée,
Qu'à ton ſeul ſouvenir mon mal a diſparu.
    Au beau monde, à la cour, Damon s'était intrus;
Il décidait de tout ſans jamais rien comprendre;
Un cercle autour de lui ſe formait pour l'entendre;
Là s'empreſſait en foule un peuple curieux,
Tendant le cou, ouvrant les oreilles, les yeux,
Se pâmant de plaiſir des traits de balourdiſe
Qu'innocemment Damon leur lâchait par bêtiſe.
Je m'empreſſe, et je perce à travers le concours
Où notre fat s'épanche en ſublimes diſcours.
    La M*** a ſu, dit-il, toucher mon ame. —
Ah! Monſieur, c'eſt beaucoup d'allumer une flame
A ſoixante et dix ans. — Elle en a trente au plus,
Répond le diſcoureur; telle parut Vénus
Quand on la vit flotter ſur le ſein d'Amphitrite. —
Sur ſon diſcernement chacun le félicite;
Il avoue à la fin qu'il ne la connaît pas.
    Quelqu'un d'officieux ſentant ſon embarras,
De diſcours en diſcours vous le promène en France.
    C'eſt le pays, dit-il, où brille la finance. —
Eh! Monſieur, ce royaume eſt ſi fort endetté. —
    C'eſt le dernier effort de ſon habileté
D'épuiſer les tréſors de voiſins économes,
Berne ainſi qu'Amſterdam lui fourniſſent des ſommes.
Ah! quel plaiſir aura le plus chrétien des rois,
Lorſque l'abbé Terray, par de nouveaux exploits
Englobant les voiſins dans la chûte commune,
D'un coup de plume un jour ravira leur fortune.
Voyez-vous, dans ceci tout eſt grand et nouveau;

Faillite d'un banquier n'a pour moi rien de beau;
Mais quand un grand Etat vise à la banqueroute,
Le crédit abymé, le richard en déroute,
La consternation qui trouble les esprits,
D'un colosse ébranlé les étonnans débris,
La chûte des Crésus tombés de leur pinacle,
L'ébranlement affreux que produit ce spectacle,
Le rend en même temps rare et majestueux.—
Eh! quoi! vous plaisez-vous au sort des malheureux?—
Non pas, mais on en parle, et ce sujet amuse—
Voilà vraiment, Monsieur, une excellente excuse—
On l'interrompt. L'un dit, en France on voit au moins
Que pour le militaire on épuisa ses soins.
Tant de fameux héros, il est vrai sans pratique,
Dans leurs savans écrits enseignent la tactique;
Il n'est dans leurs vieux corps pas jusqu'au caporal
Qui ne figure ailleurs comme un bon général:
Chez eux de ce grand art il faudra nous instruire.—
Oui, dit le Schach-Baham; mais j'y trouve à redire
Qu'à présent la colonne a moins d'admirateurs;
Les Thébains s'en servaient, et tous nos vieux auteurs
Trouvent cette ordonnance admirable et requise;
Sa masse enfonce tout, et même dans Moïse
Vous voyez précéder le Juif guidé par Dieu
Une colonne d'air, ou colonne de feu.—
Quelle érudition, s'écriait tout le monde!
Science universelle! ô caboche profonde!
Mais le canon, Monsieur, ce foudre des guerriers,
Ecrase la colonne et flétrit ses lauriers;
Elle est détruite avant que d'agir— je m'en moque—
Comment la garantir?— je marche, avance et choque—

Cela pourrait manquer--vous êtes trop craintif;
Trois rangs ne peuvent rien contre un corps si massif.
Si l'on m'écoute, il faut que Monteynard ordonne
Que toujours le Français vous attaque en colonne.
Ah! vous aurez le temps de mûrir vos projets:
Nous jouissons ici d'une profonde paix;
Du temple de Janus les portes sont fermées,
Les arts sont florissans à l'abri des armées,
L'envie est enchaînée, et les grands potentats
Font dans ce calme heureux prospérer leurs Etats.--
Cela vous plait à dire, a répondu mon homme;
De l'Espagne en Ecosse, et du Pont jusqu'à Rome,
Des esprits agités la fermentation
Va mettre incessamment l'Europe en action.
Pouvez-vous supposer que de sang-froid on souffre
Qu'un royaume en trois parts par trois voisins s'engouffre,
Qu'on s'arroge des droits, que trois princes d'accord
N'aient pas même imploré les arbitres du sort?--
Qui sont-ils, s'il vous plaît? -- La France et l'Angleterre
Vous les verrez bientôt portant partout la guerre,
Corriger et punir des écoliers mutins,
Qui jouant les grands rois, ne sont que des gredins.--
Ah! pour la Prusse au moins nous vous demandons grâce.--
Peine perdue, il faut que justice se fasse.
Que dirait Richelieu, Philippe deux, Cromwel,
Grands hommes qu'illustra l'art de Machiavel,
Si dans nos jours déçus, de lâches politiques
Craignaient de s'égarer sur leurs pas héroïques?
On connaîtra dans peu la France et d'Aiguillon;
Le Sarmate a chez eux sonné le réveillon.
Vous allez voir du nord la fierté confondue;

Catherine sera par Mustapha battue,
Du fond de la Gothie un innombrable essaim
Des murs de Pétersbourg changera le destin;
L'Hellespont rassuré ne verra plus de Russe,
Et l'on extirpera jusqu'au nom de la Prusse.–
Ah! votre ame s'exalte, et vous prophétisez,
Dit doucement quelqu'un.– Les feux sont attisés,
Lui repartit mon homme; on va voir des miracles:
Ce sont des vérités et non pas des oracles.–
La Lippe à Buckebourg s'en réjouira bien,
Reprit-on, sans la guerre il ne tient plus à rien;
Voilà l'occasion, il pourra reparaître.–
Il est mort.– Ce matin j'en reçus une lettre.–
Non, il est mort, vous dis-je, un gros marchand forain,
Revenu de Brunswick, fut présent à sa fin.–
Mais ce marchand, Monsieur, est mal instruit sans doute.–
Eh! quoi! faut-il douter de tout ce qu'on écoute?–
C'est qu'aucun mort jamais du tombeau n'écrivit,
Qu'un marchand n'a d'objet que celui du crédit,
Et qu'on se voit moqué quand on est trop crédule.–
Non, répliqua Damon, je suis né sans scrupule;
Je crois tout bonnement: comment examiner,
Vétiller les propos, sans succès me peiner;
L'esprit toujours tendu, peser dans ma balance
La vérité dans l'un, en l'autre l'apparence?
Non, j'y vais rondement, je crois tout ce qu'on dit;
Journal folliculaire, imprimé, manuscrit,
Miracles, s'il le faut, rien ne m'est indigeste;
Je figure, il suffit, que m'importe le reste?
Mais, Monsieur,– mais Monsieur – mais La Lippe est vivant.–
Que m'importe qu'il vive ou soit agonisant?

Voilà comme on entend raiſonner le vulgaire.
Diderot prévenu croit tout homme un Voltaire.
Il ſe porte avec zèle à vouloir l'éclairer ;
Il y perdra ſes ſoins, ſans le régénérer.
Mais vous, mes chers amis, qui dévorés de gloire,
Voulez tracer vos noms au temple de mémoire,
Hélas ! examinez le public en détail,
Stupide, ignorant, ſot, mépriſable bétail ;
C'eſt-là l'organe impur de votre renommée ;
Au prix de votre ſang il vous vend ſa fumée :
Vous placez le bonheur dans l'appât décevant
D'être applaudi, loué par ce peuple ignorant;
Mais il blâme ſouvent, car la chance eſt douteuſe.
Trompé par des fripons, ſa langue venimeuſe
Flétrit ce Julien qu'on nomma l'Apoſtat ;
Ce philoſophe était la gloire de l'Etat.
Un pontife inſolent, natif de Nazianze,
Calomniant ſes mœurs, ſa bonté, ſa clémence,
En fit un monſtre aux yeux de la poſtérité.
Après plus de mille ans parut la vérité.
D'Argens rendit juſtice aux vertus du grand homme ;
La ſuperſtition en frémit juſqu'à Rome,
Et le menſonge impur effacé de ſon nom
Rétablit pour jamais ſa réputation.
Que nous importent donc les rumeurs du vulgaire ;
Il critique, il approuve, il outrage, il révère,
Il tourne à tous les vents ; qui connaît ſes reſſorts,
L'excite en ſe jouant, ou calme ſes tranſports.
C'eſt l'immortalité dont l'eſpoir nous enivre.
En ſauvant notre nom, nous croyons encor vivre ;
Mais ſitôt que la tombe a renfermé nos corps,

Les vains bruits du public ſont perdus pour les morts ;
Ce ſont des préjugés, il n'en faut point au ſage ;
Il ſaura mépriſer ce vil aréopage.
Mais que fais-je ? et de moi que penſerait Zénon ?
Tandis que je combats la vanité du nom,
D'un aſcendant vainqueur ſentant l'effort ſuprême,
Mon cœur de ma raiſon contredit le ſyſtême.
Je repolis ces vers au point de m'énerver,
Pourquoi ? Pour qu'à Ferney l'on puiſſe m'approuver,
Et qu'on imprime un jour dans quelques vers groteſques :
„ Il eſt le moins mauvais des rimailleurs tudeſques. "

## EPITRE CHAGRINE

TAYLOR INST. OXFORD

*Sur ſa ſituation.*

Ici-bas tout eſt vanité :
Ce Roi ſage et couvert de gloire,
Ce Roi des Hébreux tant vanté
Salomon nous l'a répété :
Puiſqu'il l'a dit, il faut l'en croire
Sur cette triſte vérité.
Pour moi, qui n'ai point l'honneur d'être
Auſſi ſavant que ce grand maître,
L'école de l'adverſité
Me l'a malgré moi fait connaître.
J'ai tout vu, j'ai de tout goûté ;
La bonne et mauvaiſe fortune
M'ont ſouvent, à leur tour chacune,

Impertinemment balloté.
Las de la blonde et de la brune,
J'abandonne à de plus heureux
Ma place, qui ſurement tente
Les novices déſirs de ceux,
Qui voyant ſa face brillante,
N'ont pas vu ſon revers affreux.
Sur cette ſcène ſi mouvante
Où l'Europe nous repréſente
Ces bizarres événemens,
Où la cruelle politique,
Chauſſant le cothurne tragique,
Se plaît à culbuter les grands,
Acteur malgré moi dès long-temps,
Quelquefois, contre mon attente,
J'entendis la voix conſolante
De légers applaudiſſemens.
A préſent de longs ſifflemens
Dont mon oreille s'épouvante,
De toutes parts glacent mes ſens.
Ah! quittons, lorſqu'il en eſt temps,
Ce théâtre qu'à tort l'on vante,
Et toute la troupe inſolente
D'actrices, d'acteurs ſans talens,
Race infame autant qu'ignorante,
Qui n'a raiſon, eſprit, ni ſens.
Irai-je encor ſur mes vieux ans
Flotter au gré de l'onde errante
Qu'agite le ſouffle des vents,
Ou de la fortune inconſtante
Gueuſer les frivoles préſens?
Toujours dans la cruelle attente

De ſes dons ou de ſes refus,
Sentir dans mon ame flottante
Le choc des mouvemens confus?
Pourrai-je après l'expérience
De tant de malheurs ſuperflus,
M'en retourner par imprudence,
Dans l'empire de l'inconſtance,
Exilé de chez ſes élus,
De la crainte et de l'eſpérance
Eprouver le flux et reflux.
Non, non, il eſt temps d'être ſage,
Puiſque la fortune m'outrage,
Suffit: je ne l'implore plus.
Que l'ame joyeuſe et ravie,
La jeuneſſe au front ceint de fleurs,
Ivre de plaiſirs et d'erreurs,
Soit idolâtre de la vie,
Elle en écrême les douceurs.
Le charme paſſe: elle eſt ſuivie
D'afflictions et de malheurs,
Et ce cercle qui ſe répète,
Au mouvement de la navette
Mêlant le bien avec le mal,
Me rappelle cette coquette,
Dont l'eſprit ſans ceſſe inégal,
Par un caprice de toilette,
Décidant de ſon amourette,
Quitte l'amant pour ſon rival.
Qu'elle aille donc offrir ſes charmes
A quiconque en voudra jouir;
Ni ſes careſſes, ni ſes larmes,
N'ont plus le don de m'attendrir.

Mon œil dans l'avenir discerne,
Sans le secours de la lanterne
Dont Diogène se para,
Tout ce que le destin sera;
Pourrai-je donc en subalterne
Souffrir que l'insolent me berne
Aussi long-temps qu'il le pourra?
Ah! qu'il berne qui le voudra,
Des fous que sans cesse il gouverne.
Bien fin qui m'y ratrappera;
Et s'il ne se peut par la porte,
Par la fenêtre sauvons-nous.
Une ame généreuse et forte
Du moindre outrage entre en courroux.
Sans que l'amour-propre me flate,
Je vois sans pâlir les revers
Dont m'atteint la fortune ingrate,
Et las d'en avoir trop souffert,
L'exemple de plus d'un Socrate,
Pour descendre dans les enfers,
Me montre des chemins ouverts.
Rempli des vapeurs de ma rate,
J'imite un amiral que mate
Un grand nombre d'autres vaisseaux;
Sitôt que son navire éclate
D'un coup qui perce sous les flots,
Et qu'il voit le cruel pirate
Près d'assaillir ses matelots,
Pour se sauver de l'abordage,
Pour prévenir son esclavage,
L'officier courageux et fier
Se détermine, et fait résoudre

Ses foldats d'allumer la poudre:
Le vaiffeau faute, et vole en l'air.
A Leipfic, ce 15 Octobre 1757.

# EPITRE

## SUR MA CONVALESCENCE

O brillant rayon d'efpérance!
O divine convalefcence!
Tu finis ces momens affreux
De maux, de tourmens, de fouffrance;
Tu délivras un malheureux
Des fupplices que lui prépare
La douleur, ce tyran barbare,
Pour lui rendre l'éclat des cieux.
J'éprouvais de cent maux le mélange bizarre;
Je fentais les tourmens des gouffres du Ténare;
Alecto s'attachant à mon corps décharné;
Sur un trifte grabat me tenait enchaîné.
Tout ce que des tyrans raffinés dans les vices
Ont jamais inventé de plus cruels fupplices,
Ces monftres de mes maux barbares artifans
Les exerçait fans interftices
Sur mes membres perclus à peine palpitans.
La nature à mes yeux paraiffait fe fouftraire
A mes organes défaillans,
Animés d'un fouffle précaire.
Je femblais ifolé dans ce trifte univers.

Ce qui peut foulager, ou confoler, ou plaire
Devenait impuiffant dans ces tourmens d'enfers.
Quinze fois le foleil fourniffant fa carrière,
Au globe qu'il attire, a rendu la lumière,
Quinze fois fur fon char d'ébène marqueté
La nuit a répandu fa fombre obfcurité,
Sans que le doux fommeil vint clore ma paupière:
Ma vigueur affaiblie à tant de maux cédait;
Des fantômes confus dérangeaient ma penfée,
Mes fens étaient vaincus, et mon ame éclipfée
Dans peu m'abandonnait.
Près des bords d'Achéron, de la barque fatale,
Un vrai fils d'Efculape, armé pour mon fecours,
M'arrache avec effort de la rive infernale,
Et vient de prolonger mes jours.
Santé, que l'on ne connaît guère
Dans les plaifirs, les jeux, les ris,
Et qu'infulte fouvent la vigueur téméraire,
C'eft ta privation qui fait fentir ton prix.
O moment enchanteur! ô feconde naiffance!
Je revis donc pour mes amis.
Un moment m'a rendu l'efpoir, la jouiffance
De tous les biens auxquels les mortels font admis.
Je vous reverrai donc, momens remplis de charmes.
O fœur! à qui mes maux ont coûté tant de larmes,
O fœur! mon efpoir, mon appui,
Vous m'écrivez: mon mal a fui.
Ah! fi je vis, fi je refpire,
Si je fuis délivré de mon cruel martyre,
Amitié, doux lien fi peu connu des rois,
C'eft à toi feul que je le dois.
Encor je jouirai de votre amitié tendre;

Je pourrai resserrer ces fidelles liens,
Vous voir, vous parler, vous entendre,
Profiter de vos entretiens.
A quoi pourrais-je plus prétendre?
Ce sont-là mes suprêmes biens.
Et vous beaux arts qui dans tout âge
Couronnez le bonheur du sage,
Malgré tous les assauts que l'enfer en courroux
M'a livrés dans sa sombre rage,
Relevé du tombeau je vis encor pour vous.
Mont révéré, mont où j'honore
Les chastes filles d'Apollon,
Je pourrai te revoir encore,
Et baissant ma lyre d'un ton,
Au lieu de célébrer l'aurore,
Et l'appareil pompeux d'un beau soleil levant
Je saurai destiner mon chant
A vanter la douceur d'un soleil qui colore
De ses derniers rayons les rives du couchant.
Ainsi nous peignons les images
Des objets qui frappent nos sens.
Lorsque j'étais dans mon printemps,
Je ne pouvais chanter que les amours volages;
A présent je gémis des funestes ravages
Des soucis, des maux et des ans.
Tout doit se succéder, chaque chose a son temps.
Mais aux noires vapeurs ne soyons point en proie;
Nos jours ne durent qu'un moment;
Si ce moment est plein de joie,
Il s'écoule plus doucement.
Vivons autant que va le fuseau de la Parque.
J'oublie et Caron et sa barque.

Illusions, douces erreurs,
Semez encor de quelques fleurs
Le bout de ma longue carrière,
Et que la volupté me fermant la paupière,
Sur mon tombeau verse des pleurs.
Ainsi, sans que mon ame éprouve des terreurs,
Tranquille entre les bras de la philosophie,
De l'hiver de mes ans supportant les rigueurs,
Je verrai s'écouler les restes de ma vie,
Et j'attends sans peur qu'Atropos,
Tranchant mon fil de ses ciseaux,
Change soucis, douleurs et peines,
Erreurs, projets et grandeurs vaines,
En éternité de repos.

Le 3 d'Avril 1770.

# EPITRE

CONTRE

## MESSIEURS LES ECORNIFLEURS,

*En grec* PHILOCOPROS.

AH! quelle insupportable engeance
Que ces traitans, que ces commis,
Vrais excrémens de la finance,
Brigands que l'enfer a vomis!
Sans les voir, je bâille d'avance
En traçant leurs noms ennemis.

Pour des vers remplis d'élégance
Quel nom difcordant que Boué,
Par Apollon défavoué;
Ma plume refufe d'écrire
Ces mots, vrai jargon de l'enfer,
De Wurm, van Zanen ou**,
Mon oreille en eft le martyre,
Ces noms feuls fervent de fatire.
Mais voyez les originaux
Chargés du fatras de leurs baux,
Griffonné de leur écriture;
Les voilà-t-il pas, échauffés
Par l'intérêt et par l'ufure,
Qui me faliffent de l'ordure,
Du change, de contrats biffés,
De grimoire, de tablature,
De billets fignés, parafés,
Et de leur banque qui m'ennuie.
Les fottes gens, la fotte vie,
Je me confume et je maigris
Pour qu'un tour de nécromancie,
Que le jufte Ciel leur dénie,
Mette leurs billets *al-pari.*
O plats revendeurs de carotte!
De la gloire à jamais profcrits,
Connaiffez-vous les Ariftote,
Les Locke, ou du moins les La Mothe?
Non, grâce à vos pefans efprits,
Vous ne lifez point leurs écrits;
Votre féquelle famélique
Ne trouve de puiffant attrait
Qu'aux règles de l'arithmétique;

Pouffer

Pouſſer à quinze l'intérêt,
Entaſſer, c'eſt votre logique.
 Venez, Meſſieurs du bois, venez;
Les ſages du Péloponnèſe,
(Soit dit ſans qu'il leur en déplaiſe)
N'avaient l'eſprit ſi raffiné
Que vous, débitant votre thèſe :
„ L'argent donne au plus hébété,
„ Dites-vous, de l'habileté. „
Ah ! Meſſieurs, je me pâme d'aiſe
Aux rayons de votre clarté ;
Quelle abominable fadaiſe,
Digne de l'immortalité !
 Quel eſt ce ſeigneur débonnaire ?
C'eſt le grand fléau des braſſeurs ;
Les étriller eſt ſon affaire,
Ils ſont fripons, ils ſont voleurs :
On le croit, mais c'eſt un myſtère
Du plus fin des écornifleurs.
S'il ſuce ardemment le vulgaire,
C'eſt qu'il croit, ſuivant ſes docteurs,
La pauvreté très-néceſſaire
Pour le maintien des bonnes mœurs.
 Ah ! ſort des rois, ſort des humains,
Quel deſtin bizarre et baroque
Me fourra parmi ces vauriens !
Quand leurs propos, leurs entretiens,
Quand en eux enfin tout me choque,
Ah ! fallait-il quitter pour eux
Ces héros que mon cœur invoque,
Et ces chants ſi mélodieux
D'un Homère qui nous enflamme,

D'un Virgile qui touche l'ame,
Parlant le langage des Dieux,
Pour les cris d'un tripot infame?
Fuyons promptement vers ces bois
Où les Muſes dictent leurs lois,
Où ces neuf filles de mémoire
Rempliſſaient mon cœur autrefois
Du brûlant déſir de la gloire.
Mes crimes doivent s'expier;
J'abjure mes erreurs ſans peine;
J'irai dans les eaux d'Hippocrène
Me plonger, me purifier.
Là, ſombre et dur financier,
De ta fange et de tes ordures
Je nettayerai les ſouillures.
Pour toi, pourris dans ton bourbier.
Oui, j'en jure par le Permeſſe,
Et par toi, divin Apollon,
Que de Plutus la folle ivreſſe
N'offuſquera plus ma raiſon,
Et que rejetant ce poiſon
Je te célébrerai ſans ceſſe
Dans la demeure enchantereſſe
Que j'obtiens au ſacré vallon.

Fait à Berlin, 1765.

TAYLOR INST. OXFORD

# DISCOURS ET MELANGES

## EN VERS.

# DISCOURS

## DE L'EMPEREUR OTHON

### *A ses amis, après la perte de la bataille de Bédriac.*

APPROCHEZ, mes amis. Les destins rigoureux
Inflexibles et sourds ont rejeté nos vœux ;
C'est à vous, chers amis, que mon cœur se découvre !
Vous voyez sous vos pas l'abyme qui s'entr'ouvre,
(Rarement le bonheur est le prix des vertus,)
Vitellius triomphe et nous sommes vaincus.
Le dépit, la fureur empreints sur vos visages
M'annoncent le projet de venger mes outrages ;
Je sais ce que promet votre insigne valeur ;
Vous voyez le trépas sans en frémir d'horreur :
Si versant votre sang, si perdant votre vie,
Vous pouviez relever ma puissance avilie,
Vous le feriez, j'en ai des gages trop certains.
Mais Othon pourra-t-il approuver vos desseins ?
Je fus ambitieux, je désirais l'empire :
Quel homme ne l'est pas ? Je sors de ce délire.
Quoi ! ce pouvoir fatal qu'on m'ose disputer,
Est-ce par votre sang qu'il le faut cimenter ?
Et faudra-t-il souffrir pour le bien d'un seul homme
Que de ses propres mains Rome déchire Rome ?
La patrie à nos yeux ne doit point succomber ;
S'il faut que quelqu'un tombe, Othon seul doit tomber,
Ma mort terminera la discorde civile.
Au moins à cette fois je puis vous être utile,
En arrêtant d'un coup et les proscriptions,

Et les effets ſanglans de vos diviſions ;
Tous malheurs qui du monde entraîneraient la perte.
L'image de ces maux à mes yeux s'eſt offerte,
Sur ce funeſte objet je me ſuis conſulté ;
J'ai ſondé les replis de ce cœur agité,
Il n'a pu ſoutenir cette affreuſe penſée.
Perdant le ſouvenir de ma grandeur paſſée,
Accablé de débris, entouré de fuyards,
J'ai jeté ſur la mort d'intrépides regards.
Que me ravira-t-elle ? un pouvoir peu durable,
Un bien qu'en l'acceptant je connus périſſable,
Un bien que tout mortel doit quitter quelque jour.
Ah ! que Vitellius le poſsède à ſon tour.
Je veux, de quelque éclat dont brille ſa victoire,
D'un ennemi vainqueur ſurpaſſer la mémoire ;
S'il s'achemine au trône à force de forfaits,
Je veux en le quittant vous combler de bienfaits.
Les Dieux m'en ſont témoins, lorſque daignant m'élire
Par vos ſoins généreux je parvins à l'empire,
Ma ſeule intention, mes déſirs et mes vœux,
Etaient de rendre Rome et mes amis heureux ;
Le Ciel qui me traverſe et le Deſtin contraire
Détruiſent maintenant ce projet ſalutaire.
Leur courroux n'a point ſu me ravir les moyens
De ſauver mes amis et mes concitoyens.
Sans que Vitellius dans votre ſang ſe baigne,
Je lui cède mes droits, qu'il triomphe et qu'il règne,
L'empire veut un maître, il n'en peut avoir deux ;
Qu'il poſsède un pouvoir ſouvent ſi dangereux,
Et quoiqu'uſurpateur, déſormais magnanime,
A force de bienfaits qu'il efface ſon crime,
Et prépare aux Romains des deſtins fortunés.

Des mains de ces cruels contre vous acharnés
Demain par mon trépas j'arracherai les armes...
Mais quels cris, quels ſanglots, et quel torrent de larmes?
Serai-je, hélas ! l'objet de ces vertueux pleurs ?
Je ſuis trop fortuné, j'ai régné ſur vos cœurs;
D'un déſeſpoir mortel vos fronts portent le ſigne,
D'amis ſi généreux Othon ſe rendra digne.
Dans un pouvoir ſans borne à mes ſoins confié,
Je conſervais un cœur ſenſible à l'amitié.
Un ſimple citoyen eut l'ame aſſez hardie
Pour dévouer ſes jours au bien de la patrie;
Si Décius fournit un tel trait de grandeur,
Que n'attends-tu donc pas, Rome, d'un Empereur?
C'eſt lui qui pour l'Etat doit préſenter ſa tête,
Pour conjurer l'orage et calmer la tempête;
Othon, né citoyen, doit ſes jours à l'Etat;
Il vous les doit à vous, s'il n'a le cœur ingrat.
Le danger eſt l'épreuve où brille une ame ferme;
Au ſort inexorable elle preſcrit un terme.
On ne meſure point le règne des héros
Par d'inutiles jours coulés dans le repos.
Je n'ai que trop vécu, ſi l'univers publie
Le vertueux motif qui termine ma vie;
Si l'on dit que voyant l'Etat près de périr,
Othon pour le ſauver conſentit à mourir.
Amis, ſans balancer en ce péril extrême.
Courez chez le vainqueur, c'eſt mon ordre ſuprême.
Je vous rends votre foi, je vous rends vos ſermens.
Le temps preſſe, fuyez, profitez des momens;
Pour la dernière fois que je vous vois paraître,
Obéiſſez encor aux lois de votre maître.
J'approche de ma fin, je ne ſuis déjà plus :

En quittant de mes ſens les fragiles tiſſus,
Le cœur rempli de vous, ma dernière penſée,
Ma dernière prière à nos Dieux adreſſée,
Sera qu'après ma mort ils daignent dignement
Payer votre tendreſſe et votre attachement,
Et que vous accordant un ſort toujours proſpère,
Ils faſſent envers vous ce qu'Othon n'a pu faire.

Vous bénirez mon ſort; la mort n'eſt point un mal,
Le genre humain lui paye un tribut général.
Heureux celui qui peut, quittant cette demeure,
Du ſceau de la vertu ſceller ſa dernière heure!
Si notre eſprit s'éteint au moment du trépas,
Il n'eſt plus de douleurs, de ſoins, ni d'embarras;
Si le coup qui détruit cette fragile trame,
N'eſt point aſſez puiſſant pour atteindre à mon ame,
Je trouverai des Dieux aux pervers peu connus,
Dieux rémunérateurs de nos faibles vertus.

Adieu, je vais quitter ma dépouille mortelle,
Et jouir dans les cieux d'une gloire éternelle.

Fait à Strehlen, le 1 décembre 1761.

# DISCOURS

# DE CATON D'UTIQUE

## *à son fils et à ses amis avant de se tuer.*

Nos malheurs sont au comble, ô jour que je déteste!
De ta grandeur, ô Rome! il n'est rien qui te reste.
Ah! de tes demi-Dieux les immortels travaux,
Le fruit de tes combats, le sang de tes héros,
Ce pouvoir tant accru par ta valeur féconde,
Sur le débris des rois, sur l'empire du monde,
Le prix de ta vertu, celui de tes succès,
Vont d'un brigand heureux couronner les forfaits.
Un de tes propres fils, dénaturé, perfide,
Enfonce dans ton sein son glaive parricide;
Ce fer dont tu l'armas contre tes ennemis,
L'ambitieux César en perce tes amis.
Il dévoue aux forfaits les vertus d'un grand homme;
S'il est héros en Gaule, il est tyran dans Rome;
Ce cruel destructeur de notre liberté,
Contre un sénat de rois citoyen révolté,
Bouleverse l'Etat, l'attaque, le déchire,
Tout tombe, tout périt, la république expire.
Et nous vivons encor, et nous sommes témoins
Des crimes que n'ont pu conjurer tous nos soins?
La vertu combattait pour la cause commune;
Les lois étaient pour nous, pour César la fortune;
L'univers est soumis aux fers des scélérats.

Qu'il règne le cruel ſur des Catilinas,
Dignes d'accompagner ſa pompe triomphale.
O héros immolés aux plaines de Pharſale!
O mânes généreux des derniers des Romains!
Du fond de vos tombeaux, de ces champs inhumains,
Où ſans diſtinction repoſe votre cendre,
A mes ſens éperdus vos voix ſe font entendre:
„ Quitte, quitte, Caton, ce ſéjour déteſté
„ Où le crime inſolent détruit la liberté;
„ Jouet infortuné des guerres inteſtines,
„ Vole t'enſevelir ſous nos triſtes ruines. „
Oui, vengeurs malheureux de nos auguſtes loix,
Caton ne ſera point rebelle à votre voix:
Mais ſauvons nos débris épars ſur ce rivage,
Qu'ils voguent loin des bords où dominait Carthage,
Loin du joug qu'un tyran voudrait leur impoſer.
Alors de mon deſtin je pourrai diſpoſer.
Et toi, mon ſeul eſpoir, à qui je donnai l'être,
Que je laiſſe en mourant ſous le pouvoir d'un maître,
Fuis les lieux corrompus, le ſéjour profané
Où ce vainqueur répand ſon ſouffle empoiſonné;
D'un tyran orgueilleux fuis l'aſpect effroyable,
Cherche en d'autres climats un ciel plus favorable,
Et te maintenant libre en ce ſiécle odieux,
Souviens-toi des vertus dont brillaient tes aïeux!
Que ton cœur en conſerve un ſouvenir modeſte,
Et loin de t'oppoſer à ce deſtin funeſte,
Qui renverſe l'Etat en détruiſant ſes lois,
Laiſſe aux Dieux irrités leur vengeance et leurs droits.
Sans chagrin, ſans douleur vois expirer ton père!
Bénis, bénis le jour qui finit ma misère.
Je veux d'un front ſerein m'élancer à tes yeux

Des fanges de la terre au temple de nos Dieux;
Dans cet aſile ſaint, la gloire et la juſtice
Abreuvent la vertu d'un torrent de délice;
Là je retrouverai Pompée et Scipion,
Et ces héros dont Rome a conſacré le nom.
Oui, Céſar, à ma mort tu porteras envie;
Un illuſtre trépas va couronner ma vie.
Véritable Romain, libre, et maître de moi,
Je préfère la mort à vivre ſous ta loi.
Il eſt temps, finiſſons, donnez-moi mon épée,
Du ſang des citoyens elle n'eſt point trempée,
Mon ſang eſt le premier qui la fera rougir.
Mais quoi?... tenterait-on de me déſobéir?
Forme-t-on des complots? qu'enferme ce myſtère?
Ah! timides amis, que prétendez-vous faire?
Croyez-vous m'empêcher de terminer mon ſort?
Il eſt mille chemins pour courir à la mort,
Ils me ſont tous ouverts, ma mort eſt néceſſaire.
Voulez-vous donc livrer votre ami, votre père,
Vivant, et déſarmé dans les bras du vainqueur,
Le défenſeur des lois à leur perturbateur,
Un vrai républicain au tyran qui le brave?
Caton ornera-t-il ſon triomphe en eſclave?
Ah! tels étaient les fruits de votre aveuglement.
Déteſtez vos erreurs, penſez plus noblement.
Le ſage avec mépris voit la mort ſans la craindre.
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre:
Quand on voit ſa patrie et ſes amis périr,
Un lâche y peut ſurvivre, un héros doit mourir.

Fait à Strehlen, le 8 Décembre 1761.

# VERS

## DE L'EMPEREUR DE LA CHINE.

En dépit de l'Europe et du mont Hélicon
Ma gloire eſt aſſurée et mon poëme eſt bon ;
Les vers qu'un empereur et ſon conſeil travaillent
Sont lus par les Chinois, ſans que jamais ils bâillent.
Welches occidentaux, gens peſans ou légers,
Cenſurez vos écrits, mais reſpectez mes vers.
L'éloge de ma ville eſt hors de toute atteinte ;
Elle vaut et Paris et votre cité ſainte.
Vous me nommez encor un certain Frédéric
Dont jamais à Pékin n'a parlé le public.
Je vois du haut du trône où le Chanti me range,
Cet inſecte du nord rimailler dans la fange,
Et cheviller ſes vers froids, ennuyeux et plats.
Et qu'un roi ſcandinave, excédé des frimats,
Dont les ſombres vapeurs offuſquent ſa patrie,
Aille à Paris chercher et bal et comédie,
Empereur du Catay devrai-je l'imiter ?
Tous mes vœux dans Pékin pourront ſe contenter,
Je ſuis de mes Etats le plus fameux poëte,
Ni céſure, ni ſens, ni rime ne m'inquiète.
Qui pourrait me ſiffler ? feraient-ce les lettrés ?
En payant leur encens mes vers ſont admirés.
On trouve ici des fous comme on en voit en France,
Bigots ou rimailleurs, gens pétris d'inſolence ;

L'homme eſt par-tout le même, et ſes traits différens
Ne changent point l'eſprit, les cœurs, les ſentimens.
Ce ſont d'autres travers et d'autres ridicules,
Et j'irais à Paris pour y voir nos émules,
Pour qu'un peuple indiſcret me déſignant des doigts,
S'écrie, en me heurtant, il a bien l'air chinois.
  Que m'importe après tout, qu'alléguant Ariſtote,
Ou ſaint Thomas, ou Scot, en Sorbonne on radote,
Qu'on damne Confuſée, invoquant ſaint Denys,
Qu'on vous peuple l'enfer comme le paradis,
Au gré d'un tonſuré dont l'étrange caprice
Dans un monde fictif vous envoie au ſupplice.
Mon bon ſens, que l'erreur n'a jamais obſcurci,
Rit de cet autre monde, et tient à celui-ci.
Ici tout bon Chinois fixe ſa réſidence,
Il eſt fort en vertus, mais débile en croyance,
Chérit la vérité, répugne aux fictions,
Dur comme un géomètre en ſes opinions,
Au bonze fanatique, à l'ignorant Bracmane
Il laiſſe avec mépris un culte tout profane.
Tandis que me livrant aux jeux de mon loiſir,
Mes vers ſans nul effort coulent avec plaiſir,
Et que mon ame heureuſe en rien n'eſt alarmée,
Je vois vers l'Eucatay voler la Renommée;
Elle paraît manquer d'organes ſuffiſans
Pour publier par-tout des ſuccès étonnans.
Aux bords du Pont-Euxin, mon illuſtre voiſine
Fait trembler le croiſſant au nom de Catherine,
De l'Araxe au Danube étendant ſes exploits,
Tient les fiers Muſulmans ſous ſes auguſtes lois,
La fortune eſt pour elle inutile à ſa gloire,
Elle va conſtamment de victoire en victoire,

Et ſon grand cœur préfère, au comble des ſuccès,
A ſes lauriers ſanglans l'olive de la paix.
Moi Mantchou chinoiſé, mon tapabor en tête,
De ſon rare bonheur je me fais une fête,
Et ne puis envier ſes triomphes voiſins,
Qui ſont le digne fruit des plus vaſtes deſſeins.
La Renommée, après ces fameuſes querelles,
Des peuples d'occident nous donne des nouvelles,
Elle ſuffit à peine à ces vaſtes récits,
Et nous raconte enfin en des termes choiſis,
Qu'il ſe fait à Paris des choſes ſans pareilles.
Les Welches depuis peu produiſent des merveilles,
Ils couvent un projet plus digne des Anglais,
Des Grecs et des Romains que des légers Français.
Moi qui toujours fixé dans ma terre natale,
Suçais avec le lait la morgue impériale,
N'aurais jamais quitté qu'au moment de la mort
Mes ſujets, mes Etats, et mon trône tout d'or;
A préſent un déſir qui paſſe la croyance,
Digne d'un empereur et d'un ſage qui penſe,
M'entraîne vers Paris, où malgré les cenſeurs
On veut récompenſer les talens enchanteurs.
A l'Homère français s'érige une ſtatue.
Ah! pour me rajeunir qu'on l'élève à ma vue,
Ce ſpectacle charmant réveille mes eſprits.
Partons ſubitement, et volons à Paris.
J'aime à voir le grand homme honoré dès ſa vie
Ecraſer ſous ſes pieds les ſerpens de l'envie,
Reſpirer à longs traits cet encens, ces parfums
Que le public cruel n'accorde qu'aux défunts;
Mais cela vu, je pars, ſans parler à perſonne,
Fuyant avec dédain les fous de la Sorbonne,

Les grimauds du Parnaſſe, phénomènes d'un jour,
Les lourds financiers, les freluquets de cour,
Les feſeurs de projets, les charlatans de prêtres,
Les ignorans titrés, et les fats petits-maîtres.
Aux rives de la mer je vole en palanquin;
Les vents et mon vaiſſeau me rendront à Pékin,
Où tandis qu'au couchant tout reſſent le déſordre,
Je chaſſerai chez moi Saint Ignace et ſon ordre.

# LE STOICIEN.

O MORTELS mécontens! ô raiſonneurs coupables!
De vous-mêmes, des Dieux ennemis implacables,
Des moindres accidens conſternés, accablés,
Toujours ſéditieux, incertains et troublés,
Sous vos palais dorés, ou ſous vos toits de chaume,
Du bonheur fugitif embraſſant le fantôme,
De ſon image en vain vous occupant toujours,
En ſoins infructueux vous conſumez vos jours:
Ecartez ces brouillards et laiſſez vous inſtruire.
La nature ici-bas vous plaça ſous l'empire
Des ſonges, des erreurs et des illuſions;
Votre bonheur dépend de vos opinions.
Vos déſirs inſenſés, guidés par l'ignorance,
Ont pris pour le vrai bien ſa trompeuſe apparence;
Etrangers en vos cœurs vous ne ſûtes jamais
Ce qui vous feſait craindre, ou former des ſouhaits.
Le fol enchantement, l'ivreſſe de la vie
Retient vos yeux diſtraits ſur ſa ſuperficie.

Ah! pouvez-vous, mortels, toujours vous ignorer?
Dans l'abyme de l'homme il faut vous éclairer.
  Vous êtes composés d'esprit et de matière;
L'un pense et vous conduit, l'autre n'est que poussière.
Cette ame, souveraine et maîtresse du corps,
Fait à sa volonté mouvoir tous ses ressorts:
Des présens que du ciel a reçus l'homme injuste,
Sans en excepter un, l'ame est le plus auguste;
Elle doit occuper chez vous le premier rang.
Sacrifiez-lui donc cette chair et ce sang;
Cela ne suffit point, tâchez de la connaître,
Voyez à quelle fin le ciel lui donna l'être.
  L'homme est-il pour lui seul dans l'univers jeté?
Où tient-il aux liens de la société?
  Nos désastres égaux, nos communes misères
Hélas! prouvent assez que nous sommes des frères,
Et que par nos secours adoucissant nos maux,
Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux.
D'un si noble désir entretenez la flamme.
Placez dans la vertu le bonheur de votre ame.
C'est le souverain bien, vous pouvez le trouver;
Mais en le possédant il le faut conserver.
Lorsqu'un esprit docile aux lois de la nature
A la vertu qu'il aime obéit sans murmure,
Il trouve, chaque fois qu'il rentre dans son cœur,
Au temple des vertus l'asile du bonheur.
L'âme en fesant le bien peut donc se rendre heureuse;
La moins intéressée est la plus vertueuse;
Elle immole au public sans peine et sans regret
Ses travaux et sa vie et son propre intérêt,
Et sur tous ses défauts rigide et vigilante,
Dompte des passions la révolte naissante.

Le ſage eſt doux, humain, ſenſible et généreux;
Il connaît des mortels l'égarement affreux;
Pour eux juge indulgent, il eſt pour lui ſévère.
L'abſinthe à votre goût eſt âpre et trop amère;
Vos cris ſont vains, ſon ſuc n'eſt point radouci;
Tolérez les méchans, puiſqu'ils ſont faits ainſi.
Qu'importe ſi la main d'un ingrat, d'un perfide,
Oſe attenter ſur vous, le prendrez-vous pour guide?
Son crime et ſa noirceur vous le font déteſter.
Mais votre emportement eſt près de l'imiter.
Songez qu'en votre cœur le ciel mit la clémence,
Pour ſurmonter la haine et pardonner l'offenſe.
Cette aimable vertu, ſans fruit pour vos amis,
Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis,
Qu'envers des ſcélérats, des traîtres, des parjures.
Certain paſſant, dit-on, éclatant en injures,
Etendu ſur le bord du plus clair des ruiſſeaux,
De fange et de limon voulut ſouiller ſes eaux;
Mais ſon paiſible cours en pourſuivant ſa pente,
Augmenta la clarté de ſon eau tranſparente.
Varus au déſeſpoir paraît s'abandonner:
D'où provient ſa douleur? il faut l'examiner;
La gloire le poſſède, il s'emporte, il s'enflamme
De ce qu'un inconnu dans ſes diſcours le blâme.
Ami, ſois en repos, écoute la raiſon;
Sois docile à ſa voix et ſouple à ſa leçon.
Quel eſt l'objet fâcheux dont l'aſpect te dérange?
Quels ſont ces vains propos de blâme ou de louange?
J'entends de quelques ſons l'ébranlement léger,
Des mots articulés, et diſſipés dans l'air.
Quelle immortalité te peut donner la gloire?
Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire,

Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé,
De ton nom, de toi ſeul, à jamais occupé.
Approche, et ton erreur va d'abord diſparaître,
Pendant l'éternité qui précéda ton être,
Dis-moi, fus-tu ſenſible à ce qu'on dit de toi,
Ménippe ou l'Arétin t'ont-ils rempli d'effroi?
Si de tous leurs diſcours tu n'eus aucune idée,
De quelle rage enfin ton ame poſſédée,
Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort
Le monde, en te jugeant, aura raiſon ou tort?
Lorſque la froide mort étend ſur nous ſes ailes,
Du feu qui nous anime éteint les étincelles,
Nous couche dans la tombe à jamais étendus,
Dès ce moment pour nous tout l'univers n'eſt plus;
Dans cette ſombre nuit que le vulgaire abhorre,
Aucun ne ſentira le ver qui le dévore.
Les plus grands ennemis, les plus ambitieux,
Qui penſaient ſe placer ſur le trône des Dieux,
Qui de tout l'univers ſe diſputaient l'empire,
Acharnés à ſe perdre, ardens à ſe détruire,
Ces fiers compétiteurs, et Pompée, et Céſar,
Lépide, Antoine, Auguſte, enfin Charles et le Czar,
De toutes leurs fureurs, leurs combats et leurs haines
Ont à peine laiſſé quelques images vaines;
Leurs chagrins ſont perdus, ainſi que leurs travaux,
Et leur ambition ſe borne à leurs tombeaux.
Leur exemple ſuffit, leur ſort devrait nous dire,
Que le héros, la gloire, et qu'enfin tout expire.
O gloire, ambition, richeſſes, dignité!
Images du bonheur, tout n'eſt que vanité;
Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,
C'eſt un éclair qui paſſe, il n'a rien de ſolide.

Ainſi qu'en diſſolvant des êtres compoſés,
Pour un but différent tous corps organiſés,
La nature s'en ſert, et par eux renouvelle
De ſes productions l'abondance éternelle,
Et de la pourriture et du ſein des tombeaux
Produit, et rend la vie à des êtres nouveaux.
Ainſi le temps qui fuit, ce torrent qui s'écoule,
Sans fin d'événemens pouſſe et produit la foule;
Son cours impétueux, fécond en changemens,
S'en ſert même à fixer les ſaiſons et les ans.
Il enfante, il détruit, il élève, il abaiſſe;
A varier le monde il s'occupe ſans ceſſe;
Amenant le préſent, effaçant le paſſé,
Il eſt toujours mobile et n'eſt jamais laſſé.
Et je murmurerais, et je ſerais rebelle,
A la loi générale, immuable, éternelle?
Et je m'emporterais contre l'événement
Qui ſourd à tous mes cris n'a point de ſentiment?
Tes efforts ſont perdus, ame dure et rétive:
Ce qui doit arriver également arrive;
Et tel étant l'arrêt de la fatalité,
Apprens à te ſoumettre à la néceſſité.
Notre courſe ici-bas eſt courte et paſſagère,
Nous traverſons en hâte une terre étrangère,
Où rien ne nous eſt propre, où tout a dû reſter;
Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.
Déjà nos ſucceſſeurs demandent notre place,
Nos pères l'occupaient, et le temps nous en chaſſe.
Ah! ne pouvons-nous pas, modérés et diſcrets,
Poſſéder ſans orgueil et perdre ſans regrets
Les biens qu'on nous prêta dans cet inſtant de vie?
Ces mépriſables biens, objets de tant d'envie,

De nos vœux insensés l'espoir et le fléau,
Ont la légéreté qu'a le vol d'un oiseau;
Tandis qu'on le contemple, il échappe à la vue,
Et prend en fendant l'air une route inconnue.
Les désastres fameux peints dans l'antiquité
Se répètent aux yeux de la postérité;
Si le nom des acteurs, si la scène diffère,
L'action est la même et frappe le vulgaire.
Lorsque la faction qui déchirait les grands
Mit Rome tour à tour aux fers de deux tyrans,
L'un Cajus Marius, par la guerre civile
Forcé jusqu'en Afrique à chercher un asile,
Par un prêteur cruel rebuté de ces lieux,
Sans trouver un abri contre ses envieux,
Ressentant de Sylla la haine vengeresse,
Courbé par les revers, mais rempli de noblesse,
Répondit au prêteur: appaise enfin tes cris,
Viens repaître tes yeux, vois Marius assis
Sur les débris fumans de Carthage détruite.
Les grands et les Etats ont des bornes prescrites,
Ils ont un temps pour croître et pour se maintenir;
Mais tout ce qui commence était fait pour finir.
J'ai connu Charles sept, j'ai vu le vieil Auguste,
J'ai vu le fameux Czar, grand prince, mais injuste;
Ils se consumaient tous en projets superflus;
Je n'ai fait que passer, ils n'étaient déjà plus.
Où sont les compagnons de mon adolescence?
Où sont ces chers parens auteurs de ma naissance?
Ce frère qui n'est plus; et vous, ô tendre sœur!
Vous qui ne respirez que dans ce triste cœur?
Què dis-je! où sont enfin ces familles entières?
Ces générations anciennes et dernières?

Ah! tout fut moiſſonné par la faulx du trépas.
Examinez le ſort des plus puiſſans Etats,
Les Perſes et les Grecs, et Rome après Carthage;
Leur éclat un inſtant précéda leur naufrage;
Coloſſes redoutés, par l'âge ils ont péri,
Ne laiſſant qu'un vrai nom couvert de leurs débris.
Et vous, toujours rebelle aux lois de la nature,
A l'indocilité vous joignez le murmure;
Indifférent au bien et trop ſenſible au mal,
Vous voulez vous ſouſtraire au deſtin général.
Goûtez, goûtez plutôt, ſupprimant votre plainte,
Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte;
Il vous fut accordé, mais court, mais paſſager,
Et jamais pur; le mal a dû s'y mêlanger.
Mais vous me répondez: je vis, je ſuis ſenſible,
Mon corps à la douleur n'eſt point inacceſſible,
Je ſais qu'il faut ſouffrir le mal et le trépas;
Votre néceſſité ne me conſole pas.
Quoi! vous ne voyez point qu'ici-bas la ſouffrance
N'épargne ni vertu, ni pouvoir ni naiſſance,
Atteint un criminel ainſi qu'un innocent?
Chacun s'y voit ſujet, et nul n'en eſt exempt.
Tout ce que la vertu partage avec le crime,
N'eſt un mal qu'à l'égard d'un cœur puſillanime.
A quoi ſert la conſtance et l'intrépidité,
Si ce n'eſt pour braver les coups d'adverſité?
Dès que le mal eſt long, il devient ſupportable;
S'il eſt court, il finit, il eſt plus tolérable.
Votre corps en effet en peut être abattu,
Mais il ne peut bleſſer l'honneur, ni la vertu.
Si le temps vous guérit, ſi tandis qu'il s'envole,
En eſſuyant vos pleurs enfin il vous conſole,

Il conviendrait au ſage éclairé par Zénon
Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de ſa raiſon.
Vos tourmens, vos ſoucis ſont ſouvent des chimères;
Préjugés appuyés des erreurs populaires,
Que de l'eſprit d'un ſage il faut déraciner.
Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner?
La terre à mes regards eſt un amas de boue
Dont la viciſſitude inſolemment ſe joue,
Le monde à peine un point du tout illimité,
Et nos jours un clin d'œil envers l'éternité.
L'inſtant préſent s'enfuit, il vient de diſparaître,
Le paſſé n'eſt plus rien, et l'avenir doit naître;
Et dans ce tourbillon notre eſprit inconſtant,
A peine sûr de vivre un court et prompt inſtant,
D'un déſir altéré d'heureuſes deſtinées,
Enchaîne dans ſes vœux un nombreux cours d'années.
Quel mélange étonnant de gaieté, de ſoupirs,
De tranſports, de regrets, de dégoûts, de déſirs!
Ce contraſte éternel au déſordre vous livre;
Déteſtant votre ſort vous déſirez de vivre.
Décidez-vous enfin: fatigué de vos jours
Qui peut vous empêcher d'en abréger le cours?
Sortez de cette terre en maux inépuiſable,
Et ne reſpirez plus ſa vapeur exécrable.
Qu'eſt l'homme en ce ſéjour frivole et décevant?
C'eſt une ame qui traîne un cadavre vivant:
Par ſes diſtractions toujours hors d'elle-même,
Et qui ſans réfléchir végète ſans ſyſtême.
D'un regard intrépide enviſagez la mort:
C'eſt notre ſeul aſile et notre dernier port,
Chaque jour nous la montre, et pourrait nous apprendre,
Que tout homme lui doit le tribut de ſa cendre.

Lorsque le doux sommeil nous couvrant de pavots,
Rend le corps insensible aux biens ainsi qu'aux maux,
Privée entre ses bras des sens de la pensée,
L'ame éprouve la mort tant qu'elle est éclipsée,
Et le corps se dissipe et s'accroît tous les jours:
D'atomes étrangers le nombre et le concours
Répare en alimens la force qui s'altère;
Mais ce n'est plus ce corps qu'allaita notre mère.
L'invisible progrès de tant de changemens
Forme un être nouveau par le secours des ans;
S'il subsiste et s'il vit par sa métamorphose,
Du trépas dans son sein rien n'affaiblit la cause:
La mort nous attend tous près de son étendard,
L'un y vole à la hâte et l'autre y va plus tard.
  Ainsi que les ruisseaux et les grandes rivières,
Par des canaux divers se creusant leurs carrières,
D'un cours égal au fleuve, au rapide torrent,
Vont se précipiter au sein de l'océan;
De leurs flots confondus le tribut le ranime,
Dans son immensité leur nom et tout s'abîme.
  Esprit séditieux! spectateur plein d'orgueil!
Entouré de débris, assis sur un écueil,
Si tandis que tu vis tout ce que tu contemples
De la destruction t'offrit les grands exemples,
Apprends à te soumettre, à respecter ton sort.
La vie était pour toi l'école de la mort.
Si ce souffle inconnu qui t'anime et qui pense,
Souffre du changement et sent la décadence,
Si lorsque tu péris un même coup l'éteint,
Après cet attentat qu'est-ce donc que l'on craint?
La mort à la douleur te rend inaccessible.
Tes organes détruits, ton corps est insensible.

Mais si ce même esprit par un bienfait des Dieux
Triomphant du trépas te suivit dans les cieux,
Cesse de t'alarmer, ton cœur n'a rien à craindre;
Bénis plutôt le ciel et rougis de te plaindre.
Dieu, l'être seul parfait, est débonnaire et doux;
Son immense bonté s'oppose à son courroux;
Nous, faibles vermisseaux, qui rampons sur la terre,
N'attirons point sur nous les éclats du tonnerre.
L'homme ici-bas tremblant, de dangers effrayé,
Est à ses yeux divins un objet de pitié,
Et devient par sa mort un objet de clémence.
En ce Dieu bienfesant place ta confiance,
Et sûr de son secours au jour de ton trépas,
Va, plein d'un doux espoir, te jeter dans ses bras.

A Strehlen, ce 15 de novembre 1761.

## CODICILLE.

D'Elbène (*) avait raison, j'adopte le système:
Le monde, disait-il, se gouverne lui-même.
Les trônes, de son temps, étaient tous occupés
Par des faibles esprits de faste enveloppés,
Qui flottant incertains au gré des conjonctures,
Signalaient tous leurs pas par de fausses mesures.
Les rois depuis son temps ne se sont point changés;
Par la honte des grands les sujets sont vengés.
Le siècle nous fournit des souverains en foule

(*) Ministre des Médicis à Florence, grand Prieur de Pise.

Jetés et modelés dans cet ancien moule;
J'en sais d'inférieurs à ceux de ce temps-là.
Autrefois Julien au public dévoila
De ses douze Césars, l'esprit, les caractères.
Si j'osais, comme lui, révéler des mystères,
J'userais mes couleurs, j'userais mes pinceaux,
Avant que d'achever ces indignes tableaux.
Aristarque des rois, de mordante mémoire,
O toi! sage Arétin, le fléau de leur gloire,
Ma voix t'invoquerait, afin que ton instinct
M'inspirât dans ton goût quelque couplet malin.
Cependant, cher lecteur, si la plaisanterie
Peut distraire ou charmer ta sombre hypocondrie,
Je vais légérement et sans art te croquer
Des traits rendus au vrai, mais non pour t'en moquer.
J'ose espérer que Dieu tout bon me le pardonne.
Je respecte les grands, et ne nommant personne
Je brave la Bastille, et je ne m'attends pas
D'habiter des cachots peuplés de scélérats.
Mes traits sont émoussés, ma plume circonspecte
Jamais d'un fiel amer en ses jeux ne s'humecte.
Mais allons droit au fait et contons uniment.
Vois ces rois; ils sont-là pour ton amusement.
Tel parait dans sa cour comme un lourd automate,
Exténué d'ennuis, sujet au mal-de rate,
Maîtresse, favoris, ministres, courtisans
Lui cherchent des plaisirs en y perdant leur temps.
Il faut pour ranimer sa masse léthargique
Exposer à ses yeux la lanterne magique,
Et lorsqu'à son conseil il se trouve présent,
Il entend sans entendre et ressort en bâillant.
O fortuné pays! heureuse monarchie!

Conſeil de quatre rois, règne de l'anarchie!
Mais toujours ſous la main du bon frère Lourdis,
Guidé par des fripons, ou par des étourdis.
Que voyez-vous là-bas? un enfant ſur le trône,
Tremblant, et redoutant la cour qui l'environne,
Roſeau, jouet des vents, qui plie au moindre effort,
Servilement ſoumis aux lois de ſon Mentor.
Impitoyablement le peuple le ballotte;
Le meilleur perſifleur paſſe pour patriote;
Ce pauvre potentat, honni, turlupiné,
Voit et le diadême et ſon nom profané.
Cet autre eſt occupé d'une geniſſe blanche,
En lui preſſant le ſein; c'eſt ſa ſoif qu'il étanche
Aux bords de ce ruiſſeau, les yeux ſur l'hameçon;
Tout ſon ſalut dépend d'attraper un poiſſon.
S'il manque de pouvoir, d'eſprit, ou de courage,
Il emprunte le tout d'un miniſtre qu'il gage.
Parmi les végétaux il aurait figuré.
Quel ſcarabée, ah Dieux! a-t-il donc engendré?
C'eſt un Roi; le voilà, dans ſa cour attroupée,
Avec ſa femme encor il joue à la poupée.
Non loin de ſes Etats eſt un vieux radoteur,
Plus fourbe que bigot, mais cruel exacteur
De ſes ſujets foulés, du pauvre qu'il opprime,
Il déteſte à préſent ſon vieux métier d'eſcrime;
De l'Abbé de Saint Pierre adoptant les projets,
Il s'attend à jouir d'une éternelle paix.
Là dans le fond du nord un autre Roi réſide,
Bon chevalier errant, mais bourſe et tête vide.
Quittons ſa cour, paſſons ce court trajet de mer,
Dans ce pays fécond en ſoldats comme en fer
Règne ſur des ſujets accablés de misère

Un Roi ; mais il n'en eſt que le Roi titulaire,
Le ſénat prudemment s'empare de ſon ſeing,
Pour promulguer ſes lois au nom du ſouverain.
Là-bas, un autre fou, Roi de nouvelle date,
Se pavane et s'encenſe en vainqueur du Croate,
Mais bourgeois-gentilhomme il prétend être intrus
Chez ces vieux ſouverains, ſi fiers et ſi bourrus;
Un refus à ſa ſuite attire une bataille.
De tous ſes ennemis le ſcélerat ſe raille;
Mais devenu vieux loup, n'ayant griffes ni dents,
Ses voiſins ſont en paix à l'abri de ſes ans,
A moins que le Démon qui l'obſède et l'inſpire
Ne verſe encor ſur eux les flots de ſa ſatire.
Dans la proximité des Etats de ce Roi
Sur un peuple abruti, ſans police et ſans loi,
Il eſt un ſouverain, vrai Roi de l'anarchie,
Elevé par haſard à cette monarchie,
Amoureux de ruelle, et prince ſans vigueur,
Il eſt Ruſſe, il eſt Turc, rien dans le fond du cœur:
Tandis que la diſcorde à ſes yeux ſe déchaîne,
Que le royaume en feu ne ſe ſoutient qu'à peine,
Tranquille en ſon palais, ſon ame eſt ſans reſſort,
Il laiſſe la fortune arbitre de ſon ſort.
Si je voulais encor groſſir ce catalogue,
J'aurais un magaſin de matière analogue;
Mais il eſt des ſujets que l'on doit reſpecter.
N'écrira jamais bien qui ne ſait s'arrêter.
Ah ! qu'en réflexions cette matière abonde!
Voyez ces vils mortels; ils ſont maîtres du monde?
Qui ne paſſera pas, s'il s'arrête à leurs mœurs,
Du mépris de ces rois à celui des grandeurs?
Arbitres des humains, et demi-Dieux ſur terre,

Ce font ces fainéans qui lancent le tonnerre.
Tout accourt à leur voix, leurs fujets de tout rang
Vont répandre pour eux le refte de leur fang,
Tout leur Etat confpire à les couvrir de gloire;
Mais l'avenir dans peu ternira leur mémoire.
En quelles mains, grand Dieu, mîtes-vous le pouvoir!
Au travers de leur fafte il eft aifé de voir
Que leur rôle emprunté, ce fardeau qui les peine,
Veut de plus forts acteurs pour briller fur la fcène.
Voyez à l'entour d'eux, miniftres, confeillers
Intriguer, cabaler pour être les premiers.
Souvent tout eft réglé par un roi fubalterne,
Qui pour fon fainéant travaille, agit, gouverne;
Tandis que dans la cour la contradiction
Replonge encor l'Etat dans la confufion;
Voilà comme en nos jours le ridicule abonde.
Qui donc, répondez-moi, qui gouverne le monde?
Sont-ce ces potentats? je vous réponds que non;
Serait-ce leur confeil rempli de déraifon,
Qui bronche à chaque pas, qui vit fans prévoyance,
Péchant ou par faibleffe ou par trop d'arrogance?
Quoi! ces fous ignorans dans l'art de gouverner,
Qui vivent fans penfer, juger, ni combiner,
Prétendent hardiment qu'un fage les honore?
Ah! qu'on double pour eux la dofe d'ellébore,
Pour purger leurs cerveaux de projets gangrenés.
Qu'ont-ils produit de grand, ces rêveurs forcenés?
Du bruit et peu d'effet, de la tracafferie,
La difcorde des rois, les maux de la patrie,
Et le plaifir flatteur pour un plat poliffon
De voir le gazetier occupé de fon nom.
Mais la fatalité qui des humains difpofe

Qui lia les effets à leur fecrète caufe,
Se rit de leurs projets infpirés par l'erreur,
Et choquant leur orgueil, et bleffant leur hauteur,
Fait voir que leur courfier n'était qu'une haridelle;
On les chante au Pont-neuf? fottife, bagatelle,
Contens, de leur mérite ils pourfuivent leurs pas
En dignes rejetons du pur fang de Midas.
Comme on voit par hafard dans des terrains fauvages
De grands chênes chargés de frais et beaux feuillages,
Il fe rencontre auffi parmi les potentats,
Dans ce nombre infini de poffeffeurs d'Etats,
Quelque efprit moins fujet à de lourdes fredaines.
L'univers eft furpris par de tels phénomènes.
On prodigue pour lui l'encens et le parfum;
Quelle merveille! un prince avoir le fens commun?
L'Europe fe récrie, elle a peine à le croire.
Bientôt un envieux barbouille fa mémoire;
Les fots et les pédans fe mettent à crier:
C'eft un ambitieux, c'eft un tracaffier,
Il refpire le trouble, il cherche les querelles,
Envoyons-le rôtir aux flammes éternelles.
D'autres difent tout bas; il fait, il règle tout,
Mais pour le voir tomber attendons jufqu'au bout.
Tant ce vieux préjugé s'eft gravé dans leur tête,
Qu'on ne peut être roi fans qu'on foit une bête,
Les confeils et les chefs de tant de nations
Devraient donc tous loger aux petites maifons.
Ce n'eft pas mon arrêt, Princes, qu'on vous y loge,
Je refpecte le droit que le public s'arroge.
Je fais que l'Arétin pouvait vous corriger;
Les bons temps font paffés, il faut vous ménager.
Accoutumés aux vœux d'une cour idolâtre,

Vains de représenter sur un vaste théâtre,
Qui voudrait devant vous gloser en badinant,
Périrait foudroyé dans votre appartement;
Le calus endurci résiste à la censure.
Que les rois à leur gré suivent donc leur allure;
Que le sot ait le pas sur les gens à talens,
Que l'insensé parvienne aux postes importans,
Qu'un pilote hébété les guide à l'aventure,
Que son vaisseau se brise et rompe sa mâture,
Je ne dirai plus rien à ces cerveaux perclus;
Prêcher devant des sourds sont des discours perdus.
D'Elbène avait très-bien résolu ce problême,
Car le monde en effet se gouverne lui-même.

## A UNE CHIENNE.

Je t'envie, ô bichon! ta fortune prochaine,
Mon cœur voudrait te la ravir;
Le sort te fait passer dans les mains de la Reine,
Et te dévoue à la servir.
Ah! si le ciel voulait par grâce
Me métamorphoser sous ton extérieur,
D'abord j'occuperais ta place:
La servir, l'admirer, ce serait mon bonheur.

# VERS

## POUR

# MADEMOISELLE SCHIDLEY,

*Qui avait envoyé au Roi une charrue anglaise.*

O Miss! vous pensez donc à moi?
Cet instrument d'agriculture
Dont vos bontés m'ont fait l'envoi,
Désigne trop à quel emploi
Vous allez mettre ma figure;
Tout autrement organisé,
Par vos mains métamorphosé,
Je m'en vais donc changer d'espèce.
Vous savez quelle fut Circé:
Vous lûtes dans votre jeunesse
De quel effroi parut glacé
Le sage, le prudent Ulysse,
Lorsque Circé par artifice
Transforma tous ses courtisans
En autant d'animaux broutans.
Dans votre généalogie
Circé, dit-on, tient le haut bout,
Et vous lui ressemblez en tout,
Autant en beauté qu'en magie.
Mais pourquoi voulez-vous sur moi
Eprouver l'effet de vos charmes?

Vous ſavez que de bonne foi
Vous voyant je rendis les armes.
Déſormais leur pouvoir fatal
Va charger ma tête chenue
Du joug peſant de la charrue,
Et me change en cet animal
Dont le pas lourd trace avec peine
Un léger ſillon dans la plaine.
Certain Nabuchodonoſor
Eut autrefois un pareil ſort.
Jupiter prit bien l'enveloppe
D'un jeune et raviſſant taureau
Pour enlever la belle Europe.
Quand l'Amour leur ceint ſon bandeau
On a vu les Nymphes, les belles,
Vers les Dieux feſant les cruelles,
S'adoucir pour les animaux.
Ces traits ne nous ſont pas nouveaux:
Léda ſoupira pour un cygne:
L'or même fut l'amant indigne
Qui triompha de Danaé;
Vous ſavez de Paſiphaé
Le goût bizarre et le caprice.
Mais le ſexe eſt plein de malice.
Si pour gagner votre faveur
Il faut paſſer par telle choſe,
Je riſque la métamorphoſe,
Afin de fléchir votre cœur.
Quelle qu'enfin ſoit la figure
Où vous voudrez me transformer,
Je la prendrai, je vous le jure,
Si vous promettez de m'aimer.

A

A

# VOLTAIRE.

SUR la fin des beaux jours dont vous fites l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire.
Il ſut embraſſer tout : ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet et Racine,
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la Muſe latine
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction ;
Il terraſſa l'erreur, la ſuperſtition.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

A

# VOLTAIRE.

COMBIEN Thiriot a d'eſprit
Depuis que le trépas en a fait un ſquelette !
Mais lorſqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnaſſe français compoſant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît par les vers qu'il écrit
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte,

Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre
Lui dénia toujours lorſqu'il en était temps,
Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin les trépaſſés et tous nos ſots vivans
Pourront donc aſpirer à briller comme à plaire,
S'ils ſont aſſez adroits, aviſés et prudens,
De choiſir pour leur ſecrétaire
Virgile, Orphée, ou mieux Voltaire.

A

# VOLTAIRE.

NON, plus je ne veux à Paris
Avoir de courtier littéraire.
Je n'y vois plus ces beaux eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavaient me plaire.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le ſeul auteur qui me raviſſe
Par l'art harmonieux de modeler ſes chants.
Ces Grecs, vos favoris, cherchèrent en Aſie
Les ſciences, la vérité ;

Platon jusqu'en Egypte avait même tenté
D'éclairer sa philosophie.
Désormais nos cantons charmés de ses attraits,
Sans chercher pour l'esprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le Dieu du goût comme le Dieu du Pinde,
Tous deux réunis dans Ferney.

Vous m'enverriez votre extrait baptistère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on est déçu
En se fiant à l'apparence;
Je suis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en secret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de son sort;
Immortel par sa vie ainsi qu'après sa mort.

*Congé de l'armée impériale et du Maréchal Daun, après la bataille de Lissa.*

Partez, l'occasion est bonne,
Grand Général de l'Empereur;
Pour prouver que je vous pardonne,
Je vous fais mon Ambassadeur
Chez les robins de Ratisbonne.
Pressez-vous donc, et portez-leur
Ma réponse en propre personne;
Et rendez à ce tribunal,
Attesté sur l'original,

Au Préſident, à chaque membre,
Sans qu'aucun puiſſe être déçu,
Tout ce que vous avez reçu
A Liſſa le cinq de Décembre.
Quel beau jour pour le ſieur Anis,
Fiſcal du germanique Empire,
Lui qui ſous l'ombre de Thémis
Se pavanait de me proſcrire,
Lorſque vous aurez pu l'inſtruire
De ce qu'à vos ſoins j'ai commis!
Enſuite, de vos pas le maître,
Coûrez à Vienne et faites naître
Grand nombre de nouveaux projets
Pour conquérir la Siléſie,
Et pour ruiner mes ſujets.
Vous pouvez ſur tous ces objets
Contenter vôtre fantaiſie,
Etudier tout cet hiver,
Dirigé par le vieux Neuper.
Mais quand la ſaiſon radoucie
Des frimats purifiera l'air
Que des champs la ſuperficie
Se couvrira d'un duvet vert,
Alors, comme un nouvel Achille,
Retournez dans mon domicile,
Tout auſſi vain, tout auſſi fier,
Avec tout cet amas agile
De canons dont on compte mille,
Avec vos princes du bel air,
Et vos pandours armés de fer.
Ce canton en combats fertile
Vous reſtera toujours ouvert.

Etudiez bien votre thème.
N'oubliez pas, pour le retour,
Des chemins qui vont en Bohème
De vous ménager le plus court.
A ce prix après le carême
Revenez, à condition
Qu'en obtenant permiſſion,
Nous prenions congé tout de même.

A Durgau, le 8 Décembre 1757.

*La Princeſſe Amélie avait écrit au Roi qu'elle craignait bien que la paix ne ſe fît pas ſitôt, et le Roi lui répondit par ces vers.*

Lorsqu'un fils d'Apollon que ſon Démon lutine,
Dans le fort du travail embrouille étourdiment
Un ſujet compliqué qu'au théâtre il deſtine,
Son eſprit, fatigué dans cet épuiſement,
Emprunte pour ſon dénoûment
Le ſecours d'un Dieu de machine.

# CONTE

*Les amours d'une Hollandaiſe et d'un Suiſſe, par correſpondance.*

DANS ces beaux jours où renaît la nature,
Où l'air peſant de ſes frimats s'épure,
On voit éclore et fleurs et papillons,
Il naît auſſi dés Amours par millions.
Les uns ſont gais, libertins et volages,
Les autres ſont rêveurs et ſérieux,
Ceux-ci hautains et tant ſoit peu ſauvages,
Ceux-là plus vifs, ardens, impétueux,
Tracaſſiers, changeans, capricieux.
Mais en feſant ces divers perſonnages,
Dans leurs eſprits ils ont mêmes travers.
Défiez-vous de leurs doux gazouillages,
De leurs tranſports, de leurs ſermens légers,
Que les zéphirs emportent dans les airs;
Retenez bien, ſi vous m'en voulez croire,
Ce conte-ci, recueilli de mon temps
Dans les replis ſecrets de ma mémoire.
Or cet Amour dont je vous fais l'hiſtoire,
Vers le début de ce préſent printemps,
Reçut le jour de groteſques parens;
Il naquit donc chez une Hollandaiſe,
Folle d'orgueil, et qui ſe pâmait d'aiſe,
Lorſque l'eſpoir de titres éclatans
Enflait ſon cœur tout pétri de fadaiſe,

Couchée un jour mollement fur fa chaife,
Soit vanité, foit par amufement,
Elle voulut fe donner un amant;
Quoique fon cœur, felon la voix publique,
Fut réputé dans les pays flamands
Pour des plus froids, pour flegmatique.
Donc il avint que l'Amour qu'elle fit,
Très-reffemblant à fa mère, naquit
Plein d'intérêt, le cœur paralytique,
Digne par-là, fi l'on y réfléchit,
De devenir un jour grand politique.
Ce gros Amour néanmoins prétendit
De devenir le concurrent pudique
De Cupidon, nommé le Cythérique.
Voici comment notre balourd s'y prit:
Il jeta l'œil fur un honnête Suiffe;
Il fe flatte fans trop fe fatiguer,
Qu'il pourrait bien au gré de fon caprice
Prendre d'affaut ce cœur encor novice.
Il le fallait de fort loin fubjuguer;
Il ne pouvait préfenter à fa vue
De deux tetons les gentils boutonneaux
Toujours flottans, tantôt bas, tantôt hauts,
Sur le fatin d'une gorge charnue.
Il recourt donc alors très à propos
A ce bel art, qui peignant nos idées,
Les fait paffer par des mains affidées
Aux doux amans, ou bergers, ou héros.
La lettre vient, on la lit, que d'alarmes!
Elle difait en ftyle gracieux:
„ J'ai des tréfors, ce font-là de vrais charmes;
„ Ça, que l'on m'aime, et qu'on rende les armes. „

Huit fois par mois ces aimables poulets
Venaient d'Utrecht à Freyberg par exprès,
Pour rendre un Suiſſe amoureux et fidelle.
Le pauvre Suiſſe, aſſez mal en ſequins,
Pour ce métal ſe ſentant quelque zèle,
Aurait voulu ſoupirer pour la belle;
Mais comme on ſait qu'ici-bas les deſtins
De toute choſe ont diſpoſé la courſe,
Notre bon Suiſſe, imbu de projets vains,
Ne ſe ſentit épris que de la bourſe;
Pour elle enfin s'allumait ſon braſier.
  L'Amour d'Utrecht, balourd et non ſorcier,
Ne ſavait point le code de Cythère;
Il ignorait que le grand art de plaire
A Cupidon valut plus d'un laurier.
  Qu'arriva-t-il de l'affaire entamée?
Le voici net, et le monde ſaura,
Ainſi par moi que par la renommée,
Que notre Suiſſe aſſez froid demeura;
Le feu languit, la cendre s'affaiſſa,
Tout s'éteignit, et parmi la fumée
L'Amour d'Utrecht dans les airs s'envola.
  A tout Amour de pareil caractère,
Intéreſſé, froid et ſans paſſion,
Du petit Dieu très-difforme avorton,
Vénus dicta, pour l'honneur de Cythère,
Cette ſentence équitable et ſévère:
„ Quiconque aura léſé de Cupidon
„ La majeſté, pour ſa punition,
„ En qualité de fourbe et de fauſſaire,
„ N'atteindra pas à l'image légère
„ Du vrai bonheur dont jouit à foiſon

„ Quiconque sert et l'Amour et sa Mère.
„ Si cependant par ruse le félon
„ Entrelacait les nœuds du mariage,
„ Le jour d'hymen sera pour le fripon
„ Le premier jour d'éternel cocuage.

A Freyberg, Avril 1760.

## LE CONTE DU VIOLON.

Certain Monsieur Vacarmini,
Elève harmonieux de Monsieur Tartini, (*)
Voyageait pour se faire entendre
Par les trois quarts de l'univers.
Un beau jour produisant en Flandre
Lui, son violon, et ses airs,
Il se trouvait en compagnie
Où le monde ébahi de tant d'accords divers,
D'une exécution hardie,
Stupide admirateur de ses talens divins,
Redoublait d'applaudir et de battre des mains.
Les concerts achevés, un étourdi l'aborde,
Lui dit: daignez à moi comme à mes citadins,
Accorder une grâce.... ah! tout je vous accorde;
Ordonnez, dit l'artiste, elle est à votre choix....
De votre violon détachez une corde,
Et puisqu'il vous en reste trois,
Voyez si vous pourrez suppléer par vos doigts

(*) Tartini, un des plus fameux violons d'Italie.

Au défaut de la chanterelle.
Cette invention eſt nouvelle,
Dit l'autre, et pourtant je verrai
Comment je vous contenterai.
Sur trois cordes il joue, étend les doigts, démanche,
Et produit des accords doux et mélodieux.
Son auditeur plus curieux
Veut encore qu'on lui retranche
Une corde; il en reſta deux.
Le joueur, comme on peut le croire,
S'en acquitta moins bien, cependant avec gloire.
Sur cela le jeune inſenſé
Voulut qu'il n'en gardât plus qu'une.
Le pauvre artiſte à bout pouſſé,
Lui joue à force d'art une chanſon commune.
Alors l'importun ſans façon
Détache la corde dernière:
Encor un air, mon bon garçon,
Ça, ça, je t'en fais la prière.
Mais l'inſtrument muet ne rendit plus de ſon.
Par ce conte, s'il peut vous plaire,
Apprenez, chers concitoyens,
Que malgré tout le ſavoir-faire
L'art reſte court ſans les moyens.

A Breslau, le 28 de Décembre 1761.

# ALLEGORIE.

Deux voyageurs jeunes et curieux
De l'orient parcouraient divers lieux.
On leur apprend qu'une grotte enchantée,
Depuis long-temps des peuples respectée,
Se trouvait là; pleins d'admiration,
Ils vont la voir, mais sous condition.
Car mon lecteur saura qu'en la caverne
Nul curieux n'osait porter lanterne;
Sombre en était le ténébreux séjour,
Et l'enchanteur sur-tout craignait le jour.
Jamais lueur n'en éclaira l'interne.
S'il avenait que quelque impertinent
Osât léser cette régle absolue,
Aveugle était, d'abord perdait la vue.
On en fesait plus d'un conte étonnant,
Propre à tourner une tête innocente;
Car rien ne gagne aussi vîte à l'instant
Que la terreur d'une sainte épouvante.
Nos étrangers vont selon ce traité,
Sans éclairer leur démarche tremblante,
Dans l'antre sourd braver l'obscurité.
(Mais que ne peut la curiosité?)
Tout en entrant, l'un dit à son confrère:
„ Ceci sent l'art d'un grand magicien.
„ Que de beautés cette caverne enserre?
„ J'aime le grand et l'extraordinaire,

„ Vois-tu ce jaſpe, et remarques-tu bien
„ Ces chapiteaux au-deſſus des colonnes?
„ Ah! quels tréſors! c'eſt de l'or le plus fin.
„ Cette corniche à palmes et couronnes;
„ Quel bel ouvrage et quel riche deſſein?
Son compagnon conſidère, examine:
Le préjugé lui troublait le cerveau,
(Ce n'eſt pas-là, direz-vous, du nouveau,)
Il penſe voir tout ce qu'il examine.
Après qu'en ſoi longuement il rumine,
„ Ces chapiteaux, dit-il, ne ſont point d'or,
„ Mais bien d'argent; ces colonnes encor,
„ Sont de lapis; et ces grandes ſtatues,
„ Tout à l'entour dans ces niches reçues,
„ Sont du plus clair et transparent criſtal. „
„ Oh! tu rêves, dit l'autre, ou tu vois mal:
„ De l'argent là ſont viſions cornues. „
Le partiſan de l'argent, très-brutal,
Soutient ſa cauſe, en gros mots ſe querelle;
L'entêtement, la colère s'en mêle;
On jure, on peſte, on veut avoir raiſon,
Et le bon ſens n'était plus de ſaiſon.
Tout en criant on regagne la rue,
Du peuple ſot l'imbécille cohue
Accourt, s'attroupe: et bientôt diſputant
Entre les deux champions ſe partage;
Tel eſt pour l'or, un autre pour l'argent.
Parmi ces fous il ſe rencontre un ſage:
Ce n'eſt pas trop: de ce monde l'uſage;
Mais il y fut; de vous dire comment,
Mon chroniqueur n'en rend point témoignage.
Il ſoupira de la myſtique rage.

Qui s'emparait des esprits échauffés,
Car ils étaient pareils aux fous fieffés.
  Bien informé du point de la dispute,
Le sage veut lui-même examiner
D'enchantement ce qu'on vient de prôner.
Sans dire mot il part, il exécute
Tout doucement l'entreprise sans bruit,
Sous son manteau il cache une lanterne,
Il voit la grotte, il entre, il y discerne
Tout aussi loin que sa lumière luit,
Ne trouve point colonnes ni statues,
Chapiteaux d'or, les beautés aperçues.
  „ Je vois, dit-il, des roches toutes nues,
„ Ouvrage brute où rien ne ressent l'art,
„ Tel que partout la grossière nature
„ En a produit comme il plaît au hasard.
  „ Sublime objet de fraude et d'imposture,
„ O grotte! il faut que tu restes obscure,
„ Tu n'as de prix que par l'illusion. „
  Vers son logis il reprit son allure,
Point aveuglé ne fut, on nous l'assure,
Point ne fronda la superstition,
Monstre et tyran du sublunaire empire.
Il sut garder au fond de sa maison
La vérité, sans daigner la produire.
Ah! cher lecteur, il avait bien raison.
  L'erreur se cache, elle craint et redoute
L'éclat brillant dont luit la vérité:
Un seul rayon qui perce dans sa voûte,
En éclairant sa sombre obscurité,
Met imposteurs et dupes en déroute.

Fait à Breslau, ce 23 Fév. 1782.

# LES DEUX CHIENS ET L'HOMME.

## FABLE.

Deux gros mâtins acharnés à leur perte,
Rivaux de bâfre, irrités par la faim,
Se déchiraient pour saisir la desserte
Que certain gar jeta sur leur chemin;
Le sang coulait de leur gueule entr'ouverte.
Leurs cris aigûs, leurs fiers aboiemens,
Frappaient au loin l'oreille des passans.
Certain quidam d'humeur dure et brutale
Voit leur combat, se saisit d'un bâton,
Tout en fureur, sans rime, ni raison,
A double tour de son tricot régale
Nos deux champions tout meurtris de ses coups;
Toujours criant, canaille quadrupède,
Roquets maudits, qu'on s'enfuie et qu'on cède.
L'un des mâtins bouillonnant de courroux,
Tout en fuyant lui dit: Seigneur féroce,
Médiateur impertinent qui rosse
Deux vrais héros, souviens-toi qu'ici-bas
Comme on l'entend chacun fait son négoce.
Nous autres chiens nous livrons des combats
Pour quelques os, et vous pour des Etats.
De vrais besoins entre chiens font les guerres,
Entre nous c'est l'orgueil et cent chimères.

## *Vers récités à Sans-Souci*

# A LA DUCHESSE DE BRUNSWIC

*Par une actrice déguisée en bergère, qui l'invitait à voir une comédie préparée pour elle.*

LES Nymphes, les Sylvains de ces épais bocages
Viennent vous offrir leurs hommages,
Rustiques, ingénus comme eux.
Ah! daignez recevoir de nous, grande Princesse,
L'encens qu'on brûle à la Déesse
Protectrice de ces lieux.
Vous remplirez sur-tout nos vœux;
Si par votre extrême indulgence
D'un moment de votre présence
Vous daignez honorer nos danses et nos jeux.
Sitôt que vous serez sous notre toit champêtre,
Il va transformé vous paraître
Comme celui de Philémon,
Dont des Dieux le souverain maître
En temple changea la maison.

## A

## L'ABBÉ BASTIANI.

Croyez, Abbé, qu'un front tondu
Ne perd rien lorſqu'on lui confère
Ce bonnet par le haut fendu
Que tout moine et tout ſot révère;
Ce bonnet vous eſt déjà dû,
Et je regarde cette affaire
Comme un problème réſolu.
Ah! qu'on dit bien mieux ſon bréviaire
Lorſqu'on tient de bons revenus!
Les tréſors de la terre entière
Sont deſtinés pour les élus.
Vous avez le bonheur de plaire
Au vieux ſucceſſeur de ſaint Pierre,
Que Luther prend pour l'antechriſt;
De plus vous êtes favori
De la Déeſſe de Cythère.
L'un doit vous décorer un jour
De la pourpre de ſes apôtres,
Et la mère du tendre Amour
Attend de vous qu'à votre tour
Vous décoriez le front des autres.

A Potſdam en 1766.

## *Vers de la levrette Diane*

A LA

# PRINCESSE DE PRUSSE.

UNE chienne en ce jour vous donne un grand exemple.
J'ai mis au monde deux petits;
Tout curieux qui les contemple,
Les trouve comme moi beaux, bien faits et gentils,
Soyez marraine à leur baptême;
Et mes vœux feront accomplis,
Si, Madame, dans peu vous en faites de même.
Signé *Diane*.

A Potsdam, ce 30 de novembre 1767.

# INVITATION

## A LA

## PRINCESSE AMELIE.

DANS un réduit philofophique
Daignerez-vous prendre un foupé,
Très-fimple, et même un peu ruftique?
L'hôte de vous feule occupé,
Sait que d'un apprêt magnifique
Votre efprit fage et méthodique
Ne ferait que très-peu frappé.
Il compte y voir à votre fuite
Les deux Grâces de votre cour,
La Duègne dont le mérite
Près de vous fixa fon féjour,
Et la Nymphe de notre mère,
Qui brava Stockholm et Cythère,
Et voulut à perpétuité
Conferver fa virginité:
Mais ne cherchez point, dès l'entrée
D'un afile purifié
D'orgueil et d'une morgue outrée,
La troupe imbécille et dorée
De courtifans qui font pitié.
Les convives que j'ai priés
Sont la Joie en tout modérée,
Avec la divine Amitié.

Puissent ces compagnes aimables
Etre toujours inséparables
Chez vous, chez moi, dans tous les temps,
Et de leurs faveurs délectables
Adoucir nos derniers momens.

A Berlin, ce 31 décembre 1767.

# ELEGIE

A

# MA SŒUR AMELIE,

*Pour la consoler de la perte de Mademoiselle* HERTEFELD.

RAREMENT en nos vœux le destin nous seconde.
Les biens avec les maux sont mêlés dans ce monde:
Jupiter, de ses deux tonneaux,
Sans qu'à nos souhaits il réponde,
Les verse sur nous à grands flots.
Rien n'est stable ici-bas, tout se métamorphose;
On naît, on s'affaiblit, le temps nous décompose,
Et ces mutations, ces changemens divers
Sont les effets de cette cause
Qui renouvelle l'univers.
Si vous éprouvez des revers,
Si le bonheur vous fuit quand le destin se change,
Songez au moins, ma sœur, que les Dieux en échange

A a 2

Ont orné votre esprit des plus précieux dons,
Et qu'à moins de vous faire un ange,
Ils n'ont pu vous donner plus de perfections.
Mais quel que soit l'heureux partage
D'esprit, de vertus, de grandeur,
Dont vous possédez l'avantage,
Dans ce haut degré de splendeur
Qui ne souffre aucun parallèle,
Vous demeurez enfin mortelle,
Comme nous sujette au malheur.
Il n'est, ma sœur, pour se défendre
Contre les caprices du sort,
Que de s'y préparer, de savoir les attendre,
De résister à leur effort.
Mais vous êtes frappée en un endroit sensible;
Votre amitié ressent un mal irrésistible.
O malheur! pour jamais il faut vous séparer
D'un cœur auquel le vôtre avait pu se livrer.
O jeune Hertefeld! l'éclat de votre aurore,
Qui dans mes sens glacés ranimait le plaisir,
N'a pu fléchir, ni radoucir
La Mort qui lentement vous mine et vous dévore:
Je vois son fer tranchant moissonner vos appas;
Tandis que vos amis, que Berlin vous honore,
Vous vous échappez de nos bras.
Les grâces, la beauté, nos soupirs et nos larmes,
N'ont donc pu vous fournir des armes
Contre les assauts du trépas?
Telle une tendre fleur à peine encor éclose
Etale en nos jardins son coloris brillant;
Mais rose elle a le sort qu'éprouve toute rose,
Elle se fane en un moment.

Des destins rigoureux l'arrêt irrévocable
Marqua les bornes de nos jours,
Et Neméfis inexorable
Attend l'inſtant inévitable
Pour qu'un coup de ciſeau tranche à jamais leur cours:
O mortel aveuglé ! mortel plein d'imprudence !
Trop ébloui du merveilleux,
Enivré du plaiſir, privé de prévoyance,
Tu formes inſenſé de ridicules vœux,
Tu comptes de remplir un long amas d'années
Par des proſpérités l'une à l'autre enchaînées.
Dans ce tableau qu'un rêve à tes yeux vient offrir,
Tu te crois habitant des îles fortunées;
Mais un pouvoir fatal règle tes deſtinées.
Tu ne vis que pour voir ſouffrir,
Te plaindre, gémir, et mourir.
Après avoir perdu tout ce que ton cœur aime,
Ton tour vient, tu péris toi-même.
Voilà comment l'illuſion
Diſparaît au flambeau qu'allume la raiſon.
Le ſort du genre humain au vrai, tel qu'il exiſte,
De maux et de chagrins rempli,
Serait plus funeſte et plus triſte
Sans l'aide et le ſecours du bienfeſant oubli;
Avec une éponge il efface
Des maux les plus cuiſans juſqu'à la moindre trace;
Par lui le ſouvenir en eſt même aboli.
Rien n'eſt fait pour durer, le bien et le mal paſſe.
Mais, ma ſœur, ſi le temps peut calmer la douleur,
S'il bannit à la fin le déſeſpoir, l'horreur
D'une perte vive et récente,
Pourquoi donc la raiſon ſi ſage et ſi prudente

Ne pourrait-elle pas dominer ſur nos ſens,
Ramener nos eſprits par ſa voix éloquente,
Et tenant lieu pour nous de l'éponge du temps,
Impoſer le ſilence à nos gémiſſemens ?
Si tout eſt arrangé, ſi tout eſt néceſſaire,
Ce qui ſe fait a dû ſe faire ;
Dans l'Olympe nos cris ne ſont point entendus,
Et les jours qu'on ſe déſeſpère
Ne ſont que des momens perdus.
Paſſe encor qu'une ame commune
En des malheurs inattendus
Succombe ſous ſon infortune ;
Mais quand on a reçu du Ciel
Le noble cœur d'une héroïne,
Lorſqu'on a comme vous l'ame toute divine,
On dompte les ſanglots et le chagrin cruel.
Le monde dès notre naiſſance
Eſt l'école de la ſouffrance ;
Des inſtans de proſpérités
Sont emportés dans la balance
Par des torrens d'adverſités.
Tous les temps ont fourni des ſpectacles tragiques,
Nos malheurs ont rempli les faſtes hiſtoriques ;
Tant l'homme eſt né ſujet d'un deſtin ennemi.
Achille aux champs troyens enterra ſon ami,
Orphée a par deux fois perdu ſon Eurydice,
Théſée aux ſombres bords laiſſa Pirithoüs,
Pénélope long-temps pleura ſon cher Ulyſſe;
La mort de Scipion foudroya Lélius ;
Cicéron, déſolé du trépas de Tullie,
Prétend que ſa tombe anoblie
Se transforme en un temple où vivront ſes vertus,

Et cette attente encor ne put être remplie,
Ses cendres, fon tombeau, rien n'en exifte plus.
Nous fommes tous foumis à cette loi commune,
Tout homme du malheur fans ceffe eft menacé,
Le temps préfent eft tel qu'était le temps paffé.
Que n'ai-je point, ô Dieu! fouffert de l'infortune!
A quel défaftre, ô Ciel! m'avez-vous expofé!
De mes pleurs mille fois je me fuis arrofé.
O jour de défefpoir! jour affreux de colère!
Mes propres yeux ont vu dans l'horreur du tombeau
A pas lents defcendre ma mère;
D'une fœur (*) qui m'était fi fidelle et fi chère;
Je vis pour mon fupplice éteindre le flambeau;
Des amis que j'aimais naguère
Se font évanouis comme une ombre légère,
Et je refpire encore en les ayant perdus.
Mais en vain de leur fort mon cœur fe défefpère,
Malgré tous mes cris fuperflus,
On ne ranime point ce qui n'exifte plus.
Telle eft ma trifte expérience,
Je le fens trop, et je connais
L'anéantiffement où plonge la fouffrance.
Je ne blâme donc point vos vertueux regrets;
Penfez, ma fœur, penfez, en répandant des larmes,
Que l'objet de vos pleurs, ombragé de cyprès,
N'a rien à redouter des terreurs, des alarmes;
Rien ne peut altérer fa paix.
Si j'avais le fecret de ranimer fa cendre,
Si fon ame pouvait vous voir et vous entendre,

(*) De Bareuth.

Ah ! ma sœur, elle vous dirait :
„ Princesse, modérez une douleur si tendre,
„ Pour un fantôme, hélas ! qui fuit et disparaît :
„ Cette douleur un jour peut vous être cruelle.
„ Un corps débile et faible a tout à craindre d'elle ;
„ Par le chagrin rongeur la santé se tarit :
„ Si vous en éprouvez l'atteinte la plus frêle,
„ C'est une blessure mortelle
„ Pour un frère qui vous chérit. „
A peine, ma sœur, je respire.
Veuille le Ciel pour vous exaucer mes souhaits !
Les morts ont le droit de tout dire,
Moi, je vous respecte et me tais.

À Potsdam et à la Vigne, ce 13 Avril 1770.

# PROLOGUE DE COMEDIE.

## ACTEURS:

LES NEUF MUSES.

Trois parlent dans le dialogue: les autres avec leurs attributs ne font qu'acte de comparition: Celles qui parlent sont:

*MELPOMENE.*

*CALLIOPE &*

*THALIE.*

MELPOMENE.

NOTRE gloire est donc éclipsée,
Mes sœurs, que deviendra notre antique grandeur?
Le mérite supérieur
D'une auguste Princesse au double mont placée
Ternit notre splendeur.

CALLIOPE.

Nos talens partagés sont réunis en elle,
Mes sœurs, elle est universelle.
En naissant tous les Dieux la comblèrent de dons;
Apollon la doua de ce puissant génie
Sublime créateur de nos productions;
Le Dieu du goût, suivi du Dieu de l'harmonie,
Lui départirent leurs présens;
Minerve couronna tant de divers talens
En y réunissant sa divine sagesse.

Mais que redoutez-vous? Ce n'eſt pas tous les ans
Que le Ciel peut former pour l'exemple des grands
Un modèle parfait d'une auguſte Princeſſe;
Et quand par ſes bienfaits ſignalés, éclatans,
Le Ciel aux mortels s'intéreſſe,
On peut leur céder ſans baſſeſſe.

MELPOMÈNE.

Cédons à ſes vertus, malgré moi j'y conſens.

CALLIOPE.

Ses mains d'un vaſte Etat ont gouverné les rênes:
Tous ſes ſujets étaient heureux;
Elle eſſuyait leurs pleurs, elle allégeait leurs peines,
Elle était l'objet de leurs vœux;
Et ces mains dont la force étayait un empire,
A l'égal d'Amphion en maniant la lyre
Savaient apprivoiſer les ſauvages humains;
Thèbes aurait pu voir par ſes accords divins
Ses murs long-temps détruits ſoudain ſe reproduire.
Dans ſes vers aiſés et coulans,
Je dois vous l'avouer ſans feindre,
On trouve de ces traits frappans
Auxquels nous ne pouvons atteindre.

MELPOMÈNE.

Et pourquoi donc nous obliger
A comparaître devant elle?
Des beautés que notre art recèle
Rien pour elle n'eſt étranger.
Ah! ſi je m'en croyais, .....

CALLIOPE.

Imitez mon zèle:
Ce jour se doit solenniser.
Si les efforts de l'art que nous pouvons produire,
Sont insuffisans pour l'instruire,
Nous pouvons du moins l'amuser.
Momus aux traits de la folie
Mêlant le sel attique et la vive saillie,
Causait dans le banquet des cieux
Ce rire inextinguible où se livrent les Dieux;
De Momus nous avons la rivale en Thalie,
Même fonds de gaîté, mêmes propos joyeux...
Revêts tes brodequins, ma sœur, je t'en supplie;
Que la satire sur tes pas
Anime tes portraits d'un noble badinage;
Les sots sont placés ici-bas
Pour les menus plaisirs du sage.

THALIE.

Je suis tout éperdue, et sens mon corps trembler;
A l'aspect imposant d'une illustre Princesse
Sais-je si je pourrai parler?...
Mais enfin, sans plus me troubler,
Domptant la frayeur qui m'oppresse,
Je puis sans me déshonorer,
Mes sœurs, lui seule montrer
Ce que dans le fond de son être
Elle n'a pu jamais ni trouver ni connaître,
Les vices, les défauts des vulgaires humains,
Le ridicule, la sottise,
Faux pas et tours de balourdise,
Dont le monde fécond nous produit des essaims.

Et si je vous parais encor trop circonspecte,
C'est crainte de mes nourrissons;
Il est dur d'ennuyer les grands que l'on respecte,
Par de maussades histrions.
Ah! tout dégénère au Parnasse;
Les Roscius et les Barons
Etaient ma véritable race;
Ceux que vous allez voir en sont les avortons:
Et quoique par mes jeux je n'ose me promettre
Un suffrage bien mérité,
Puisque le sort en est jeté,
Avancez, mes bâtards, il est temps de paraître.

FIN.

# TABLE
# DES MATIERES.

*Considérations sur l'état présent du corps politique de l'Europe.* Pag. 3

*Essai sur les formes de gouvernement, et sur les devoirs des souverains.* 37

*Dialogue des morts entre le Prince Eugène, Milord Marlborough, et le Prince de Lichtenstein.* 61

*Dialogue des morts entre le Duc de Choiseul, le Comte de Struensée, et Socrate.* 75

*Dialogue entre Marc-Aurèle et un Recollet.* 86

*Examen critique du Système de la nature.* 91

*Avant-propos sur la Henriade de M. de Voltaire.* 111

*Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit.* 123

POESIES.

*Ode à mon frère Henri.* 145

*Ode au Prince Ferdinand de Brunswic, sur la retraite des Français en 1758.* 152

*Ode aux Germains.* 159

*Ode au Prince héréditaire de Brunswic.* 166

*Ode à ma sœur de Brunswic, sur la mort d'un fils tué en 1761.* 173

*Epitre I. à la Reine douairière de Suède.* 181

*Epitre II. à la Reine de Suède.* 184

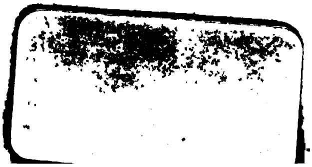
*Epitre I. à ma sœur de Bareuth.* 190

*Epitre II. à ma sœur de Bareuth.* 197

*Epitre III. à ma sœur de Bareuth, sur sa maladie.* Pag. 201
*Epitre à ma sœur de Brunswic. Qu'il est des plaisirs pour tout âge.* 207
*Epitre I. à ma sœur Amélie, en passant la nuit sous sa fenêtre pour aller en Silésie.* 211
*Epitre II. à ma sœur Amélie.* 213
*Epitre III. à ma sœur Amélie, sur le hasard.* 216
*Epitre IV. à ma sœur Amélie, sur une négociation de paix qui échoua.* 230
*Epitre au Prince Frédéric de Brunswic.* 232
*Epitre à mes neveux les Princes Frédéric et Guillaume de Brunswic.* 233
*Epitre I. au Comte de Hoditz, sur Roswalde.* 236
*Epitre II. au Comte de Hoditz, sur sa mauvaise humeur de ce qu'il a 70 ans.* 241
*Epitre I. au Baron de Pœllnitz, sur sa résurrection.* 246
*Epitre II. au Baron de Pœllnitz, sur sa convalescence.* 250
*Epitre à Monsieur Mitchel, sur l'origine du mal.* 253
*Epitre à Madame de Morian, sur le trop et le trop peu.* 261
*Epitre à Mademoiselle de Knesebeck, sur le saut qu'elle fit de son carrosse, lorsque ses chevaux prirent le mors aux dents.* 263
*Epitre à Milord Maréchal, sur la mort de son frère.* 269
*Epitre au sieur Noël, maître d'hôtel.* 277
*Epitre I à Voltaire, qui voulait négocier la paix.* 282
*Epitre II. à Voltaire, sur la lecture du Salomon.* 287
*Epitre III. à Voltaire. Toujours sur la paix.* 288
*Epitre IV. à Voltaire.* 290
*Epitre I. Pour être envoyée par un Suisse à certaine Demoiselle Ulrique dont il était amoureux.* 291

*Epitre II. pour l'amoureux Suisse. Réponse à Demoiselle Ulrique.* Pag. 294
*Epitre III. Du Suisse au Cabinet de Mademoiselle Ulrique.* 296
*Epitre IV. D'un Suisse.* 298
*Epitre à Phyllis, faite pour l'usage d'un Suisse.* 299
*Epitre au sieur Gellert.* 302
*Epitre sur le printemps.* 303
*Epitre sur les discours du vulgaire.* 306
*Epitre chagrine sur sa situation.* 312
*Epitre sur ma convalescence.* 316
*Epitre contre Messieurs les écornifleurs.* 319
*Discours de l'Empereur Othon à ses amis, après la perte de la bataille de Bédriac.* 325
*Discours de Caton d'Utique à son fils et à ses amis avant de se tuer.* 329
*Vers de l'Empereur de la Chine.* 332
*Le Stoïcien.* 335
*Codicille.* 344
*A une chienne.* 350
*Vers pour Mademoiselle Schidley, qui avait envoyé au Roi une charrue anglaise.* 351
*Vers à Voltaire.* 353
*Congé de l'armée impériale et du Maréchal Daun, après la bataille de Lissa.* 355
*Réponse à la Princesse Amélie.* 357
*Les amours d'une Hollandaise et d'un Suisse, par correspondance. Conte.* 358
*Le conte du violon.* 361
*Allégorie.* 363
*Les deux chiens et l'homme. Fable.* 366

*Vers récités à Sans-Souci à la Duchesse de Brunswic par une actrice déguisée en bergère, qui l'invitait à voir une comédie préparée pour elle.* Pag. 367
*A l'abbé Bastiani.* 368
*Vers de la levrette Diane à la Princesse de Prusse.* 369
*Invitation à la Princesse Amélie.* 370
*Elégie à ma sœur Amélie, pour la consoler de la perte de Mademoiselle Hertefeld.* 371
*Prologue de Comédie.* 377

Fin de la Table.

62632556